

#BALANCETAVIE



Birgitta Jónsdóttir
Nicolas Ancion
Frank Andriat
Jean Claude Bologne
Geneviève Damas
Vincent Engel
Pascale Fonteneau
Armel Job
Fanny Lalande
Malika Madi
Colette Nys-Mazure
Grégoire Polet
Marianne Rubinstein

DOUBLE JEU

© 2019 Ker éditions
Rue de la Source, 7
(B)1435 Héவில்
www.kerditions.eu / kerditions@kerditions.eu

Ce livre a été réalisé avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles.

La coordination de ce recueil a été assurée par Vincent Engel.

Directeur de collection : Xavier Vanvaerenbergh
Illustration de couverture : Benjamin Cuvelier

ISBN : 978-2-87586-252-5
Dépôt légal : D/2019/12.437/83
Cet ouvrage a été achevé d'imprimer
par Pulsio SARL, Paris, en janvier 2019.

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays. Toute
reproduction, même partielle, de cet ouvrage est strictement interdite.

NICOLAS ANCION, FRANK ANDRIAT, JEAN CLAUDE BOLOGNE,
GENEVIÈVE DAMAS, VINCENT ENGEL, PASCALE FONTENEAU,
ARMEL JOB, BIRGITTA JÓNSDÓTTIR, FANNY LANDE,
MALIKA MADI, COLETTE NYS-MAZURE,
GRÉGOIRE POLET, MARIANNE RUBINSTEIN

#BALANCETAVIE

DOUBLE JEU

K 
ker editions

VIVRE DANS UN AQUARIUM

BIRGITTA JÓNSDÓTTIR

*Birgitta ne voit pas seulement
ce qui existe, mais ce qui nous attend.
Et pourquoi nous en sommes arrivés là.*

Edward Snowden

EN 2008, LE MONDE a connu une de ses crises les plus graves. D'immenses banques se sont retrouvées en cessation de paiements. Autrement dit, elles avaient perdu l'argent qu'on leur avait confié en prenant des risques inconsidérés. Dans la plupart des cas, afin de préserver les économies de la population, les États ont décidé de sauver ces banques, malgré les risques scandaleux qu'elles avaient pris, et qui s'étaient retournés contre elles. En anglais, on dit que ces

banques étaient *too big to fail*, trop grosses pour faire faillite. Enfin, quand je dis que les États ont sauvé les banques, en réalité, c'est la population qui les a refinancées, puisque le budget de l'État provient des impôts.

Dans les années qui ont précédé cet effondrement des banques, mon pays s'était lourdement endetté. Notre niveau de vie était très élevé, notre monnaie était forte et les salaires étaient tellement hauts que les gens se construisaient des villas et s'achetaient de grosses voitures sans compter. Tout cet argent, ce sont les banques qui le leur ont prêté, pariant que rien ne changerait et que les gens pourraient rembourser leurs emprunts. Alors, le jour où le système s'est effondré, les banques n'ont pas pu honorer leurs dettes. Résultat: mon pays s'est retrouvé sur des listes noires, plus personne ne voulait nous prêter d'argent, notre monnaie a perdu énormément de valeur, et la population a commencé à ne plus réussir à rembourser ses emprunts. C'était un cercle vicieux terrible. Soudain, tout le monde s'est rendu compte de l'arnaque fondamentale que représentait le système bancaire et financier, et l'impact direct que cela pouvait avoir sur chacun.

Afin de préserver l'épargne de la population ainsi que le fonctionnement du pays, l'État a nationalisé les banques, aux frais de la population.

Cette crise a été un tournant fondamental dans mon existence. C'est en décidant d'agir, à

ce moment-là, à mon échelle, que j'ai eu le sentiment de pouvoir changer le monde. J'ai failli devenir Premier ministre de mon pays, j'ai fondé une initiative pour fournir à tous les lanceurs d'alerte du monde un refuge où ils pourraient librement diffuser des informations importantes. J'ai rencontré certaines des personnalités les plus attachantes et passionnantes de notre temps, comme Edward Snowden, Chelsea Manning ou Daniel Ellsberg. Et surtout, j'ai découvert, de l'intérieur, la manière dont les réseaux sociaux ont changé notre rapport au monde et constituent aujourd'hui une des menaces les plus sérieuses pour notre vie privée.

LE POUVOIR DES MOTS

Je m'appelle Birgitta. Je suis née en 1967 à Reykjavik, la capitale de l'Islande, une petite île de moins de 350 000 habitants. Ici, tout le monde se connaît, ou presque. Certains disent qu'on est tous cousins. Pour peu que vous soyez un peu différent des autres, vous êtes remarqué immédiatement. C'est l'endroit idéal pour devenir célèbre. Vivre discrètement, c'est une autre paire de manches !

Je n'ai pas connu mon père, qui est parti de la maison peu après ma naissance. J'ai été élevée par ma mère et par mon beau-père, un pêcheur. Le roi des pêcheurs. Ma mère n'était pas comme les autres : elle était troubadour ! C'était

une star, chez nous, et elle détestait ça. Elle ne faisait aucune distinction entre les gens. Chez nous, il n'était pas rare d'accueillir des sans-abri, afin qu'ils profitent de la machine à coudre de la maison et, au même moment, une haute personnalité venue rendre visite à ma mère. Elle me répétait souvent que personne n'est plus important que les autres, et elle m'a appris à n'avoir aucun respect a priori pour l'autorité imposée, le pouvoir et la célébrité. Chez nous, vous l'aurez compris, les politiciens n'avaient pas franchement bonne presse ! Adolescente, je me souviens, nous avons fait un voyage scolaire pour aller visiter le Parlement. J'avais refusé de sortir du bus et pendant la visite, j'avais écrit un poème, *les roses noires*, à propos de la fin du monde. En pleine guerre froide, évidemment, cela parlait des suites d'une catastrophe nucléaire.

La poésie aussi, je la tiens de ma mère. Elle m'a fait découvrir le pouvoir des mots. Très vite, je me suis rendu compte que lorsque je faisais lire mes poèmes, chaque lecteur les interprétait à sa façon, et toujours de manière très différente de ce qui m'avait animée en les écrivant. Je trouvais ça extraordinaire, d'arriver à stimuler l'imagination, la créativité des gens à travers mes mots.

N'allez pas croire que c'était rose tous les jours, au début des années 1980, d'être une ado poète, rebelle à l'autorité. L'injustice, la violence envers les humains comme les animaux me rendait malade. Je me battais contre les terreurs de

la cour de récré et je m'en suis même pris publiquement à un prof qui s'intéressait d'un peu trop près aux jeunes filles... Je participais à des manifestations. Être poète, en Islande, ça ne force pas vraiment le respect, encore moins quand on met sa poésie au service de causes politiques. Bref, vous avez compris le contexte. C'était très mal vu, par les autres élèves comme par les adultes. Il n'y avait que ma mère pour me soutenir.

Un soir de Noël, mon beau-père a décrété qu'il avait une course à faire. Il n'est jamais revenu. Nous avons fini par apprendre qu'il s'était mis à marcher sur une rivière gelée, en pleine tempête de neige. Je l'ai toujours imaginé marchant un peu courbé, contre le blizzard, comme une ombre dans le vent, attendant que la mort le prenne. Même si je n'ai pas beaucoup pleuré, quelque chose s'est brisé en moi ce jour-là.

Heureusement pour moi, j'ai encore connu la fin de l'époque punk et donc, des gens un peu anarchistes qui n'attendaient pas que les solutions viennent d'ailleurs pour vivre et pour agir. Les fréquenter m'a appris qu'il ne fallait pas hésiter à se rebeller contre des habitudes ou des lois débilés. À cette époque, il y avait en Islande des gens courageux, qui allaient à contre-courant. Ma mère, par exemple, a été très active dans un mouvement politique qui visait à obtenir une véritable égalité hommes-femmes à tous les niveaux de la société, et ils sont arrivés à leurs fins: on cite souvent mon pays comme un exemple en la

matière, aujourd'hui. Tout récemment encore, des politiciens islandais se sont moqués, en privé, de certaines femmes politiques. Un soir, au bar, quelques anciens ministres ont notamment comparé une de nos ministres, lourdement handicapée, à un animal. Ils se sont aussi moqués d'un mouvement dénonçant les violences conjugales. Malheureusement pour eux, ils ont été enregistrés. La publication de cette conversation a provoqué un scandale national, des manifestations, et une grosse pression pour qu'ils démissionnent. Ici, ce type de comportement ne passe plus inaperçu.

Militer comme je le faisais pour les causes qui me tenaient à cœur pouvait être un peu dangereux. Certains mouvements auxquels j'appartenais étaient surveillés, infiltrés par certains services. Des policiers anglais ont notamment infiltré un de mes mouvements écologistes, d'autres m'ont suivie le soir, dans des voitures banalisées, ont mis mes téléphones sur écoute. Mais ils étaient tellement nuls qu'on les repérait en moins de deux, et on le leur faisait savoir à notre façon. C'en était presque drôle. En tout cas, je prenais ça assez à la légère. Je n'ai jamais voulu céder à la paranoïa et paniquer sous prétexte que je prenais des risques et que la police me surveillait : les causes que je défendais en valaient bien la peine. Alors, je jouais avec eux, sans réelle hostilité. Juste assez pour qu'ils sachent que je n'étais pas dupe et qu'ils ne me faisaient pas peur.

ET INTERNET FUT...

Je venais d'atteindre l'âge adulte, et je ne me sentais pas à ma place dans le monde des années quatre-vingt, enfoncé dans la consommation à outrance et la fascination pour les stars de la télé.

Entre-temps, j'étais tombée amoureuse d'un photographe. Incapable de choisir un seul domaine à étudier, j'avais décidé d'arrêter l'université et ensemble, nous avons parcouru le monde, à faire des petits boulots. J'ai travaillé comme nounou, comme caissière, et j'ai même vendu des aspirateurs au porte-à-porte aux États-Unis ! Un jour, mon mari, qui souffrait de gros problèmes d'épilepsie, a laissé un mot sur la table et a disparu. On n'a retrouvé son corps que cinq ans plus tard.

Alors, quand, au début des années 1990, Internet est apparu, j'ai été immédiatement passionnée : un réseau qui permettait d'échanger avec des gens du monde entier... c'était le rêve. En 1995, j'ai trouvé un intérim dans le milieu du spectacle et un peu par hasard, j'ai été embauchée ensuite comme programmeuse spécialisée Web. Je trouvais dans le code une poésie particulière qui rejoignait ma passion : inspirer les gens, stimuler leur créativité et leur sens critique. À l'époque, Internet n'avait rien à voir avec ce que vous connaissez. L'idée même de Google était loin d'exister : Internet était quelque chose

de décentralisé, avec un grand anonymat pour qui le souhaitait. Le réseau n'était pas, comme aujourd'hui, contrôlé par quelques multinationales. On se sentait comme en haut d'un phare, avec une grande lumière qui attirait les autres. On se sentait comme les pionniers d'une grande aventure, c'était grisant.

Au fil du temps, j'ai rassemblé des gens qui partageaient ma vision du monde, mes passions. C'était ma tribu virtuelle. En 1996, j'ai organisé le premier streaming vidéo en live depuis l'Islande – un spectacle de poésie, évidemment. Tout le monde m'avait dit que c'était impossible : il n'y avait pas de meilleure manière de me motiver ! Au fil des années, j'ai utilisé Internet pour organiser des manifestations, comme je l'avais toujours fait, en faveur de causes qui me tenaient à cœur. Les premiers grands rassemblements mondiaux ont eu lieu peu après le 11 septembre 2001, pour s'opposer à l'invasion de l'Irak par les États-Unis. On a été à deux doigts d'y arriver.

LA RÉVOLUTION DES CASSEROLES

Voilà où j'en étais quand a éclaté la crise, en 2008. D'un coup, la grande majorité de la population islandaise s'est réveillée. Ils risquaient de perdre toutes leurs économies et se retrouvaient avec des sommes énormes à payer pendant des années pour sauver les banques et les institutions qui les avaient arnaqués. Cela a provoqué

une révolution et, avec mon expérience dans le domaine, on m'a rapidement demandé d'organiser les premières manifestations. Le gouvernement est tombé, des élections ont été organisées. Et à force de rassembler des gens, j'ai fini par me retrouver à la tête d'un mouvement politique, à représenter une grande circonscription, et j'ai été élue au Parlement. Avant moi, il n'y avait jamais eu de députée geek ou bouddhiste en Islande !

Du jour au lendemain, je suis devenue une personnalité publique. Mon droit à une quelconque vie privée a disparu et j'ai dû me faire à l'idée que tout ce que je dirais ou ferais serait observé, commenté et analysé. C'était un drôle de sentiment, surtout pour quelqu'un qui, comme moi, a toujours eu la célébrité en horreur. Je me sentais comme un poisson dans son aquarium, à nager au milieu des regards. Et il n'y avait nulle part de caillou pour se cacher, dans ce village de 350 000 habitants qui me sert de pays. Je suppose que c'est plus facile à vivre pour les politiciens de carrière, qui ont cherché pendant des années à obtenir leur position, à avoir leur parcelle de pouvoir. Les côtoyer au Parlement ne m'a d'ailleurs pas fait changer d'avis à leur sujet : les discours creux, les paroles vides de sens, très peu pour moi.

Peu après mon élection, un journaliste a révélé en direct qu'un reportage consacré à la crise que nous venions de vivre avait été censuré

par la justice islandaise, et a invité la population à se renseigner à ce sujet sur un site nommé Wikileaks qui, depuis 2006, publiait des documents secrets qui fuyaient de diverses multinationales et agences gouvernementales. Cela a provoqué un énorme coup de pub pour ce site et son créateur, Julian Assange, a été invité à donner une conférence chez nous.

WIKILEAKS

Cette conférence était consacrée à la liberté digitale. Je vous ai parlé du pouvoir des mots, et ce pouvoir est reconnu et protégé dans de nombreux pays. C'est ce qu'on appelle la liberté d'expression. Mais cette liberté n'a de sens que si elle est assortie de la possibilité pour chacun de décider ce qu'il rend ou non public. De ce qu'il partage ou garde pour lui. Sans cette garantie, personne n'ose s'exprimer, de peur que ses paroles soient interprétées, surveillées, et se retournent contre lui. Pour garantir la liberté d'expression, il faut donc garantir un droit à la vie privée. C'est précisément de cela que Julian Assange était venu parler.

À la fin de la conférence, je l'ai abordé. J'avais une idée derrière la tête : je voulais profiter de la révolution qui venait d'avoir lieu pour faire de l'Islande un refuge pour toutes les informations interdites, censurées, du monde. On devait pouvoir exprimer librement des

informations importantes à propos de notre monde et de nos dirigeants. J'ai donc demandé à Julian Assange s'il accepterait de m'aider à concevoir des lois efficaces pour protéger la vie privée, sauvegarder les droits humains et garantir un accès à l'information.

Un jour, je discutais avec lui au café Paris, dans le centre de Reykjavik. Il venait de recevoir d'un soldat américain, Bradley Manning, une vidéo hallucinante. Il m'a demandé si je voulais la voir, puis il a ouvert un tout petit ordinateur blanc et m'a montré un film affreux. On y voyait des soldats américains abattre des civils et des photographes de presse depuis un hélicoptère, en Irak. On y voit un papa conduisant ses enfants à l'école, qui s'arrête en route pour aider un homme blessé et l'amener à l'hôpital. À peine descendu de voiture, il est tué par les soldats. Quelques minutes plus tard, des troupes au sol sortent les enfants, gravement blessés, de la voiture d'où ils viennent de voir leur père mourir. En découvrant cette vidéo, j'ai immédiatement décidé de faire tout ce que je pourrais pour la publier. Il fallait que le monde entier sache ce qui se cache derrière la guerre.

Publier ce film m'a évidemment valu des ennuis. J'ai immédiatement été surveillée de près par le FBI, la CIA et la NSA, mais je m'y attendais, d'autant que j'avais tenu à indiquer mon nom sur la vidéo, en tant que productrice, pour afficher mon soutien à ce type de révélation. J'espérais

que ce genre de vidéo réveillerait l'opinion publique comme la crise financière l'avait fait en Islande. C'était sans doute un peu naïf. Ou les gens n'étaient pas encore prêts à se mobiliser pour dénoncer ces horreurs.

C'est réellement à partir de cette époque que j'ai découvert à quel point la vie privée avait disparu. J'avais été incluse dans plusieurs comités parlementaires, notamment celui des affaires étrangères ainsi que celui relatif à l'OTAN. Nous avions donc des discussions confidentielles, relatives à la sécurité et au statut de l'Islande. Cela n'a pas empêché le ministère de la Justice américain d'exiger de Twitter de leur envoyer l'ensemble de mes messages privés ainsi que mon numéro de carte bancaire. Tout cela parce que j'avais aidé à publier une vidéo qui n'aurait jamais dû être secrète à la base.

Je me suis battue, je me suis lancée dans un combat contre la justice américaine pour que ma vie privée soit respectée. Au fil du temps, j'ai découvert à quel point nous étions tous traqués sur Internet. Tous nos clics, toutes les touches sur lesquelles nous appuyons, les images provenant de nos webcams, le temps que nous passons sur tel ou tel site, les émotions que nous exprimons – en les écrivant, en les disant, en les montrant... tout cela peut être enregistré. Quand j'ai découvert tout ce qui avait été enregistré à mon sujet, j'ai eu l'impression d'être plongée dans un film d'horreur. Et pourtant, c'était la réalité, et c'était

utilisé contre moi, avec des enjeux énormes à mon échelle.

UN REFUGE POUR LES LANCEURS D'ALERTE

Je n'ai pas abandonné pour autant mon idée de faire de l'Islande un refuge pour les lanceurs d'alerte du monde entier. Un endroit où ils pourraient s'exprimer en paix et sans crainte d'extradition. J'ai lancé une initiative parlementaire, l'IMMI, visant à élaborer des lois pour garantir ces principes. Comme toujours, cela prend du temps et au moment où j'écris ces lignes, ces lois n'ont pas encore été finalisées. Mais cette initiative a incité plusieurs personnes à me contacter, dont un certain Edward Snowden.

Edward Snowden, c'est cet informaticien américain qui travaillait pour la NSA et qui a décidé de révéler au public le programme mondial de surveillance de la population auquel il avait participé. C'était un scandale immense, et il a dû se cacher, partir à Hong Kong, pour publier ses révélations sans risquer d'être immédiatement emprisonné pour trahison. Il se fait que le jour où il a fait ses révélations, je rencontrais Daniel Ellsberg, un des tout premiers lanceurs d'alerte, dans les années 1970. Snowden cherchait un pays qui accepterait de l'accueillir, de lui donner l'asile, car il avait deviné qu'aux États-Unis, il aurait les pires ennuis. Il avait entendu parler de l'IMMI et je me suis battue pour qu'il puisse

être accueilli en Islande et obtenir la nationalité. Mais comme les lois que nous avons conçues n'étaient pas encore en vigueur, je n'y suis jamais arrivée. Cela aurait placé l'Islande dans une position trop difficile vis-à-vis des États-Unis. L'actuel Premier ministre m'a promis que les lois en question – qui ont depuis été validées à l'unanimité par le Parlement – entreraient bientôt en vigueur.

Entre-temps, Snowden a trouvé refuge temporairement en Russie, où pour l'instant, on l'autorise à rester. En 2017, j'ai été invitée par Flore Vasseur, une réalisatrice française, à le rencontrer en personne à Moscou. Nous avons tourné un film ensemble, *Meeting Snowden*, dans lequel nous discutons des implications profondes du respect de la vie privée et de la signification d'une démocratie sans la garantie d'une réelle liberté d'expression. Je ne l'avais jamais rencontré auparavant, mais c'était comme de retrouver un ami d'enfance. Il était exactement comme je l'imaginais, comme il apparaît dans ses interviews.

C'est une de mes plus belles récompenses, après avoir sacrifié ma vie privée, après être devenue une femme politique malgré mes convictions anarchistes : à force d'avoir cru au changement, de m'être battue pour que les choses changent, d'être sortie de ma zone de confort, j'ai rencontré des gens extraordinaires. Et

croyez-moi, les rencontres sont ce qui fait de la vie une aventure extraordinaire.

Je n'ai toujours aucun respect pour le Parlement en tant qu'institution: il n'a été pour moi qu'un outil pour défendre certaines causes. Je m'y suis comportée comme un hacker, quelqu'un qui fonctionne selon des règles différentes et parvient, du coup, à des résultats réputés impossibles à obtenir. Je vous encourage à vous comporter en hacker dans votre vie.

UN COMBAT PERDU, MAIS TOUJOURS À MENER

Le combat contre la surveillance sur Internet est perdu, malheureusement. Les systèmes déjà en place sont infiniment puissants, quasiment indétectables, et les possibilités de s'en protéger sont réservées à des passionnés d'informatique. Les logiciels de cryptage ne sont pas encore vraiment accessibles au grand public. Ce qui compte, aujourd'hui, c'est de savoir à quel point nous sommes surveillés et les conséquences que cela entraîne. De manière générale, les autorités publiques peuvent assez facilement s'approprier vos métadonnées – l'ensemble des traces que vous laissez traîner sur Internet – et les utiliser contre vous. La plupart des entreprises qui devraient protéger nos données confidentielles – au premier rang desquelles les réseaux sociaux – ont créé des accès directs à ces mêmes

données, qu'elles ont vendus ou donnés à nos gouvernements et à des entreprises privées.

Je me souviens qu'un jour, je me suis surprise à constater que contrairement à mon adresse postale classique, mon adresse mail n'avait jamais changé. Je n'ai compris que plus tard à quel point c'était un problème : cela signifie qu'aujourd'hui, cette adresse se trouve dans toutes les bases de données que se revendent des entreprises, des gouvernements et des pirates qui ne correspondent pas nécessairement à mes convictions. Le nombre de spams et de mails sophistiqués contenant des liens vers des virus que je reçois a atteint des sommets presque comiques.

LE MEILLEUR DES MONDES

Nous n'avons plus, aujourd'hui, l'excuse de l'ignorance. Nous savons à quel point nos données sont stockées, scrutées, analysées. Nous savons même que les autorités publiques ont les moyens de modifier nos messages ou de les effacer. Malgré cela, nous continuons de poster sur les réseaux sociaux des données confidentielles, d'envoyer des messages « privés » compromettants.

Nous savons aussi que ces réseaux mènent des expériences grandeur nature : il y a quelques années, un groupe d'utilisateurs de Facebook a été soumis à des informations plutôt positives

et enthousiasmantes. Pendant la même période, un autre groupe a reçu des articles et des posts énervants et déprimants. Résultat : le deuxième groupe a passé beaucoup plus de temps sur Facebook que le premier. Le réseau savait donc qu'il était plus intéressant pour lui de sélectionner les messages qui déprimaient ou angoissaient ses membres. Ce genre de conclusion a une valeur marchande considérable. Il y va de l'intérêt commercial direct de ces multinationales que vous passiez du temps sur leurs plateformes à partager votre colère, votre dégoût, à poster des commentaires choqués.

J'ai du mal à comprendre ce monde où chacun semble se plaisir à vivre dans un aquarium. Beaucoup de gens passent beaucoup de temps à se disputer en ligne avec des inconnus, ou à partager des histoires insignifiantes alors que le monde est en flammes. Les réseaux sociaux sélectionnent l'information qu'ils vous donnent à lire, analysent votre historique de navigation, élaborent un portrait digital très précis de vos habitudes et de vos goûts afin de mieux vous manipuler, non seulement pour vous pousser à acheter davantage, mais aussi pour vous inciter à penser d'une certaine manière et donc, à vous comporter au quotidien selon leurs intérêts. Nous sommes arrivés à une époque où *Le Meilleur des mondes*, ce roman de science-fiction d'Aldous Huxley, paru en 1932,

est devenu une réalité quotidienne. Lisez-le, si ce n'est déjà fait...

Nous vivons un temps de changements profonds. Probablement le début d'une nouvelle ère. Il nous appartient, en grande partie, de décider ce que nous souhaitons pour ce nouveau monde. Tout l'argent, toute la célébrité n'ont aucune valeur dès lors que notre planète se meurt, que les animaux disparaissent, que les hommes meurent dans un air pollué et en mangeant des aliments bourrés de pesticides. Tous nos systèmes sont périmés : le système éducatif, les soins de santé, la production d'énergie, les moyens de transport, notre alimentation, l'industrie... plus rien n'est en ligne avec ce que la science, ce que notre intuition nous dicte. Alors, posez-vous la question : qu'est-ce qui compte pour vous ? Qu'est-ce qui vous rend heureux ? Que pouvez-vous faire pour porter ces idées, ces valeurs positives ? Et si, vraiment, vous manquez d'idées, relisez les paroles d'*Imagine*, de John Lennon. C'est un excellent début.

Traduit de l'anglais par l'éditeur

SYSTEME LEDUR

GRÉGOIRE POLET

IL AVAIT LE TABLEAU des éléments chimiques punaisé au mur et le gamin disait posséder le monde entier au-dessus de son lit, à cause de ça. Tu peux tout faire, en combinant les éléments, tu comprends? Tout. Sauf du matériel extraterrestre. Et encore.

Son père le prenait pour un petit génie. Les paternels ont tendance à croire Einstein à la maison dès qu'un gamin en fait plus que ce qu'on demande à l'école. Il voulait le faire sauter de classe.

C'est la mère qui ne voulait pas. Pour une bonne raison, affirmait-elle. Puisqu'elle, du moins, savait écouter, et elle écoutait son fils. Et Pascal ne souhaitait pas sauter de classe. Quand son père l'interrogeait, il disait oui; quand sa mère l'interrogeait, il disait non. Parce que d'une

part, l'idée le flattait, mais de l'autre, il n'avait pas envie de quitter les copains, de passer pour fayot et de se retrouver avec des garçons et des filles, surtout des filles, d'un an de plus et encore plus formées. Déjà qu'il avait peur de celles de sa classe. Bon.

Le père et la mère de Pascal, pour divorcés qu'ils fussent depuis deux ans, ne cessaient de s'appeler. Pas tous les jours, mais presque. Ils étaient en désaccord sur tout, mais avaient un gros point commun – en plus de Pascal, qui était un point commun, mais qui n'était pas gros. Maigrichon, même. Genre bientôt grand échalas.

Le gros point commun, c'était la politique. La mère était échevine pour les verts à la commune de Boitsfort et le père était carrément député au parlement bruxellois, pour les bleus. C'est-à-dire que la mère était de gauche et le père de droite. Les copains ne voyaient pas nécessairement bien la différence, si ce n'est qu'on savait que chez son père, Pascal vivait dans un appartement trop stylé et chez sa mère dans un appart à moitié pourri et totalement bordélique, mais avec une terrasse remplie de plantes et même d'arbres, au point que dans toute la rue, on ne voyait que ce balcon-là. Un vrai ballon de verdure.

Pascal était un garçon discret, on l'aimait bien, il ne faisait pas de problèmes. Il n'était pas une vedette, mais il expliquait bien les sciences et on l'invitait aux fêtes de tout le monde.

L'histoire des caméras de surveillance braqua un peu les projecteurs sur lui.

Son père lui avait acheté, puisqu'il était en maths fortes, une calculatrice Texas à 180 balles. Ce n'était pas obligatoire, mais le prof avait dit qu'en effet, c'était une bonne, et la meilleure du marché. En moins d'une semaine, il se l'était fait faucher. Impossible de dire où ni comment. Soit dans le cartable, soit dans le casier. Ce n'était pas compliqué de se faire un passe-partout et il y en avait qui circulaient, disait-on, et qui ouvraient tous les casiers.

Le père racheta une nouvelle machine sans sourciller. Qui disparut non moins vite. Les copains de Pascal expliquaient que certainement, quelqu'un les lui fauchait et les revendait sur «leboncoin.com » ou un site du genre. Pascal répercuta l'information à son père, qui trouva sur ce site et sur d'autres des dizaines de calculatrices identiques à vendre de seconde main. Il s'était écrié :

— C'est le marché du vol et de la revente, c'est incroyable ! Si je t'en rachète une demain, on te la fauche et après-demain, elle est de nouveau en vente sur le site et je pourrai la racheter ! On n'en finit plus ! On se fout de la gueule du monde ! Mais c'est quoi, cette école qui ne sait pas surveiller un minimum ses élèves délinquants et protéger les élèves corrects ! Je vais téléphoner à la directrice, ça ne va pas tarder !

Pascal, eu égard à sa discrétion, aurait préféré que son père n'appelât pas la directrice. Mais en même temps, il fallait admettre que ce n'était pas lui, Pascal, qui payait les calculatrices.

La directrice fut enchantée de l'engueulade. Parce qu'elle était plus que d'accord avec le père de Pascal. Depuis le temps qu'elle insistait pour qu'on plaçât des caméras de surveillance dans les locaux à casiers ! Et même ailleurs ! Mais commençons déjà par les locaux à casier ! Les joueurs de foot ont enfin l'arbitrage vidéo et les écoles n'ont pas encore la surveillance par caméra ! Il faut être de son temps, pour une école plus juste, qui protège mieux !

Alors là, ils étaient d'accord. Et être d'accord à ce point, c'est une fête.

— Entendez-moi bien, Madame la directrice, je ne dis pas ça pour mon fils. Pour lui et ses calculatrices, c'est trop tard. Mais c'est pour éviter aux autres élèves et à leurs parents des déconvenues semblables.

— Oui, Monsieur le député !

L'installation des caméras de surveillance fut mise à l'agenda de la prochaine assemblée du pouvoir organisateur de l'école. Mais à cause du caractère d'urgence de la situation, on les plaça aussitôt, sans attendre les deux mois avant la réunion. Une directrice, tout de même, a des droits – et des devoirs ! – d'initiative.

Au bout d'une semaine, la directrice près de la machine à café dans la salle des profs se

félicitait à haute voix de l'efficacité du dispositif. Pas un vol ! Pour le sous-directeur, qui prenait son café en même temps et qui était résolument contre les caméras de surveillance, cela ne prouvait rien : on ne dévalisait tout de même pas les casiers toutes les semaines dans cette école... En outre, cela introduisait un climat de suspicion généralisée tout à fait détestable et délétère. Et pour comble, ça ne servait à rien, puisqu'on pourrait toujours voler, détruire et nuire en dehors du champ des caméras.

— Eh bien, si ce n'est que cela qui vous tracasse, on en ajoutera un peu partout ! riait la directrice.

Le sous-directeur n'était pas seul de son avis. Assez rapidement, des mails s'échangèrent entre parents d'élèves et un mouvement de protestation se forma contre ces caméras, imposées par la directrice avant décision concertée du pouvoir organisateur. Caméras qui, selon les parents, choquaient beaucoup la sensibilité des élèves, qui ne se sentaient plus chez eux dans leur école. L'école devait-elle suivre le modèle des supermarchés et des prisons ? Devait-on vraiment habituer les enfants dès leur plus jeune âge à la société totalitaire de Big Brother ?

Les élèves se marraient plutôt quand les parents les disaient choqués dans leur sensibilité.

— On n'est pas choqués, Maman, on s'en fout.

— Eh bien justement, Pascal, lui répondait sa mère, il ne faut pas s'en foutre ! Vous ne pouvez pas trouver normal qu'on vous surveille par caméra dans votre propre école !

L'échevine verte, rouge de colère, avait tôt pris la tête du mouvement des parents contre les caméras. Elle faisait circuler une pétition et avait organisé un reportage avec une copine qui travaillait dans un journal.

On appelait les caméras le système Ledur, du nom du père de Pascal. Et la pétition resta sous le nom de pétition Van Mol, du nom de sa mère. Pascal avait un peu la honte, mais heureusement, les élèves s'intéressaient assez peu à ces agitations d'adultes. Pour les parents de Pascal, c'était une nouvelle raison de s'appeler régulièrement et de se prendre le bec. Pascal voyait qu'ils aimaient cela. C'était peut-être même comme une façon de continuer de s'aimer.

Le système Ledur fonctionna. Les caméras enregistrèrent l'activité délictueuse d'un élève nommé Murat, que l'on voyait très clairement sur les images ouvrir un casier qui n'était pas le sien. On ne distinguait pas ce qu'il en retirait, mais l'effraction était manifeste et incontestable. Murat était à cette heure-là censé assister au cours de sport. Il y avait donc double infraction.

L'élève Murat fut convoqué et nia tout. Il fut mis devant l'évidence des images et là, ne pouvant plus nier, il se contenta de ne plus ouvrir la bouche. La directrice menaçait de le renvoyer

de l'établissement, mais il n'y eut pas moyen de lui desceller les lèvres et de lui faire cracher le morceau.

— Qu'as-tu pris dans ce casier ?

— Rien. Je le jure.

— Alors, pourquoi l'ouvres-tu ?

Silence.

— Tu mens !

— Non.

— Et les calculatrices du fils Ledur, tu en as fait quoi, hein ! Tu les as revendues ? Sur Internet ! Qu'as-tu fait avec l'argent ? Tes parents sont au courant ? Il n'y a pas de place pour les graines de voyous, ici.

Les notes de l'élève Murat étaient médiocres. Elles empirèrent. Ses parents furent convoqués chez la directrice. Mais c'étaient des gens compliqués, la mère ne vint pas et le père arriva avec plus d'une heure de retard. Le Conseil de classe décida le lendemain, à la presque unanimité, que Murat aurait le droit de terminer son année scolaire dans l'établissement, mais ne pourrait plus y être inscrit l'année suivante.

— En plus, il risque bien de redoubler, dit un prof.

— C'est certain, dit un autre.

« Au fond, bon débarras ». Cela, nul ne le dit, mais tous le pensèrent.

On sut que Murat était renvoyé à cause du système Ledur. Le reste de son année fut

désastreux: il ne travailla plus du tout et se fixa le 1/20 comme objectif universel.

Au cours de français, les enseignants reçurent la mission d'organiser des débats constructifs sur la question du système Ledur. Et Pascal avait pu constater que curieusement, les opinions en classe étaient aussi bipolaires qu'entre ses parents. La différence était qu'au fond, on s'en tapait et qu'à la sortie du cours-débat (qui faisait plaisir parce que ce n'était pas du travail), plus personne n'y songeait.

Les uns disaient que le système Ledur, pour être efficace, devait être généralisé: qu'on plaçât des caméras partout, sinon cela n'empêcherait pas le vol, cela le délocaliserait seulement. Et si on ne faisait rien de mal, si on n'avait rien à cacher, les caméras ne devaient déranger personne. Cela ne gênerait que les coupables, évidemment.

Les autres, reprenant les arguments que Madame Van Mol avait largement diffusés pour sensibiliser les jeunes, affirmaient que la surveillance et la suspicion n'étaient ni les seuls, ni les bons moyens d'améliorer le vivre-ensemble. Que la méfiance entraînait la méfiance et finissait par engendrer les comportements qu'elle voulait éviter, que c'était vérifié par les psychologues, que les caméras faisaient retourner l'école au stade primitif de l'éducation par la menace. Qu'il ne fallait pas créer une société où tout le monde était suspect, mais un monde où chacun

serait libre. Et que le but de l'école était de transformer les élèves en adultes responsables, qui agissent par principe et non par crainte.

Les arguments pour étaient écrits avec des mots-clés sur la partie gauche du tableau et les arguments contre, dans la colonne de droite. Après les cours, la dame du nettoyage effaça le tableau et le lendemain matin, on commençait par maths puis néerlandais.

Ce qui laissait les élèves nettement moins indifférents, c'était l'expulsion de Murat. On avait assez rapidement su, par ses copains, la véritable raison de l'effraction, le véritable mobile du crime. Le casier ouvert appartenait à Valentine B. Murat avait déjà eu un râteau avec elle, en souffrait secrètement, et lui écrivait des poèmes. Ces poèmes étaient sa fierté intime et sa honte publique, exactement comme ses sentiments pour Valentine B. Qui était d'ailleurs considérée comme une des plus belles filles de toute l'école. Murat avait visé très haut. Étranglé de gêne et de timidité, il avait résolu de suicider son amour en offrant à Valentine son carnet de poèmes. Si quelqu'un l'avait appris, sans doute Murat serait-il mort d'humiliation. Et toutes ces manœuvres pour obtenir la clé du casier de Valentine, ce risque aveugle d'aller l'ouvrir pendant que tout le monde était au cours de sport, c'était pour déposer le précieux carnet-offrande dans ses affaires.

Quelques copains le surent. Le secret se trahit. Beaucoup l'apprirent. Murat y survécut.

Même Valentine lui parla et le remercia. Il la supplia de garder les poèmes pour elle, de ne les faire lire à personne et elle promit. Elle trouva même qu'il écrivait bien.

Cette version des faits, qui innocentait Murat, arriva aux oreilles des enseignants, qui n'y crurent pas un instant. D'ailleurs, Murat n'écrivait pas spécialement bien, ou alors le prof de français s'en serait aperçu. Surtout, Murat lui-même demeurait terré dans le silence. Il avait la haine contre la directrice. De toute manière, la décision le concernant était prise et irrévocable. Et son comportement négatif la corroborait.

Pascal expliquait à sa mère une semaine, à son père l'autre, que les caméras, c'était une connerie, que ce qui était répugnant, c'était l'injustice faite à Murat. La mère était d'accord et ravie de l'attitude de son fils. Le père, au contraire, rétorquait :

— Tu n'as jamais été le copain de ce Murat et maintenant, soudain, tu fais semblant de l'être. Tu hurles avec les loups. Si Murat voulait rester dans cette école, il suffisait qu'il en respecte les règles et qu'il bosse. Oui, qu'il bosse, nom d'un chien. Si on ne bosse pas, on n'a rien. C'est ça la leçon, mon fils. Tu crois qu'il a un tableau de Mendeleïev punaisé au mur de sa chambre, ce Murat ? Ça m'étonnerait.

*

Mi-mai, les caméras de surveillance du système Ledur servirent une dernière fois. C'était à vingt-et-une heures, après les répétitions pour le spectacle de l'école. Cinq individus cagoulés s'approchaient avec des bâtons et des battes de baseball, les brandissant vers les caméras. L'enregistrement s'arrêtait là, puisque les caméras avaient volé en éclats sous les coups du commando anonyme.

Bien entendu, on accusa immédiatement Murat, qui persistait à dire qu'il n'y était pour rien. Ses mauvaises notes, pourtant, prouvaient sa culpabilité.

Les délégués de l'association des parents furent invités à voir les images. La directrice était scandalisée. C'était du terrorisme ! On n'attendrait pas la fin de l'année pour chasser Murat. Il partirait séance tenante. Parmi les parents délégués se trouvaient Monsieur Ledur et Madame Van Mol. Tous deux crurent bien reconnaître leur fils dans l'expédition cagoulée. Parce qu'il portait une veste militaire qu'il s'était achetée avec un cousin au stock américain et qui dormait en théorie dans le fond désordonné de son armoire. Ni Monsieur Ledur ni Madame Van Mol ne dirent quoi que ce fût pour dénoncer leur fils.

En revanche, à la maison, Pascal reçut le savon de sa vie. Chez son père, il nia pendant deux heures, et finalement céda, en pleurs. Son père finit par s'adoucir aussi et lui prodigua mille

conseils et recommandations de discrétion, pour ne pas être impliqué dans cette affaire. Une seule technique : faire le mort. Ça s'oubliera.

— File doux, mon fils. Et les copains qui étaient avec toi ?

— Personne n'a intérêt à parler. On ferme-tous notre gueule.

— Y avait qui ? Murat ?

— Même pas. Mais c'est trop dégueulasse, ce qui lui arrive.

Chez sa mère, ce fut différent. Il ne nia pas, puisqu'il avait déjà avoué à son père et que ces deux-là s'appelaient tout le temps. En revanche, il joua sur la corde de la révolte contre l'injustice.

— Murat s'est fait dégager, c'est une erreur judiciaire. Sans ces caméras à la con, ça ne se serait jamais produit, et on a une conscience, nous, merde ! Alors on a agi. On est passés à l'action.

Sa mère était émue aux larmes. Elle reconnaissait bien dans son fils toute l'âme libertaire et révoltée qu'elle lui avait transmise. Elle le serra dans ses bras. Mais tout de même, elle lui interdit de recommencer quoi que ce soit dans le même genre. Il ne fallait plus bouger, faire le mort, laisser couler l'eau sous les ponts. Surtout, ne pas parler.

— Je sais. Papa a dit pareil.

Fin juin, après avoir brillamment réussi ses examens, Pascal Ledur-Van Mol partit une semaine en Turquie avec son père. Mer bleue, sable clair et des temples grecs. Après, il avait deux semaines chez sa mère. Il devait partir dix jours en Écosse. Mais pas avant le grand nettoyage de printemps qui, comme chaque année en été, venait éclaircir un peu l'énorme capharnaüm de l'appartement. Sa mère essayait de vivre sur le mode du zéro déchet toute l'année. Mais ce jour-là, on balançait plein d'affaires dans des grands sacs. On retrouvait des trucs aussi, forcément. Tel classeur perdu, tel casque égaré, tel chargeur paumé et plusieurs fois racheté ou, oh merde, oui, tiens, la calculatrice, qu'est-ce qu'elle fout là ?

Surtout, ne rien dire. Ni au père ni à la mère. À personne. Si ça se trouve, l'autre est chez mon père. Manque pas de bordel non plus dans ma chambre là-bas.

NEW PICS ON THE WALL

FANNY LALANDE

JE NE PRENDRAI la parole qu'une fois. Aussi, j'ai besoin que vous m'écoutez bien. Vous aurez forcément des questions, mais je ne les entendrai pas. Seul compte que vous écoutiez ce que j'ai à vous dire. Je ne vous demande qu'une heure. La durée moyenne de concentration de notre cerveau face à une vidéo étant tombée sous les trente secondes, une heure, c'est long. Mais je n'ai rien dit pendant huit ans.

Il y a toujours un prix à payer.

C'est le premier principe de *The Wall*.

Le téléphone que vous avez sous les yeux est ce que nous appelons la Clé. La Clé pour accéder à *The Wall*. À ma connaissance, il n'y a aucun moyen de savoir s'il en existe d'autres. Ni même qui en est à l'origine. Ma connaissance est limitée.

Ce que vous entendrez ici n'est que la somme de mes expériences. Mais pour pauvre qu'elle soit, il s'agit du seul récit que vous ne trouverez jamais sur la Clé.

Ce téléphone ne doit jamais s'éteindre. Je n'ai pas le code pour le déverrouiller. Je ne l'ai jamais eu. Il ne peut pas être réinitialisé. Si on devait y procéder, toutes les données et applications disparaîtraient. Ce serait une catastrophe. Car tout ce qui permet d'administrer la page est en mémoire sur ce téléphone. Impossible de le faire depuis un ordinateur, une tablette ou un autre téléphone. Les identifiants du compte, mail, mot de passe, mail de récupération, tout ce qu'il faut pour que vous puissiez accéder à cette page, tout cela n'a jamais été en ma possession : votre seul accès, c'est ce téléphone. C'est la Clé.

Si le téléphone s'éteint, impossible de le redémarrer. Si le téléphone s'éteint, impossible de gérer la page de *The Wall*. Sans la Clé, aucun accès possible aux millions d'abonnés de *The Wall*. Sans la Clé, vous perdrez la mémoire des hommes.

Je vais mettre de la musique, vous permettez ? J'en ai pour une minute. Ne partez pas.

*

Me revoilà ! Vous reconnaissez ce titre ? Il n'est pas récent, je vous l'accorde.

Laissons.

Il y a quelques informations qu'il vous faut connaître à propos *The Wall*. Mais peut-être le connaissez-vous déjà? Vous avez un compte? Il n'y a rien de compliqué. Pas de ligne de code, pas d'expertise pour utiliser *The Wall*. Et pourtant, la puissance de ce réseau est effrayante. Effrayante de facilité. Effrayante d'ergonomie. Effrayante d'attractivité. Sa simplicité est sa force. Et donc notre faiblesse. C'est le prix à payer. Ce n'est pas forcément ce qui saute aux yeux: les choses sont bien faites.

Vous n'avez toujours pas trouvé, pour la musique?

*

C'est ainsi que j'ai perçu *The Wall* à mes débuts. Quand j'ai trouvé ce téléphone dans un dépôt-vente et que j'ai pu l'acquérir pour une somme dérisoire, la première app que j'ai ouverte était *The Wall*. Le réseau n'en était qu'à ses débuts, il allait déferler dans nos vies. Jeune photographe professionnel, je souhaitais m'ouvrir un compte pour donner de la visibilité à mon travail. Aussi, quelle ne fut ma surprise de trouver un message d'accueil à mon nom: « Heureux de vous revoir, David ».

Avec un nombre d'abonnés dépassant l'entendement.

Deux millions.

La quasi-totalité des premiers membres de *The Wall* accédaient à ma page.

Je commençais ma carrière et on m'offrait deux millions de vues à chaque photo postée. Plus important : le nombre de mes abonnés augmentait à une vitesse incroyable. En quelques semaines, il avait plus que doublé et rien ne semblait près de l'arrêter.

D'un naturel réservé, j'ai passé plusieurs jours dans l'incapacité totale de toucher le téléphone. J'attendais qu'on m'appelle pour me dire de le rendre. Que le propriétaire du compte se déconnecte et réinitialise le mot de passe. Qu'il poste quelque chose sur *The Wall* et reprenne la main. J'attendais qu'il se passe quelque chose.

Mais rien ne s'est passé.

Quand finalement, j'ai reçu une notification : « David, les abonnés de votre page n'ont pas de nouvelles de vous depuis plusieurs jours. Si vous postiez quelque chose ? »

Le genre de notification qui n'attend pas de réponse. Une question oratoire. Il n'y a que comme cela que *The Wall* s'exprime.

Alors, j'ai posté ma première photo. Un arbre, dans un jardin public. Un saule pleureur dont les mille branches semblaient s'enfoncer dans la terre. La lune à peine levée, le soleil bientôt couché. Il y avait un léger voile de brume, cela donnait à l'ensemble une touche mystérieuse. Ce pouvait être dans n'importe quelle ville, comme dans une forêt imaginaire.

C'était ce que je ressentais à cet instant.

Très vite, quantité de commentaires furent postés, des cœurs fleurirent sous mon arbre, ma raison chavira : mon travail était *awesome*, mes abonnés montèrent en flèche...

On n'imagine pas la sensation que cela peut procurer.

Notre éducation, notre retenue, notre peur de l'inconnu, nos convictions... Tout peut être emporté par des millions, bientôt des milliards, de cœurs d'inconnus.

Wonderwall.

Je suis sûr que vous aviez trouvé le titre.

C'est ainsi que je me suis amusé à baptiser cette période bénie où *The Wall* était pour moi une fenêtre sur le monde, une galerie hors cadre pour exposer mon travail.

Wonder Wall.

Le Mur des Merveilles.

*

La première année passa sans que je puisse reprendre mon souffle. Tous les jours, des milliers de personnes, dont j'ignorais tout, attendaient mon travail. Je trouvais dans ce réseau un écho incroyable, une chance exceptionnelle de partager avec des hommes et des femmes du monde entier. Toujours dans la peur de perdre ce compte que je n'avais pas créé, je ne m'exposais pas. Je postais mes photographies, ajoutant

un titre, une date, jamais plus. Je n'ai jamais su faire que des images, je ne suis pas habile avec les mots, je ne sais pas faire court, je m'étends, je corrige, je nuance et je m'exprime mal en anglais. Mais présenter mes clichés était la chose la plus merveilleuse qu'il m'ait été donné de faire. Je ne vous ai pas dit: je suis photographe naturaliste, la forêt est mon sujet de prédilection. Un univers immense dans notre petit monde. J'ai donc passé la première année à planter des arbres sur ce mur... Un arbre par jour, rarement plus, souvent moins.

Et toujours, cette avalanche de cœurs, cette vague humaine dans laquelle je me perdais. À chaque image postée, mon cœur s'emballait. Le temps de chargement avait des allures d'éternité, je craignais la panne de réseau, je pesais chacun des mots qui accompagnaient mon travail, effaçant des dizaines de fois mon commentaire, finissant toujours par noter le premier qui m'était venu. Je ne postais qu'une image par jour, mais je ne décollais pas mes yeux de *The Wall*. J'attendais les cœurs, j'attendais la vague, actualisant sans cesse la page. Je lisais fébrilement les commentaires, je découvrais le travail d'autres photographes et je m'en nourrissais.

Wonder Wall.

The Wall m'a attrapé comme quelque chose qui vous submerge.

Je n'étais pas préparé, je ne le suis toujours pas.

Je n'avais pas voulu voler le compte de qui que ce soit, mais comment ne pas succomber au vertige ? Quel homme peut-il résister à la force du nombre ?

Toute ma vie a basculé. En quelques semaines, quelques mois peut-être. J'ai plongé la tête la première dans ce nouvel espace qui me paraissait immense. J'avais le sentiment d'être connecté au monde entier, de le sentir vibrer à travers chaque commentaire. Il n'y avait là rien de virtuel : tous ces cœurs étaient autant d'individus qui avaient interagi volontairement avec moi, les mots laissés à ma lecture avaient été écrits par des hommes et des femmes de chair et de sang. Nous étions connectés par *The Wall*, nous vivions une aventure hors de l'ordinaire.

Nous appartenions à une communauté.

Chaque jour, de nouveaux contacts venaient enrichir mon expérience. Je m'émerveillais de ces nouveaux regards. J'avais le sentiment de vivre pour la première fois. Le partage avec ces millions de personnes rendait ma vie plus belle, plus intense. Plus forte.

The Wall devint mon nouvel espace. Ma nouvelle frontière. Je n'avais jamais été aussi heureux de ma vie. J'étais connecté à des millions d'humains, je vivais de ces liens.

Je ne le savais pas encore, mais j'avais atteint le sommet, j'avais connu le jardin d'Éden. La chute s'annonçait. Après la vague, venait le déluge.

J'allais m'écraser contre un mur.

Tout doucement.

Je crois que j'ai besoin de marquer une pause.

Je vais mettre un autre morceau, si vous le voulez bien.

*

Florence + The Machine. *Big God*. C'est une amie qui m'a fait découvrir ce titre. Je pense à elle en l'écoutant. Vous jetterez un œil au clip. La chorégraphie d'Akram Khan est à tomber. Je n'aimais pas la danse, j'ai appris à l'apprécier. Aujourd'hui, je passe beaucoup de temps à en regarder en ligne. Cela m'aide, elle m'enracine. Les deux pieds ancrés dans la terre. La danse, c'est un peu comme un arbre pris dans le vent. C'est la légèreté dans la force. Le corps de l'homme qui se bat contre la pesanteur, qui suit un rythme et marque des silences. Une respiration.

Une respiration quand on étouffe. Car la Clé ouvre. Mais elle referme aussi. C'est tellement évident que j'ai honte de le dire, mais c'est même la fonction première d'une clé.

Je me suis enfermé dans *The Wall*. La Clé dictait chaque moment de ma vie.

Je postais matin, midi et soir. Comme un rituel avant de m'endormir, ou encore à chaque repas. Je suivais les commandements de *The Wall*.
« David, ne laissez pas vos amis sans nouvelle de

vous. Postez une image! » « David, vos publications ont suscité plus d'interactions cette dernière semaine. Continuez! » Je m'endormais en récitant des commentaires et je me réveillais pour m'immerger dans la lecture de ces écritures. Parfois, la nuit, il m'arrivait de cliquer sur l'icône lumineuse entre deux sommeils, les yeux à peine ouverts, guidés par la lumière de l'écran. *The Wall* était devenu mon alpha et mon oméga. Chacune de mes pensées était habitée par des images du Mur. Je ne voyais plus personne, mais ceux de ma communauté m'apportaient ce dont j'avais besoin. Ils étaient là à chaque instant – cœurs rouges sous mes images, cœurs rouges sur l'icône de mon téléphone : *The Wall* n'était qu'amour. Pourquoi remettre cela en cause? Pour la première fois, je ne me sentais pas seul : j'appartenais à quelque chose de grand, qui me dépassait. Comme une force bienfaisante et illimitée qui vous transcende, qui vous connaît dans l'intime comme en plein jour. *The Wall* ne dort jamais, il suit les fuseaux horaires de l'humanité, de l'Orient à l'Occident. Quand nous nous endormons, d'autres s'éveillent dans sa lumière...

Vous devez vous dire que j'ai connu l'enfer. Au contraire : l'enfermement est rassurant. J'existais. Je n'avais pas le temps d'avoir peur.

Non, l'enfer est arrivé quand *The Wall* s'est fermé à moi. Quand soudain, la Clé a fermé les portes.

Je me suis trouvé à errer dans notre monde sans comprendre pourquoi j'avais été rejeté de l'autre. Du jour au lendemain, j'étais perdu en plein désert. Mes posts passés s'effaçaient l'un après l'autre, comme un décompte macabre vers ma disparition. Des années de création disparues. Les commentaires de ma communauté laissèrent la place à une citation de Cicéron. « *Neque porro quisquam est qui dolorem ipsum quia dolor sit amet, consectetur, adipisci velit...* ». Ce faux-texte donnait l'impression d'un manuscrit dont on avait gratté le texte, dans l'attente du prochain. Quel prochain ? J'étais encore là. *Error*. J'avais des choses à dire. *Error*. Des photos à partager. *Error*. Mes images ne se chargeaient plus. *Error*. Mes commentaires ne s'affichaient plus. *Error*. Mes ajouts d'amis ne marchaient plus. *Error*.

L'horreur.

L'errance.

L'enfer.

Combien de fois ai-je failli jeter ce téléphone ? Combien de fois ai-je eu envie de l'éclater contre un mur ? De le massacrer à coups de marteau ? De le jeter au fond d'un fleuve ? Au milieu d'un feu ?

Mais la Clé me tenait. Impossible d'agir. Tant que le téléphone fonctionnait, tant que je pouvais accéder à l'application, il m'était impossible de détruire cette part de rêve. J'essayais chaque jour. Dès mon réveil. Certain que tout cela n'était qu'un méchant cauchemar. Un problème technique qui

ne pouvait pas durer. Je tremblais, mon cœur battait à tout rompre. Tout se passait bien jusqu'au téléchargement. Et là, le même message apparaissait : *Error*. Alors, je recommençais, jusqu'à ce que la fatigue et l'énervement aient raison de moi. Je tombais de sommeil et m'endormais profondément pour quelques petites heures de repos. À peine éveillé, je reprenais mes tentatives, inlassablement. Je ne dormais plus, mon appétit diminuait, j'étais irritable, incapable de sortir de chez moi, perdant le goût de tout. Moi qui ne vivais que pour la photo, tout à coup, je perdis la saveur des images. Incapable de prendre le moindre cliché valable.

Mille fois, j'ai voulu mourir. Vivre sans ces millions de personnes qui me regardaient chaque jour était au-dessus de mes forces. La vie n'avait plus de saveur.

Il y avait déjà longtemps que j'avais perdu contact avec toute réalité quand j'ai reçu une notification étrange « Bonjour, David. *The Wall* se construit de la vie des gens. Vous aussi, apportez votre pierre à l'édifice ». Un rire nerveux m'a secoué : *The Wall* possédait déjà toute ma vie, que lui offrir de plus ? C'est ce jour-là que j'ai choisi de tout arrêter. Ce téléphone allait finir dans les eaux sombres qui traversaient la ville, je le rejoindrais, porté par le fleuve. Pour me donner du courage, je me suis envoyé une bouteille : j'étais prêt à me noyer, autant le faire dans du whisky, cela rendrait la noyade plus douce. Bizarrement, j'ai

passé une bonne soirée, euphorique, grisé par le geste à venir, heureux d'en finir avec cette attente interminable.

Dehors, la lumière des lampadaires était belle, elle inondait les murs de la ville. Les derniers clients des bars erraient bruyamment dans les rues. Sans trop réfléchir, je me suis joint à un petit groupe, content de trouver des compagnons pour cette dernière promenade nocturne. Nous étions cinq ou six à traîner nos rêves et nos désespoirs sur le bitume, une bouteille à la main, parlant fort pour ne rien dire, chantant faux et trébuchant. Une jeune femme marchait devant moi, on aurait dit que ses pas dansaient tant elle évoluait avec légèreté. Elle avait de longs cheveux noirs qui tombaient le long de son dos jusqu'à la chute de ses reins. Elle me faisait penser aux feuillages du saule pleureur que j'avais planté sur *The Wall*. J'ai sorti mon téléphone pour la prendre en photo. Je ressentais le besoin de l'immortaliser, pour moi. Pour *The Wall*. Au moment d'appuyer sur le bouton, elle s'est retournée, les yeux brillants, un sourire sur les lèvres. Elle était d'une beauté foudroyante.

J'ai posté la photo dans la foulée. Elle s'est chargée. Instantanément.

Des cœurs fleurissaient déjà.

Je me suis arrêté net au milieu du trottoir, laissant filer la troupe.

Incapable de bouger, figé de bonheur, je ne lâchais plus mon téléphone des yeux.

Après des semaines de rejet, les portes s'étaient rouvertes. Trop heureux pour réfléchir, j'ai couru rejoindre mes nouveaux amis et enlacer la jeune femme par la taille.

La nuit fut longue. La fête, sans fin.

*

Le lendemain matin, je me suis réveillé chez moi, seul, mon téléphone sur la table de nuit. De nouvelles notifications m'attendaient.

La première venait de Liv. Dans la nuit, je l'avais identifiée sur le cliché que j'avais baptisé « le saule pleureur II » et qui avait déjà recueilli dix millions de vues. Dans la journée, je pensais lui écrire pour la revoir. Nous avions passé une partie de la nuit à discuter, nos visages éclairés par l'écran de mon téléphone, ébahis par le nombre de cœurs rouges qui augmentait sans cesse. Liv savourait ce quart d'heure de notoriété, acceptant des centaines de demandes de contact. Accrochée à mon bras, elle tenait son téléphone de l'autre côté, passant de lui à moi en souriant. Elle me racontait qu'elle était danseuse, que peut-être, cette photo allait changer sa vie. Elle voulait que les gens la regardent et danser pour eux. Elle était lumineuse.

Heureuse.

Pleine de vie.

J'avais envie qu'elle ne soit qu'à moi, jaloux de devoir la partager avec ces millions d'inconnus.

Je me remémorais ces moments en parcourant les commentaires quand mes yeux s'arrêtèrent sur ceux des amis de Liv : « RIP jolie fleur ».

RIP.

Liv avait été retrouvée noyée dans les eaux glaciales du fleuve à l'aurore. Les nouveaux amis de Liv comme les anciens la pleuraient en partageant ma photo.

C'est alors que je reçus une notification.

« Merci David. Vous avez apporté votre pierre à *The Wall*. Bon retour parmi nous ».

*

Je ne suis pas un monstre. Ce n'est pas moi qui ai poussé Liv dans l'eau du fleuve. Un témoin raconte l'avoir vue danser sur la barrière du pont, légère comme les ballerines des boîtes à musique. Elle enchaînait les entrechats sur une rambarde métallique quand il l'a dépassée. Elle était radieuse, dansant pour la terre entière... Et ce soir-là, elle le faisait, en quelque sorte.

Je n'ai pris qu'une photo et Liv s'est effacée. Mais je lui ai donné la gloire, pour quelques heures. Et son sourire restera gravé pour l'éternité. Grâce à moi, son souvenir ne s'éteindra jamais. Au contraire, *The Wall* l'entretiendra comme un homme entretient la tombe de sa femme, il rappellera qui elle était à ceux qui l'ont aimée, il montrera son visage jeune et radieux quand sur le vôtre s'échoueront les rides. Si vous

y réfléchissez, sans moi, Liv aurait disparu de la mémoire des gens sans même y avoir existé.

Ne détournez pas le regard. Je vous comprends, j'ai aussi connu cette sensation de dégoût qui vous habite en ce moment. Pourtant, que peut-on me reprocher? Je n'ai jamais rien fait que des photos.

Voilà ce qu'attendait de moi *The Wall* depuis toutes ces années. Lui donner les rêves de gloire des hommes. Les photos que l'on garde en souvenir. Lui confier la mémoire des hommes.

C'est ce que j'ai fait.

De temps à autre, au milieu de mes images d'arbres, je recevais une notification: *The Wall* attendait ses pierres. Alors, je prenais une photo d'une personne autour de moi pour la partager et j'attendais. Je laissais faire. Parfois, il ne se passait rien. Parfois, la personne était identifiée. Elle s'éteignait dans les semaines qui suivaient. C'était inévitable.

Sur ma page, vous trouverez des dizaines de ces clichés, comme figés dans la cire. Des mausolées numériques à la gloire des hommes.

C'était mon prix à payer. Mon prix à payer pour garder mes millions de contacts. Mes millions de cœurs chaque jour. Contre un morceau de mon âme.

*

J'ai reçu une dernière notification ce matin. Et j'ai retourné mon appareil photo contre moi-même. Dans ce geste simple qui consiste à se prendre soi-même en photo. Je vais pouvoir partir.

Je suis soulagé que tout s'arrête. David ne gagne pas toujours contre Goliath, n'est-ce pas ?

On respire mieux. J'ouvre les fenêtres, vous permettez. Le soleil n'est pas encore couché. J'aurais presque envie de danser, pas vous ?

Tenez, un dernier disque pour Liv. Nina Simone, *Feeling good*. Écoutez cette voix, tout l'air, toute la vie qu'on entend.

Birds flying high, you know how I feel

Sun in the sky, you know how I feel

Breeze driftin' on by, you know how I feel...

Je pense souvent à Liv. À elle et à son amour de la danse. Je l'ai enfermée. Je porterai ce poids, c'est ainsi. Les murs empêchent le mouvement. Ils brisent la respiration, comme un poisson dont on oublierait de changer l'eau du bocal. Sans mouvement, sans respiration, l'humanité qui est en nous meurt.

Vous pourrez mettre tous les cœurs du monde sous cette vidéo, ils ne serviront à rien. Brisez les murs, les clés seront inutiles.

Je dois vous laisser. Ce soir, je prends mon premier cours de danse.

J'ai tellement de temps à rattraper. Il m'en reste tellement peu.

UNE SIMPLE ERREUR

VINCENT ENGEL

L'INSPECTEUR A POSÉ LES MAINS à plat sur le bureau devant moi.

— Vous reconnaissez avoir appelé ce numéro?

Il m'a tendu un listing qui reprenait une série de numéros. J'en ai reconnu quelques-uns : celui de ma femme, de mon fils. Il pointait une ligne. J'ai soupiré.

— Oui, mais c'est une erreur.

— Une erreur?

Il m'a regardé, soupçonneux. Visiblement, il ne me croyait pas.

— Vous allez me dire pourquoi je suis ici?

*

Ils étaient venus sonner à ma porte à 6h30. À cette saison, le soleil n'est pas encore levé. Et

je dors encore, en toute saison, à 6 h 30 du matin. Ma femme aussi. Mon fils, j'imagine, mais il vit en colocation sur le campus. Peut-être qu'il est rentré à cette heure-là, après avoir fait la fête.

Deux policiers en uniforme, un inspecteur en costard.

— Pierre Dupont?

J'ai dit oui. Si j'avais dit non, cela aurait-il suffi à les faire partir? J'en doute. C'était une question rhétorique. J'ai vu ensuite qu'ils avaient un dossier, en tout cas un début de dossier, avec mon nom, mon adresse. Et une photo. J'ai reconnu celle de ma carte d'identité et de mon passeport. De mon permis de conduire aussi. Une de ces photos où on doit éviter de sourire, sur un fond blanc. Comme dans les films, quand un criminel se fait arrêter, le matricule en moins. C'est ce que j'ai pensé, furtivement.

*

— Répondez à ma question : vous reconnaissez avoir appelé ce numéro?

— Je vous ai dit que c'était une erreur.

— Une erreur?

— C'est presque le numéro d'un ami. Richard. Je me suis trompé d'une touche en le composant. Le dernier chiffre. Richard, c'est un 2 ; là, j'ai fait un 1.

— Et vous savez qui vous avez appelé?

— Non.

— Vous avez eu une conversation d'une minute trente-deux secondes.

— Comment savez-vous cela?

— Je vous ai montré le relevé.

— Qui vous l'a donné ?

— Orange.

— Ils n'ont pas le droit...

— Si. Dans le cas d'une enquête criminelle.

Mon cœur s'est emballé. L'inspecteur s'est penché vers moi.

— Monsieur Dupont, si j'étais vous, je coopérerais...

*

Ils étaient là, devant la porte. Comme dans un film, encore. Sauf que ce n'était pas un film. Ils m'ont demandé de les suivre ; ils avaient quelques questions à me poser. Ma femme est arrivée dans mon dos, elle a demandé ce qui se passait. Une vraie série B. Je lui ai dit que ce n'était rien, qu'elle ne devait pas s'inquiéter. L'inspecteur a été courtois : il a expliqué que cela ne prendrait pas longtemps. Ma femme n'était pas rassurée. Je ne sais pas pourquoi je lui ai dit que c'était sûrement une erreur. Mais que ce soit une erreur n'empêche pas que vous ayez des ennuis. Ça, je ne lui ai pas dit. Je n'y ai même pas pensé.

*

— Mais coopérer à quoi ? Je vous répète que c'est une erreur ! Je ne comprends rien à cette histoire...

J'ai bien entendu que ma voix n'était pas assurée. L'inspecteur a soupiré et serré les lèvres. J'ai

eu peur qu'il s'énervé, mais il est resté calme.

— Monsieur Dupont, je crois que vous ne comprenez pas.

— C'est ce que je vous dis depuis le début. Mais c'est à vous de m'expliquer...

*

Dans la voiture, on est restés silencieux. Je regardais par la fenêtre. Je me suis dit que ça me donnait un air dégagé. L'air d'un gars qui n'a rien à se reprocher. Un innocent. Ce que je suis. Je me suis répété durant tout le trajet : « Tu n'as rien fait, Pierre. C'est une erreur. » Je me suis même imaginé le flic me présentant ses excuses. Et moi qui refusais de serrer la main qu'il me tendait, qui lui sifflais au visage que j'allais le faire virer, que je ferais un procès. Des indemnités énormes.

*

— Vous avez eu une communication de presque deux minutes avec votre correspondant.

— Non.

Il a pointé le relevé.

— Arrêtez de nier les évidences : c'est écrit ici, noir sur blanc.

— Ce qui n'est pas écrit, c'est que je n'ai pas parlé à cette personne. J'ignore de qui il s'agit. J'imagine que j'ai mal raccroché. Ça ne vous arrive jamais de recevoir un appel d'un ami et vous entendez que son téléphone est dans sa poche ? C'est une erreur, je vous dis !

J'ai tout de suite senti que j'avais tort d'élever la voix. L'inspecteur est resté calme.

— Peut-être. Peut-être pas. Mais ce qui n'est pas une erreur, c'est que votre correspondant est sous surveillance.

— Pourquoi ?

— Vous ne le savez pas ?

— Non. Je ne connais pas cette personne.

L'inspecteur s'est relevé. Il a fait une vilaine grimace.

— Je vais vous laisser réfléchir quelques heures.

— Je peux rentrer chez moi ? Appeler un avocat ?

— Vous allez être mis en cellule.

— Vous n'avez pas le droit.

— Bien sûr que j'ai le droit. Procédure spéciale dans le cas d'une affaire de terrorisme. La garde à vue a été portée à six jours, sans possibilité de voir son avocat. Et possibilité de l'étendre à trois semaines en cas d'éléments probants.

*

La cellule dans laquelle on m'a placé était petite mais propre. Nue. Un lit, une chaise, un w.-c., un évier. Comme dans les films. J'ai pensé, en rentrant, que je m'étais toujours trompé sur ce point : ce n'est pas la fiction qui imite la réalité, mais la réalité qui se conforme à la fiction. Je ne comprenais rien à ce qui m'arrivait ; mais j'ai compris que c'était une mauvaise idée de ne pas comprendre. Cela me mettait en position de faiblesse. Comme si on m'avait jeté sur un ring de boxe les yeux ban-

dés. Terrorisme. Procédure. J'avais bien lu dans la presse que de nouvelles lois avaient été votées. Des éditoriaux s'étaient insurgés contre ce que certains pensaient être une atteinte insupportable à l'État de droit. Je n'avais pas eu d'avis sur la question, elle ne me concernait pas. Les terroristes étaient des salauds, il ne fallait pas que les lois leur permettent de s'en tirer et de commettre leurs atrocités. La loi est là pour protéger les gens honnêtes, qui n'ont rien à se reprocher. Et je n'avais rien à me reprocher. J'étais honnête. Je suis honnête. Le dire au passé, c'est déjà admettre que cela pourrait ne plus être vrai.

J'ai fait les cent pas dans ma cellule en répétant : « Je suis honnête, je suis innocent, je n'ai rien à me reprocher ». La petite fenêtre dans la porte s'est ouverte et j'ai vu les yeux du gardien. Il m'a lancé d'une voix terne, sans agressivité :

— Taisez-vous.

Je me suis précipité vers la porte.

— Mais c'est vrai ! Je suis innocent ! Je veux voir un avocat !

Il n'a pas bronché et a serré les lèvres.

— Taisez-vous, je vous dis. C'est pas vous qui jugez. Mais c'est juste un conseil, faites comme vous voulez. Vous êtes libre...

Le clapet s'est refermé. Je suis resté figé, estomaqué : « Vous êtes libre »...

*

— Reprenons les faits, si vous voulez bien.

Je n'ai plus revu l'inspecteur qui est venu

m'arrêter – puisqu'il faut appeler les choses par leur nom. Le lendemain matin, j'ai été conduit dans un bureau, en face d'un homme terne aux cheveux grisâtres qui s'est présenté comme un juge d'instruction. Il avait une voix monocorde. Quand je l'ai entendu, là, devant moi, dans son petit fauteuil, j'ai pensé à un vieux frigo des années cinquante. Mais je n'ai rien dit.

— Donc, vous reconnaissez avoir appelé ce numéro, le mardi 12 juin à 17 h 43.

— Oui, mais...

— Tenons-nous en aux faits, je vous prie. Nous verrons le reste après. C'est important, les faits, vous ne pensez pas ?

J'ai acquiescé. Dans mon dos, un huissier transcrivait nos propos sur un ordinateur.

— Ce numéro est celui de Monsieur Abdel Hijri, connu sous le nom d'Abou Issa, chef supposé d'un réseau djihadiste composé de combattants revenus de Syrie.

— Je ne connais pas ce Monsieur et je n'ai aucun lien avec ce réseau. Je ne suis pas musulman et...

Il m'a arrêté d'un geste de la main et de deux mots.

— Les faits. Les faits, Monsieur Dupont. Vous avez appelé ce numéro, qui appartient à cet Abou Issa, et vous avez parlé avec lui pendant une minute trente-trois précisément.

— Je ne lui ai pas parlé.

— La durée de la communication a été enregistrée par votre opérateur.

— C'est une fausse manœuvre.

Il n'a rien dit. J'ai poursuivi.

— J'ai expliqué à l'inspecteur que je voulais appeler mon ami Richard, qui a presque le même numéro.

— Pourquoi composez-vous un numéro manuellement au lieu d'utiliser vos raccourcis? Votre ami Richard est le troisième sur votre liste de favoris.

— Parce que je connais son numéro par cœur et que j'aime bien parfois exercer ma mémoire plutôt que me fier aux automatismes...

Il a hoché la tête.

— C'est un bon exercice.

Il a pris une feuille qui se trouvait devant lui et l'a parcourue des yeux.

— Parlons-en, de votre ami Richard...

*

Au début, j'ai essayé de garder le compte des heures, des jours. Mais dans ma cellule, il n'y avait pas de fenêtre. Pas davantage dans les couloirs ou le bureau du juge. J'avais lu – il y a si longtemps que cela me semblait une autre vie, un autre moi, une autre planète – que, dans les régimes totalitaires, on faisait perdre la notion du temps aux détenus en trichant sur la lumière, sur les cycles de sommeil. Un jour – ou était-ce une nuit? –, j'ai posé la question au juge. Il m'a regardé avec des yeux étonnés.

— Pour qui nous prenez-vous, Monsieur Dupont? Nous sommes en démocratie. Vos droits sont respectés. Vous voulez connaître le jour et l'heure? Nous sommes le 23 juin, il est 10 h 15.

— Le 23 juin? Mais cela fait dix jours...
— Neuf, précisément.
— Je veux voir un avocat!
— La procédure ne le permet pas encore.
Coopérez, c'est dans votre intérêt. Reprenons...
Vous avez donc appelé Abou Issa...

*

Chaque jour, il reprenait le fil. Un fil ténu, ponctué de petits grains, comme un chapelet. Ces grains, c'était des faits, indiscutables. Le premier : mon appel. Et puis, Richard. Grâce aux informations récoltées par ma carte de crédit, il était établi que j'avais dîné avec Richard le 3 juin, dans le restaurant italien du centre commercial, à côté de mon bureau. Richard, lui, était arrivé deux heures avant le rendez-vous, comme en attestait un achat qu'il avait effectué dans un magasin de la galerie. Galerie dans laquelle Abou Issa se trouvait au même moment, ainsi que l'établissait le rapport de filature des services secrets. On l'avait vu sortir du même magasin que Richard, dix minutes après que celui-ci en était parti.

— Vous n'avez pas pris d'alcool lors de ce repas. Et vous avez refusé le plat du jour, qui contenait du porc. Êtes-vous converti à l'Islam?

— Non! Je surveille mon cholestérol et je ne bois pas à midi.

— Votre dernière prise de sang montre un taux de cholestérol tout à fait enviable. Aucune raison de prendre des précautions particulières. Et vous n'êtes pas en traitement pour faire baisser ce taux; aucune prescription de Lipitor ou autre sta-

tine, aucun achat en pharmacie ou sur Internet. En revanche...

Dans la liste de mes achats sur Amazon, une version du Coran en traduction française.

— Savez-vous ce qu'est la Taqiya, M. Dupont ?

Je ne savais pas ce qu'était la Taqiya. En tout cas, pas sous ce nom. Le juge a fait une grimace, du genre : « Je ne vous crois pas, mais je vais faire semblant de vous croire ». Il m'a expliqué que c'était une technique utilisée par les djihadistes et qui consistait à ne rien faire qui puisse attirer l'attention, quitte à contredire les commandements sacrés. Sortir en boîte, boire de l'alcool, draguer des filles... J'ai cru que je tenais enfin le moyen de le contredire :

— Alors, j'aurais dû manger du porc et prendre un verre de vin !

— C'est ce que vous avez fait le lendemain midi...

*

Cela fait six mois que j'ai été arrêté. Enfin, je crois. Richard aussi a été arrêté. Je l'ai croisé un jour, à la sortie du bureau du juge. Il avait l'air hagard, maigri, le dos voûté. Je ne l'ai pas reconnu tout de suite. Il m'a jeté un regard de bête traquée, puis il a détourné la tête. Son épaule s'est secouée, sous l'action d'un tic affreux qui s'est répété quelques secondes plus tard. Le juge m'a dit qu'il était très content de Richard, qui coopérait mieux que moi.

Les faits se sont accumulés. Mes achats, les sites que j'ai visités, les liens que le juge a pu tis-

ser avec les achats et les habitudes de Richard, puis d'autres personnes, nos amis communs sur Facebook, les amis de nos amis, les amis des amis des amis... L'avocat que j'ai fini par obtenir, désigné d'office, m'a dit que cela ne servait à rien de nier. Il fallait coopérer pour permettre à la justice de démanteler ce réseau criminel. On en tiendrait compte lors de mon procès.

Tous les petits grains accumulés par cette enquête sont véridiques. Je ne peux en nier aucun. Ce qui est faux, c'est la manière dont le juge les a reliés. On peut construire un grand mensonge sur des petites vérités. Tout cela, parce que je me suis trompé d'un chiffre. Ou pas. Je ne sais plus où est la vérité. Six mois que j'entends répéter, jour après jour, le chapelet du credo judiciaire. Si je continue de nier, mon avocat m'a prévenu : je vais être transféré dans une prison installée sur une île extraterritoriale. Aucune loi ne pourra m'y défendre. Mon avocat m'a laissé entendre que la manière dont les détenus sont traités dans cette prison n'est pas des plus agréables. Mon avocat aime les euphémismes ; quand il m'a transmis la demande de divorce de ma femme, il m'a dit : « Tout le monde peut se libérer. »

*

J'ai revu le juge ce matin, pour la dernière fois.

— Nous sommes en guerre contre le Mal absolu, Monsieur Dupont. La justice travaille main dans la main avec la Sécurité, pour le bien de nos concitoyens. J'ai établi les faits ; ils parlent d'eux-mêmes...

Il m'a tendu un document : les dix pages de ma déposition. Celle que le juge a construite, patiemment.

— Vous pouvez prendre le temps de la relire...

Je l'ai parcourue. Je dois admettre qu'elle ne manque pas de cohérence. C'est logique. Tout est corroboré par la déposition de Richard, qui a tout avoué. En annexe, un autre document dans lequel je confirme n'avoir subi aucun mauvais traitement et avoir pu jouir de mes droits.

Le juge me tend son stylo. Un magnifique stylo en laque noire. Il me sourit.

DEGATS COLLATERAUX

ARMEL JOB

ON S'IMAGINE SOUVENT que les affaires de cyberharcèlement ne concernent que les adolescents. Le cas typique est celui des filles qui se liguent brusquement contre une copine et l'assaillent de messages sympathiques du genre : « Tu sais que t'es moche ? », « Tu pues en dessous des bras », « T'es pas encore morte ? » Ces méchancetés débouchent parfois sur des drames, comme on en a déploré l'un ou l'autre ces dernières années. La victime craque et se suicide. À un âge où la personnalité est mal assurée, il suffit malheureusement des coups de bec de quelques harpies pour que la gamine la plus mignonne se croie laide à faire peur. Le tragique dans tout cela, c'est que les coupables déclareront ensuite, la main sur le cœur, qu'il s'agissait

d'une simple plaisanterie. La victime avait été désignée au vogelpik pour ainsi dire. Il s'en était fallu de peu qu'elle ne se trouve au nombre des persécutrices et que l'âme damnée du complot n'eût endossé son emploi de souffre-douleur. La cruauté, en fait, procède encore d'une certaine innocence chez les adolescents. La veille de leurs méfaits, pratiquement, c'étaient des enfants qui ne voyaient pas de mal à arracher les ailes d'un papillon.

Les adultes n'ont pas cette excuse. Le harcèlement, chez eux, ne relève pas de l'inconscience, mais d'une contagion du désir de destruction.

Au cours de ma longue carrière dans la police, je n'ai eu à traiter qu'un seul cas de harcèlement. Il mérite d'être rapporté, me semble-t-il, à titre d'exemple de cette terrible noirceur que je viens de mentionner.

L'affaire commença au mois de mars 2010. Le jour précis, je ne m'en souviens pas, mais ce n'est pas la peine d'aller rouvrir le dossier. Le cadavre d'un homme qui, selon toute apparence, s'était suicidé venait d'être découvert sous le viaduc de Vercheval dans un bras marécageux de l'Ourthe. Il aurait pu y rester longtemps encore si un garde forestier ne l'avait trouvé lors d'une patrouille pour l'ouverture de la pêche. En principe, on laisse ce genre d'affaire aux jeunes inspecteurs, mais c'était un dimanche, je ne voulais pas gâcher leur jour de repos et moi, depuis la

mort de ma femme, je n'avais rien de mieux à faire.

Je n'ai jamais pu m'accoutumer à la vue des cadavres. Je déteste les flics qui les manipulent comme des mannequins de paille. Les pires dépouilles, ce sont celles qui ont séjourné un certain temps dans l'eau. Quand, en plus, l'immersion a été précédée d'un crash d'une cinquantaine de mètres, le visage n'est plus qu'une bouillie informe. Une mère ne reconnaîtrait pas son enfant.

Heureusement, celui-ci était facile à identifier, vu que le type avait eu la bonne idée de glisser dans sa poche une enveloppe plastifiée contenant une lettre d'adieu. Veruik, avec qui je faisais équipe à l'époque, lui avait visité les poches tandis que je m'entretenais avec le garde forestier à quelque distance, afin de lui épargner, en même temps qu'à moi, le spectacle du corps ramené au sec et passé de pile à face.

Les suicides étaient très fréquents à cet endroit. En général, on retrouvait la victime rapidement du fait qu'on était informé de la disparition par les proches et que les désespérés, ne pouvant accéder au viaduc que par l'autoroute, abandonnaient leur voiture sur la bande d'arrêt d'urgence. Ce qui avait retardé la découverte dans le cas présent, c'est qu'il n'y avait eu aucune déclaration et qu'aucun véhicule abandonné n'avait été signalé. En 2012 ou 2013, les

ponts et chaussées ont enfin installé un grillage qui a mis fin à la macabre série.

Alors que j'envoyais le garde forestier au Combi resté sur le chemin empierré pour faire sa déposition, Veruik me rejoignit. Entre ses doigts gantés, il tenait une enveloppe soigneusement fermée dont je viens de parler.

« Il s'appelle Marino. Pas joli à voir ! »

Lui non plus n'aimait pas les cadavres. Il s'en occupait pour m'épargner. En 1995, au cours d'une intervention sur un hold-up, je l'avais plaqué au sol juste à temps pour lui éviter une méchante boutonnière. L'examen des cadavres, depuis, c'était pour me remercier.

Nous avons ouvert l'enveloppe. Elle contenait un feuillet manuscrit en parfait état. À peu de chose près, le texte disait ceci : « Je ne puis continuer à supporter le harcèlement incessant qu'on me fait subir. Je préfère quitter une vie qui n'est plus qu'un enfer. Daniel Marino. »

L'autopsie confirma, si besoin était, le scénario du suicide, chute depuis le pont, puis macération de quelques semaines dans la mare aux grenouilles. Restait l'identification, qui, en l'occurrence, n'était guère qu'une formalité. Très rapidement, nos services établirent que Marino, célibataire, cinquante-deux ans, n'avait qu'un neveu pour tout parent susceptible de s'acquitter de ce pénible devoir. L'homme, un type dans la trentaine, d'aspect malingre et effacé, s'appelait Schmit ou Schmitz avec z, je ne suis plus trop

sûr de l'orthographe. Il était le fils de la sœur de Marino, laquelle, retraitée, vivait à l'étranger.

Veruik accompagna Schmit à l'identification. Pour lui éviter de trop s'attarder sur le spectacle de son oncle – il avait évidemment noté la fragilité du témoin –, il lui fit d'abord examiner ses vêtements. Immédiatement, Schmit pointa les chaussures de Marino, des Santoni marron, une marque italienne de luxe. La paire devait coûter dans les cinq cents euros. Son oncle justement avait une prédilection pour ce genre d'article que je recommande vivement à tous les candidats à la noyade, car elles étaient restées pratiquement intactes après un séjour de plusieurs semaines dans l'eau.

Après cela, le contrôle facial devenait quasiment superflu. Veruik prévint Schmit de l'état de la dépouille, écrabouillé par la chute et réduit en compote par le bain prolongé. Il souleva rapidement le linceul. L'autre eut un haut-le-cœur en découvrant la figure en capilotade, Veruik rabattit illico le linge, et l'emmena boire un gobelet d'eau. Schmit était choqué, il demanda s'il pouvait s'en aller.

— Vous le reconnaissez ?

— Oui, oui, tout à fait.

De retour à mon bureau, il me parut cependant suffisamment requinqué pour que je lui fasse part de la lettre de son oncle à propos du harcèlement qui l'avait conduit aux dernières extrémités. Je lui demandai s'il comptait porter

plainte. Il refusa. Selon lui, les harceleurs seraient bien assez punis quand ils apprendraient ce qui était arrivé à leur souffre-douleur.

L'affaire en serait restée là si Schmit n'était venu me revoir une quinzaine de jours plus tard. Il avait changé d'avis, il portait plainte. Ce n'était plus tout à fait le bonhomme timide que j'avais rencontré la première fois. Il se tortait les mains, évitait mon regard pour fixer obstinément le pied de mon bureau et sa voix s'était élevée d'un demi-ton. L'expérience m'a montré à maintes occasions qu'il fallait se méfier des gens trop falots. Contrairement aux individus au sang chaud qui jettent feu et flammes mais s'éteignent aussi vite qu'ils s'embrasent, les petits teigneux sont capables de rancunes féroces. Quelque chose chiffonnait Schmit, qu'il finit par m'expliquer.

Il était le seul héritier de Marino et il avait fondé de grands espoirs sur cet héritage. Il avait pris en charge les frais de crémation, avait fait déménager l'appartement que son oncle louait, cédé sa voiture qui ne valait plus rien à un ferrailleur et bazarde le mobilier à un brocanteur pour une somme insignifiante. Sa mère n'avait même pas consenti quitter sa retraite pour les funérailles. Depuis plus de vingt ans, elle était en froid avec son frère, à la suite de la succession de leurs propres parents dont Marino, selon Schmit, l'avait largement spoliée. Pour sa part, il avait conservé un certain contact avec son

oncle – cartes postales d’anniversaire, coup de téléphone de Nouvel An – en vue de préserver l’avenir si le cher homme venait à disparaître.

Or le notaire de Marino venait de lui apprendre une nouvelle sidérante. Avant de mettre fin à ses jours, son oncle avait vidé le coffre qu’il possédait à la banque. Marino n’avait aucune confiance dans les produits financiers. Périodiquement, il transformait l’argent de son compte bancaire en liquide et l’entreposait dans ce coffre. D’un montant, selon la banque, qui devait approcher les cinq cent mille euros, il ne restait pas un radis. Ce que Marino avait bien pu en faire, mystère. Le notaire pensait qu’il avait tout brûlé dans le mouvement de colère qui l’avait amené à attenter à ses jours. Complètement dépitée, Schmit avait décidé de poursuivre les harceleurs. Il espérait non seulement une condamnation au pénal, mais des dommages et intérêts.

Chargé de l’enquête par le procureur, je me rendis avec mon fidèle Veruik à la société de courtage où travaillait Marino, une assez grosse boîte qui comptait une trentaine d’employés. Je passe sur les détails de nos investigations de peur de désillusionner définitivement les amateurs de séries policières. Pas la moindre énigme, en effet, l’histoire était claire comme de l’eau de roche, les coupables n’essayaient même pas de se débiter, au contraire, ils s’accablaient eux-mêmes de reproches.

Marino était un personnage assez semblable à son neveu. Il était actuaire – d'où sa méfiance pour les produits boursiers –, spécialisé dans les assurances décès, employé modèle, modeste et discret. À cinquante-deux ans, il rougissait autant qu'un jeune homme en présence des femmes. Au sein de sa société, néanmoins, il était comme un poisson dans l'eau. Si, derrière son dos, on souriait quelquefois de ses manières de vieux garçon, c'était avec cette sorte d'affection dont on finit par entourer les originaux qui font partie des meubles. Il était secrètement amoureux d'une collègue depuis qu'elle avait divorcé. Elle s'appelait Hélène, prénom qui appelle irrésistiblement l'épithète « belle » qu'elle méritait amplement. Elle élevait seule deux petites filles, ce qui attendrissait Marino. Étant donné les attentions qu'il lui prodiguait, le secret de Marino n'en était un que pour lui, mais personne n'aurait songé à lui en ôter l'illusion.

Cet univers paisible devait hélas ! voler en éclats à cause de la prospérité de la société de courtage qui entraîna l'embauche d'un employé dynamique du nom de Vandam. La jeune recrue s'attira aussitôt la sympathie générale. Il plaisantait, il bousculait les habitudes un peu compassées des anciens, taquinait les femmes, notamment Hélène, bien entendu, ce qui faisait hausser les sourcils de Marino. Il trouvait cela drôle, naturellement, cet épouvantail à moineaux qui lorgnait la belle Hélène ! Pourquoi

personne n'avait-il jamais eu l'idée d'en rigoler un brin? Il fallait rattraper cette erreur, Vandam n'attendait que l'occasion.

Elle se présenta avec l'épidémie de grippe annuelle. Un jour, Marino sortit des toilettes où, selon les consignes affichées, il s'était lavé les mains si vigoureusement que l'eau avait débordé et mouillé une jambe de son pantalon. Quand il traversa la salle pour regagner sa place, le craquement si particulier de ses Santoni fit, comme d'habitude, lever les nez un instant des ordinateurs. Chacun put voir la flaque qui s'étendait de la ceinture au genou et qui évoquait un incident d'une tout autre nature.

Une aubaine pour Vandam. Dans la demi-heure, tous les écrans virent apparaître un Manneken-Pis dont la tête avait été remplacée par celle de Marino extraite de l'organigramme de la société. Une bulle reliée à ses lèvres lui attribuait cette citation délicate: « Vingt dieux, je m'suis raté! »

Marino lui-même s'amusa de la plaisanterie – un peu à contrecœur sans doute. Il aurait peut-être dû se fâcher, se plaindre à la direction. Il laissa faire et Vandam se crut tout permis. De jour en jour, de semaine en semaine, les vexations s'accumulèrent: Marino en Vénus de Botticelli, Marino en phoque sur la banquise, Marino en drag-queen. Personne pour mettre fin à ce jeu cruel, même pas Hélène qui jusque-là acceptait gentiment ses attentions et se mit peu

à peu à s'en agacer. L'ultime montage de Vandam le montrait d'ailleurs en flagellant, agenouillé devant elle sur un piédestal.

Le lendemain, Marino ne se présenta pas au travail. Le surlendemain non plus. Le directeur reçut un certificat médical. Quelques semaines passèrent au bout desquelles le bureau apprit le suicide de Marino.

J'ai interrogé Vandam à deux ou trois reprises. Il était effondré. Le plus pénible, naturellement, c'est que le bureau entier s'était déchargé sur lui. Tous prétendaient à Veruik qu'ils n'avaient jamais approuvé ces plaisanteries de mauvais goût. Ça ne les amusait pas du tout, ils faisaient semblant, mais ils riaient jaune. La belle Hélène, elle-même, se posait en victime, Vandam ne lui avait pas demandé sa permission pour la représenter sur son piédestal. Bref, le jeune homme devenait à son tour une sorte de bouc émissaire.

J'avoue qu'il me faisait pitié malgré tout. Il avait agi comme ces adolescents que j'évoquais au début, par inconscience. Le lâchage des rieurs, le licenciement pour faute grave, et puis surtout la condamnation du tribunal eurent raison de lui. Il se suicida, non pas avec éclat du haut du viaduc de Vercheval, mais honteusement, à coups de barbituriques.

L'implacable désir de destruction que j'imputais aux adultes dans les affaires de harcèlement, ce n'était pas chez Vandam qu'il fallait le

chercher, mais tout à fait ailleurs, où personne ne l'aurait jamais soupçonné. Je ne l'ai compris que l'année dernière, par le plus grand des hasards.

Je venais bien à regret d'accéder à la retraite. Pour me désennuyer, j'avais décidé de faire un voyage. J'avais jeté mon dévolu sur la Sicile à cause de quelques collègues de la crim' ainsi que d'un certain nombre de « clients » originaires de cette île merveilleuse dont ils m'avaient bassiné les oreilles pendant des années. Je me suis installé pour trois semaines l'*Hotel Centrale* d'Alcamo, une petite ville à partir de laquelle on rayonne facilement vers les curiosités touristiques alentour. Le *Centrale* se trouve à deux pas d'une place où, tous les soirs, les habitants se livrent au rite immuable de la *passeggiata*. On s'habille de frais, et on arpente la place en groupes de vieux, de jeunes filles, de veuves, frôlés par les gamins qui zigzaguent entre eux à vélo.

Tous les soirs, je m'installais à la terrasse d'une *trattoria*, je mangeais et j'avalais quelques verres en contemplant le spectacle. Est-ce mon italien – j'ai renoncé à savoir où placer l'accent tonique – ou ces bières belges que je commandais qui avaient attiré son attention, toujours est-il qu'un type qui, chaque jour à la même heure, épluchait le *Quotidiano di Sicilia* deux tables plus loin m'a bientôt adressé la parole. Son français était impeccable, mâtiné de légères

inflexions liégeoises contractées en Belgique où il avait passé une partie de sa vie. Extrêmement aimable, il s'informait de mes excursions journalières et me refilait des tuyaux pour visiter Ségeste, Sélinonte ou Marsala.

Le dernier jour, comme cela se fait au terme de ce genre de rencontre, nous avons échangé nos cartes de visite, bien convaincus in petto l'un et l'autre de ne jamais nous en servir.

— Tiens! Commissaire Harzee! Comme c'est curieux!

— Pourquoi? dis-je.

Nous ne nous étions jamais présentés.

— Regardez ma carte, commissaire!

J'avoue que je n'en avais pas pris la peine. J'ai jeté un coup d'œil. « Dottore Daniel Marino »

— Vous êtes médecin?

— Non, non. En Italie, nous donnons du *dottore* à toutes les personnes qui ont fait des études universitaires. Mais Marino, commissaire! Marino!

C'est seulement à cet instant que l'identité du suicidé de Vercheval s'est présentée à mon esprit, en même temps, bien sûr, que la certitude qu'il y avait une explication, un nom proche que je confondais avec celui du mort, voire tout simplement une homonymie, Marino étant un patronyme très courant en Italie. Mais, dans ce cas, pourquoi mon nom à moi lui semblait-il si intéressant?

— Asseyez-vous, commissaire, je vous paie un dernier verre.

Il s'agissait bel et bien de Marino, en chair et en os. Je tombais des nues, évidemment, il le voyait bien. Alors, il m'a raconté avec un plaisir évident comment il avait fait croire à son suicide.

En quittant la société de courtage, il était résolu à mettre fin à ses jours. L'acharnement de Vandam et, plus encore, les rebuffades de la belle Hélène l'avaient poussé au désespoir. Il était venu au viaduc en voiture vers trois heures du matin. Il s'était garé sur la bande d'arrêt d'urgence au milieu de l'édifice. Descendu, il avait marché le long du parapet pratiquement jusqu'à son extrémité. Les suicidaires se jettent rarement tout de suite dans le vide, ils attendent de se trouver au bout du parapet, quand ils n'ont plus le choix, en quelque sorte. Mais là, voilà que Marino tombe sur une paire de chaussures soigneusement rangées contre la bordure comme sur la carpette au pied d'un lit. Il se penche, reconnaît aussitôt le modèle – il est amateur de belles chaussures – des Ambiorix pour hommes, de bonne qualité mais très élimées. Et, à l'intérieur des chaussures, des pièces de monnaie, un billet de vingt euros et un paquet de Kleenex. Immédiatement, il comprend que le propriétaire des Ambiorix s'est jeté dans le vide non sans s'être vidé les poches, autre manie commune chez les désespérés. L'homme était venu

à pied, sans doute, depuis la précédente aire, à deux kilomètres.

Jusque-là, dans la tête de Marino, le suicide n'était qu'une idée théorique. Tout à coup, ces pauvres godasses orphelines de leurs pieds en faisaient une réalité quasi triviale. Il avait regagné sa voiture avec son butin ridicule et était descendu, le cœur battant, dans la vallée. J'imagine qu'il avait dû chercher le chemin forestier un certain temps et qu'il était tombé sur le cadavre à la pointe du jour. Personne ne se suicide plus au lever du soleil, encore une chose avérée. Avec le jour nouveau, la vie reprend.

C'est ainsi que, devant la dépouille au visage méconnaissable, brusquement une idée lui vint. L'homme avait la même stature que lui. Dans ses vêtements, aucune pièce d'identité. Un candidat, certainement, à la disparition pure et simple. En Europe, un actuaire comme Marino savait cela, chaque année des milliers de personnes s'évanouissent dans la nature sans laisser la moindre trace, élément statistique pris en compte pour les assurances décès. Rapidement, il griffonne sur un bout de papier le billet que Veruik devait trouver, le glisse dans l'enveloppe de sécurité de sa carte grise, le fourre dans la poche du mort et, finalement le chausse de ses Santoni. Dans la journée, il retire tout son argent à la banque. Le soir même, il prend l'avion pour Palerme.

Le lendemain, il était chez sa sœur, avec laquelle il s'était réconcilié grâce au pactole qu'il avait dans sa valise. Avec les mêmes arguments, il avait acheté son silence. Il ne lui restait qu'à attendre la découverte du corps quand les randonneurs au printemps sillonnaient les berges de l'Ourthe. En fait, elle se produisit plus tôt, dès l'ouverture de la pêche. La lettre de Schmit à sa mère donnait tous les détails. On comprend qu'elle ne se donna pas la peine d'assister aux funérailles !

— Mais pourquoi ? Pourquoi tout ça ? demandai-je, abasourdi, quand il se tut.

— Je ne peux pas vraiment vous expliquer. Devant le suicide absurde de cet inconnu, j'ai senti la rage monter en moi. J'en avais assez d'être une victime comme cet homme. J'ai décidé de me venger de Vandam, de lui faire payer cher les humiliations que j'avais subies. Je voulais l'écraser de culpabilité pour le reste de ses jours, le faire crever à petit feu.

Dans ses yeux, il y avait une lueur féroce tout à fait inattendue. Quand elle s'est éteinte, j'ai ajouté : « Vous savez qu'il s'est suicidé ? »

Non, il ne savait pas. Ça lui a drôlement coupé la chique. Après un long silence, il a repris, la voix brisée, tout à coup, loin de l'espèce de jubilation avec laquelle il m'avait exposé le stratagème de sa vengeance.

« Je ne suis pas un mauvais type, commissaire, ne pensez pas ça. J'étais un gentil, je

pensais que je serais toujours un gentil. Un mouton. C'est ce qu'on m'a fait subir qui m'a transformé en loup. Je suis désolé pour Vandam. »

Il s'est levé et a disparu au coin du *Corso*.

Dans ma carrière, j'ai été bien des fois confronté au mal. Le pire du mal, dans le harcèlement ou ailleurs, ce ne sont pas les dégâts qu'il provoque directement, croyez-moi. C'est plutôt la contamination qu'il entraîne chez les gens inoffensifs. Ses dégâts collatéraux, si je puis dire.

ON N'ENTRE PAS SANS FRAPPER

COLETTE NYS-MAZURE

La mer secrète
Quand nul ne la regarde
La mer n'est plus la mer,
Elle est ce que nous sommes
Lorsque nul ne nous voit.
Elle a d'autres poissons,
D'autres vagues aussi.
C'est la mer pour la mer
Et pour ceux qui en rêvent
Comme je fais ici.

Jules Supervielle, *La fable du monde*

— JE T'AVAIS RÉPÉTÉ: *Ne le dis à per-*
sonne. Personne !

Adrien crie, hors de lui :

— PERSONNE. Tu me l'avais juré !

Il est blanc de colère mal contenue.

Antoine recule car Adrien, son cadet, a presque sa taille et la détente rapide. Lorsque celui-ci s'avance menaçant vers lui, il détale et enfourche son vélo sous les hurlements.

— Plus jamais je ne te ferai confiance. Tu entends, plus jamais !

*

Antoine a rejoint Zélie, sa copine, à la terrasse de leur bistrot familial. Il l'agresse aussitôt.

— Pourquoi tu es allée raconter à ta sœur qu'Adrien était amoureux d'elle ? Hein ! Pourquoi ? Tu ne peux pas fermer ta gueule ?

Zélie bat en retraite devant tant de hargne. Antoine ne l'a pas habituée à cette violence.

— N'en fais pas une histoire ! C'est pas grave.

— Si ! Mon frère est furieux et d'ailleurs, quand je te l'ai confié, je t'avais sommé de le garder pour toi. Tu avais juré.

— De toute façon, on les voit sur Instagram... Très touchant « Adrien et Alice à la plage »...

Zélie n'a pas le temps d'en dire davantage pour sa défense. Antoine la plante là et roule fond de train vers l'entraînement de foot. Il s'en veut. De tout. *Je n'aurais jamais dû. Les filles*

sont incapables de garder un secret. Il oublie que lui-même a trahi.

*

La colère d'Adrien est retombée comme un soufflé. Ne reste que la tristesse. Le dégoût. On ne peut vraiment se fier à personne. Même sa mère a lu son journal intime ; il a décelé la trace de son passage.

Des yeux, il fait le tour de sa chambre. Non *la* chambre car il doit la partager avec Lucas, son jeune frère, perché sur la mezzanine. Ses parents et Antoine – parce qu'il a presque 18 ans – ont la leur, tandis que lui ! Il aimerait un peu d'intimité ! Est-ce qu'on ne peut jamais vivre, être soi sans le regard inquisiteur des autres ? Lui remonte en mémoire le poème de Supervielle, bref et mystérieux, que la prof de français leur a fait apprendre par cœur, *incorporer* comme elle dit.

Quand nul ne la regarde. Tu parles ! Dans la rue, dans les gares, les grandes surfaces les caméras de surveillance pullulent. Pareil dans le métro, à l'entrée du lycée. On se croirait en plein roman d'Orwell et pourtant on est en 2019, pas en 1984. La sécurité ! Les attentats ont bon dos. À travers la maison déserte, Adrien lance un cri strident *Waaah* ! Faut que je sorte !

Le skate sous le bras, il rejoint la voie bétonnée, laissée à l'abandon, et les copains qui

volent littéralement au-dessus des obstacles. Ils sont plus audacieux que lui. D'ailleurs il ne pense qu'à Alice. Il n'osera plus la revoir. Il a envie d'en parler à Fred, son meilleur ami, mais ce serait tomber dans le piège, lui aussi. Garde ça pour toi. Cette manie de dire, de raconter, de livrer, de se livrer. Ne peut-on rien tenir secret? D'ailleurs Fred est sur Facebook depuis longtemps. Il ne pourrait pas comprendre son besoin d'espace privé.

L'intimité surexposée, le titre du livre, posé sur le comptoir de la bibliothèque par le type qui le précédait, l'a interpellé. Serge Tisseron, connais pas. Mais la surexposition, oui alors. Parfois Adrien désire se réfugier dans sa coquille. Avec Alice surtout. Mais maintenant... Se refermer sur soi, ce n'est pas une bonne idée non plus.

— Attention! rugit le nouveau venu du groupe casse-cou.

Adrien évite de peu la collision. Pense à ce que tu fais, imbécile, tu vas te casser la jambe et ça n'arrangera rien. Il se laisse tomber sur le banc et regarde les champions prendre tous les risques.

*

Adrien n'a pas entendu venir Frans. Son cousin préféré termine ses études de sociologie.

— Es-tu capable de garder un secret? lui lance-t-il, en se penchant sur le dossier du banc.

Adrien a bronché bien qu'il soit habitué à cette manie irrépressible d'aller au vif de la vie. Les questions de Frans le déconcertent et l'aiguisent.

— Je crois...

— Oui ou non? Est-ce que tu as déjà gardé pour toi seul ce que tu as vu ou fait ou appris?

— Oui.

Adrien ne dira pas quoi, évidemment. Il s'est promis de ne jamais raconter à personne cette scène qu'il porte au fond de lui, surprise dans ce jardin privé où il s'était glissé en clandestin. Ne jamais répandre le parfum, le charme de ce moment magique.

Frans a l'air content et sort de sa poche *L'intimité surexposée*.

— Ça date déjà mais c'est bien. L'auteur est venu donner une conférence à la fac. J'y suis allé et à la fin je suis resté avec ceux qui posaient des questions.

— Serge Tisseron.

— Comment tu le sais?

— J'ai remarqué le livre à la bibliothèque.

— Cela te paraîtra peut-être ardu mais je pense que tu comprendras l'essentiel.

Ce qui est bien avec Frans, c'est qu'il lui parle comme à un adulte. Parfois cela vole au-dessus de sa tête. Alors Adrien fait celui qui a compris, courant aussitôt s'informer sur Google,

Wikipédia et cie afin de vérifier le sens ou carrément découvrir à quoi Frans a fait allusion. Petit mensonge salubre.

Ses parents rentrent tard, fatigués, préoccupés ; ils travaillent beaucoup, trop, au point qu'aucun des trois garçons n'ose leur poser de questions. À qui les adresser ? La plupart de ses copains n'en connaissent pas plus que lui. Alors, entre Frans et lui, c'est un lien précieux, intense. Frans l'interroge sur ce qu'il pense de ceci, comment il dirait cela...

Adrien aimerait le voir plus souvent mais c'est ainsi ! Dans la vie, vous croisez à chaque tournant ceux qui vous barbent tandis que ceux que vous recherchez semblent se dérober ou tout au moins vivre à distance. Mieux vaut profiter de Frans quand il est là.

*

— On s'en va ?

Ils marchent côte à côte le long de l'étang où les colverts naviguent entre feuilles mortes et déchets – cannettes et papiers gras. Alice et lui venaient traîner sous les ombrages mais l'automne vire à l'hiver et les arbres perdent leurs tendres repaires.

— Alice va bien ?

Frans a tapé dans le mille. Il les avait rencontrés ici la semaine dernière ; Adrien lui avait

présenté son amie. Maintenant il se tait et son silence est éloquent.

— Quoi? Adrien! Vous vous êtes disputés?

— Non, mais Antoine nous a vendus. La ruine va filer.

— Mon vieux, si tu veux rester dans l'ombre, ne va pas te confier à tort et à travers ni t'exposer sur les écrans! Tu n'as jamais entendu parler du harcèlement sur les réseaux sociaux?

Adrien s'abîme dans la contemplation de ses baskets. Il a eu tort de mettre en circulation la photo prise à deux en excursion scolaire au bord de la mer – elle était trop belle. Ça et la fuite par Antoine, sa copine...

— Antoine l'a raconté sur l'oreiller?

On dirait que Frans lit dans ses pensées.

— Et Zélie a dit à sa sœur que j'étais amoureux d'elle...

— C'est la vérité, non?

— J'aurais voulu le lui dire moi-même quand, quand nous serions prêts.

— Allez, Adrien! N'en fais pas une histoire. Ce n'est pas du sexting tout de même! Vous n'étiez pas tout nus sur la plage!

— Évidemment.

— Tu as entendu parler de la patronne du Bestimage, une agence de paparazzis, qui a déposé plainte fin mai pour « atteinte à l'intimité de la vie privée » parce qu'une photo la montrant à l'Élysée avait été publiée! Un comble!

— J'en veux à Antoine. Il avait promis.

— Ça, c'est autre chose. Ne confonds pas tout. Qu'est-ce qui te blesse le plus : qu'Antoine n'ait pas tenu sa langue ou que ta copine ait été prévenue par une autre voix que la tienne ?

— Les deux. Peut-être que je suis surtout effrayé par la traînée de poudre. C'était notre espace à nous, tu comprends ? On s'apprivoisait tout doucement, et maintenant nous sommes sur la place publique. Au collège, ça ne manquera pas. Je déteste les ragots, les espionnages.

— Eh bien, mon vieux, tu vas avoir du boulot pour protéger ton jardin secret.

— Je sais.

— Bien plus que ce que tu imagines. Ça craint !

— *Et pour ceux qui en rêvent/ Comme je fais ici.*

— Tu dis ?

— Les deux derniers vers du poème de Supervielle que la prof de français nous a fait mémoriser. Il est permis de rêver, non ?

— Oui, Dieu merci ! Dis le poème !

Adrien commence sans se hâter : *Quand nul ne la regarde/ La mer n'est plus la mer,/ Elle est ce que nous sommes/ Lorsque nul ne nous voit.* Frans l'écoute religieusement. Il a toujours aimé la poésie.

— Super. Adrien, il va falloir te protéger de plus en plus, être sur tes gardes, en défensive perpétuelle.

— Big Brother vous regarde !

— Yes! Comme tu dis. C'est pour cela que je ne suis même pas sur Fesses-bouc (Frans fait sonner les consonnes avec volupté). Tu as entendu qu'ils avaient permis l'exploitation des données d'un nombre incalculable d'utilisateurs? Sans parler de la fameuse « reconnaissance vocale » qui risque de transformer nos lieux de vie en chambres d'écoute!

*

— Frans!

Cheveux au vent, une fille à vélo pile net devant eux. Embrassades. Ils se mettent à parler passionnément. Un temps infini.

Adrien ronge son frein. On ne peut jamais être tranquille. Nulle part. Qu'elle reparte et vite! Il s'est éloigné par discrétion mais il guette le départ de l'intruse. Enfin!

*

— Excuse moi, vieux, mais on a des projets ensemble. Cette fille, c'est une fameuse militante.

Adrien n'en demandera pas davantage; il revient à ce qui le préoccupe.

— La sœur d'une fille de ma classe se fait du fric en portant des vêtements d'une marque qui la paie parce qu'elle a beaucoup d'*amis* et

qu'elle fait la réclame de leur marque. Je n'arrivais pas à le croire.

— Tu sais quand il s'agit de fric, les stratégies sont innombrables et perverses.

— Maman dit que, lorsqu'elle paie au magasin avec sa carte, on peut détecter ses habitudes d'achat et mieux orienter les pubs vers elle.

— La pub nous pousse, avec des arguments mensongers, à acquérir le tout dernier modèle afin d'engraisser les fournisseurs.

Adrien n'avait pas pensé à cet aspect de la course au dernier gadget, au matériel si rapidement obsolète.

*

Adrien regarde les vieux baskets de Frans. Ce n'est pas lui qui pourrait s'acheter les dernières chaussures à la mode. Il s'en fout. Son argent, il le gagne en faisant la plonge dans un grand resto et il l'emploie à d'autres choses que les fringues. La consommation aveugle et téléguidée, il n'en veut pas.

— Ne me prends pas pour un ringard.

— Jamais pensé ça, se défend Adrien.

— Je sais que le téléphone portable, c'est la langue d'Ésope (une énigme de plus, Adrien devra s'informer sur internet), il en a sauvé plus d'un enseveli sous une avalanche, par exemple. J'observe que les réfugiés n'ont que ce moyen pour joindre leur famille.

Adrien a surpris Frans allant donner un coup de main aux bénévoles qui distribuent les repas aux familles essayant de survivre sous les tentes du quai.

— Oui, j'ai vu un reportage : une femme de Calais permettait aux migrants de recharger leur appareil dans son garage.

— Au fond, toi, Adrien, qu'est-ce que tu désires garder bien à toi, loin des indiscrets ?

Frans saute sur ses pieds sans attendre de réponse.

— Je file, je suis déjà en retard !

*

Adrien reprend la route de la maison. Les paroles de son cousin résonnent encore dans son esprit. Frans a le don de provoquer sa curiosité. Dernièrement, évoquant Mai 68 en France, il a rappelé que c'était aussi l'année du Printemps de Prague, de la guerre du Vietnam, des JO de Mexico et bien sûr de la famine au Biafra (Adrien est allé voir où se trouve ce pays), de l'assassinat de Martin Luther King et de *l'Odyssée de l'espace*.

Les copains ont dû rentrer chez eux, le skate sous le bras. Zut ! Où est le sien ? Il l'a laissé au Bistrot. Il fait marche arrière. Il est là où il l'a laissé dans le feu de la conversation.

*

Chez lui, il est surpris de trouver son père affalé dans le canapé alors qu'il ne revient jamais aussi tôt du travail ; sa tête des mauvais jours n'augure rien de bon. Le garçon ose un timide

— Ça va, papa ?

— La catastrophe ! Tout notre système informatique a été piraté. La production est bloquée.

— Vous n'aviez pas de sauvegarde ?

— Si évidemment ! Mais aujourd'hui les hackers sont de plus en plus performants. Ils arrivent à déjouer nos protections.

Adrien entend sa mère rentrer ; sans doute a-t-elle été alertée par la radio : les mauvaises nouvelles vont vite. Elle s'assied près d'eux dans le canapé, pose une main sur le genou de son mari.

Il est rare qu'Adrien se sente associé à un moment crucial que vivent les adultes ; les parents sont trop soucieux d'épargner leurs soucis à leurs enfants. Il s'ensuit des silences lourds bien plus pénibles à supporter qu'une franche explication.

Antoine et Lucas rentrent peu après et devinent qu'il se passe quelque chose de grave. Contre toute attente, Maman, qui ne jure que par la cuisine maison, commande des pizzas pour le repas du soir ; ils les partagent presque en silence, mais ils sont les uns près des autres. Papa doit se sentir moins seul. Il relève les épaules, remarque Adrien.

*

L'heure n'est plus aux disputes. Au moment de monter se coucher, Adrien suit Antoine et l'interroge sur les dégâts que peut subir papa dans son secteur automobile. Son grand frère lui explique posément, comme le ferait Frans, la vulnérabilité de tout système, les conséquences innombrables.

Adrien rejoint Lucas dans leur chambre et diffuse son frais savoir. Lucas s'inquiète :

— Papa va perdre son travail ?

— Pas nécessairement mais la boîte va être touchée forcément. Déjà que le secteur est menacé.

— Comment tu le sais ?

— Par Antoine.

Lucas refrène sa jalousie (à moi, on ne dit jamais rien). Musique dans les oreilles, tous deux tentent de s'endormir. Papa-Maman viennent les embrasser dans leur lit, ce qui n'arrivait plus depuis pas mal de temps.

*

Le lendemain Adrien envoie un texto à Frans qui répond aussitôt *RDV 17H* même endroit.

Frans a de la suite dans les idées. Il ne demande pas à Adrien la raison de sa convocation mais reprend la question de la veille.

— Au fond, toi, Adrien, qu'est-ce que tu désires garder bien à toi, loin des indiscrets ?

— Mm...

Il réfléchit. Ça, c'est bien dans la manière de Frans : prendre la question par l'autre bout. Pas facile de faire le tour de ses priorités. Il tâtonne à la lumière de son expérience, encore bien courte.

— Réfléchis, mon vieux ! Ça m'intéresse.

— Mon journal intime. Les moments où je suis vraiment à moi-même (*Elle a d'autres poissons, / D'autres vagues aussi. / C'est la mer pour la mer*), où je fais ce dont j'ai envie sans tenir compte de ce que d'autres pourraient en penser ; certaines relations – il pense à Fred, Alice, Frans bien sûr ; ce que je voudrais devenir dans ma vie (*Et pour ceux qui en rêvent*).

— OK. Maintenant élargis ta perspective. Qu'est-ce que les autres que tu connais, que tu ne connais pas, tous ces gens, dont tu ne peux qu'imaginer les souhaits, peuvent désirer garder pour eux ?

— Leur vie de famille, j'imagine. Leur manière d'être en privé. Je sais que c'est de plus en plus compliqué. Papa dit que si on volait son GPS, on pourrait connaître l'adresse de la maison et profiter de son absence pour cambrioler, aussi il ne l'indique pas.

Frans repart de plus belle

— Tu as entendu parler du procès que la journaliste Nadia Daam victime de *trolling* – l'euphémisme (encore un mot à aller vérifier) – a intenté aux internautes maléfiques qui l'avaient

menacée de viol sur le Net? Il s'est terminé par une condamnation à six mois de prison avec sursis et 2000 euros de dommages et intérêts par le tribunal de grande instance de Paris. Une victoire.

Frans oublie qu'à quinze ans Adrien ne lit pas la presse. Il ne jette même pas un œil sur le quotidien auquel ses parents sont abonnés.

Frans poursuit

— Tout récemment des femmes sud-co-réennes ont manifesté en masse pour protester contre les caméras clandestines qui les filmaient à leur insu dans les toilettes et même dans l'intimité de leur salle de bains privée.

Adrien en reste bouche bée. Il n'aurait jamais imaginé un tel abus. Mais rien ne peut arrêter l'élan de Frans.

— Tu sais ce que c'est que le for intérieur, la vie spirituelle? C'est ça qu'il faut préserver, nourrir, développer, sauvegarder à tout prix

— Mmm.

Frans interroge l'heure et bondit sur ses pieds.

— Faut que j'y aille! Toujours chouette de discuter avec toi, Adrien. À la prochaine!

Il a déjà disparu au tournant. Adrien n'a même pas eu le temps de parler des problèmes de son père et d'ailleurs, c'est peut-être indiscret. Parfois lorsqu'on raconte un souci, les gens vous en reparlent alors que le souci a disparu; on reste englué dans le passé.

La vie spirituelle, encore une piste à explorer. Il compte le faire seul avant d'en parler avec Frans. C'est mieux d'avoir sa propre idée avant de la confronter à celle de l'autre ; on risquerait d'être influencé.

Brusquement Adrien cède à une impulsion irrésistible. Il va rejoindre Alice et lui raconter tout. Ils riront des indiscrets. Ils se réciteront le poème que la prof de français leur a donné la semaine précédente. Un bref texte d'Eugène Guillevic qui les a amusés, qu'ils ont mimé pour le plaisir en riant aux éclats.

*Moi, ça m'est bien égal,
Ce qu'ils font.
J'ai un cheval dans ma poche
Et d'ailleurs c'est une girafe.
Alors, quand c'est à moi
Qu'on veut s'en prendre, hop là !
On est loin,
Ma girafe et moi.
Et eux
N'y comprennent rien*

À l'avenir ils se comporteront comme des Sioux dans la forêt des hommes. Ils retrouveront leurs trucs de gosses pour filer entre les lignes,

cultiver leur no man's land. Ils se cacheront sous les tables recouvertes de longues nappes, dans les fossés, les fourrés sans internet. Ils se donneront rendez-vous dans leurs songes *Et pour ceux qui en rêvent/Comme je fais ici*. Ils multiplieront les inventions pour échapper aux flics quotidiens, ils conviendront d'un langage codé.

Absorbé par ses projets, Adrien ne voit Alice que lorsqu'elle est devant lui. Son visage, pâle d'ordinaire, flamboie dans l'éclat des cheveux qu'elle a roux et bouclés. L'ange du jugement ! Adrien redoute le pire. Mais non ! Elle lui tend la main.

— Viens !

Il la saisit, cette main si douce qu'il aime ; il l'embrasserait bien, mais il entraîne son amie dans une course ponctuée de sauts de joie. Alice ne comprend plus rien mais lui fait confiance.

Tout en lançant des cris sauvages, ils courent de plus en plus vite.

Bien malin qui les rattrapera, ces deux-là !

TOMATO. KETCHUP.

FANNY LALANDE

TOUT A COMMENCÉ par les tomates.

Aussi bête que ça.

Les tomates sont cultivées dans le monde entier. Mangées à toutes les sauces.

Alors, quand on a proposé des tomates sans graine, forcément, ça a marché.

Les industriels ont d'abord trouvé l'idée géniale. Puis les maraîchers. Jusqu'aux jardins particuliers. En deux ans, les tomates à graines ont disparu. Même les écolos n'ont pas manifesté.

Plus de chair, moins d'eau et une meilleure conservation. La faim dans le monde allait reculer. C'était une révolution. Tout le monde arrachait ses anciens pieds de tomates dans une allégresse retrouvée, comme si on venait de résoudre le

réchauffement climatique, la famine, les guerres dans le monde et les querelles de voisinage.

C'était il y a sept ans.

C'était hier.

Un siècle.

La fin du monde.

*

Quand les premiers plants ont été cultivés, je venais de me faire embaucher dans une Ferme-Mère: c'est comme une Reine-Mère, mais pour les tomates. Des fermes où des plants sont cultivés à partir de graines de tomates modifiées, pour inonder ensuite les étalages de pousses aux belles fleurs jaunes, pour des tomates à la chaire charnue garantie. Chaire Charnue Garantie. Les tomates CCG. La Rolls de la tomate. J'ai été embauché parce que je savais lire un tableau de chiffres: dans une autre vie, j'avais été prof. Prof d'histoire, pas de quoi être effrayé par des tableurs. Je venais de perdre ma place parce que j'aimais un peu trop l'alcool. Ça ne s'était pas vu jusqu'au jour où j'avais barbouillé toutes les copies de mes élèves. La musique à fond, déchaîné, défoncé, aucun de mes étudiants n'y avait échappé. Avec mon stylo rouge, j'avais bousillé consciencieusement chaque copie de partiels. J'avais assez bu pour leur dire ce que je pensais vraiment de leur devoir, d'eux et de leur avenir. J'avais mis un soin particulier dans la rédaction de ces évaluations.

Jamais je n'avais autant aimé mon travail que ce jour-là. Pour fêter cette libération, j'avais enchaîné par la tournée des bars avant d'échouer devant mon lycée et de déclamer mes commentaires au milieu d'étudiants médusés.

Au moins, je pouvais dire tout ce que j'avais sur le cœur aux tomates.

Et on me foutait la paix.

*

L'Enseignement National n'avait pas pu me virer, j'étais resté fonctionnaire. Mais j'avais été muté : toujours au service de l'État, dans des fermes qui n'en avaient que le nom et qui tenaient davantage du laboratoire d'analyse – technologie de pointe, maîtrise de la température et de l'hygrométrie, feuilles odorantes connectées à mille capteurs enfouis sous terre. Des panneaux réfléchissants suivaient la course du soleil pour en capter l'énergie à tout moment. Des mélodies avaient même été composées pour favoriser le développement des plants. Elles étaient diffusées le soir, pendant 4 minutes 52 secondes, dans des serres où seuls les arracheurs-planteurs étaient admis. Les ondes musicales renforçaient, semblait-il, le système immunitaire des plants et les aidaient à neutraliser les virus. Tout le monde s'extasiait devant les rendements de ces fermes, qui se vantaient de ne projeter aucun pesticide. Que les graines, livrées par des transporteurs de

fonds, soient orange ou roses ne semblait toutefois choquer personne. Personne ici ne savait où elles étaient produites et personne ne pensait poser la question.

Je me gardais bien de sortir mon stylo rouge pour mettre des mauvais points: je devais compléter des tableurs ou lire des tableurs. Je m'en tenais à ces missions avec acharnement. Ma vie d'avant ne me manquait pas. On n'attendait pas de moi que je sème les graines du savoir: je devais juste compter le nombre de plants qui mouraient et ceux qui survivaient. Je m'y consacrais le plus sérieusement du monde, très propre dans ma blouse grise au logo rouge flamboyant CCG.

J'intervenais au début de la chaîne. Les tomates sans graine ne passaient pas par mes mains. Elles étaient cultivées dans d'autres fermes de production, à des kilomètres de là. Je cultivais les Plants Originels, ceux qui produisaient encore des tomates à graines, qui donnaient naissance à des plants, qui croulaient ensuite sous les tomates sans graine. Un poste à long terme: les PO n'avaient pas d'équivalent et leur production était nécessaire pour la suite de la chaîne. L'État avait le monopole de la culture. En cela, j'étais privilégié: s'occuper des PO était une tâche noble, qui demandait confiance et sérieux. Un boulot facile. À vie. Les premiers mois, de nombreux employés, un peu trop malins ou laxistes avaient été renvoyés de leur poste. Pour ma part, j'employais

mon zèle à ne pas en faire. On me demandait d'être un bon exécutant. J'exécutais.

J'étais même un *killer*.

Les écouteurs enfoncés, fermé au monde extérieur, mes yeux ne lâchaient pas les pots imbriqués dans leur sérum coloré. Aucune pitié ni appréciation personnelle : quand le plant présentait la moindre anomalie, je le cochais sur mon écran et des ouvriers venaient l'arracher dans les trois minutes pour en clipper un nouveau. Le plant Réformé était détruit sur-le-champ. On se foutait de savoir si le plant faisait des efforts ou s'il avait des besoins spécifiques, s'il lui fallait un coup de pouce ou l'arroser un peu plus que les autres. Ici, tous les plants devaient évoluer au même rythme. Celui qui traînait la patte, rien à foutre. Je cochais. On arrachait. Un autre était emboîté. Il suffisait d'appliquer la procédure comme un tueur en série, méticuleusement. Si mes chiffres de rendement avaient d'abord été inférieurs aux autres, mes PO avaient rapidement donné naissance à des Plants Uniques de meilleure qualité. Satisfaction personnelle. Félicitations. Promotion. Responsable Qualité des PO de la Proto, la première Ferme-Mère à être sortie de terre, celle qui ouvrait la voie aux autres.

Joie. Bonheur.

Ivresse. Gueule de bois. Certains réflexes ont la vie dure.

J'avais appris à me montrer plus discret. Les contrôles d'alcoolémie qui permettaient l'accès

au site faisaient partie de ma sentence. « Ce travail, c'est votre salut ».

J'avais failli ajouter « Santé ! », mais je m'étais abstenu.

Abstinence, abstinence...

*

Je me suis épanoui sous ces serres. J'y avais trouvé une stabilité, comme si l'environnement dans lequel j'évoluais, l'absence absolue de réflexion, m'apaisaient. Je travaillais bien. Sérieusement. Sans arrière-pensée. Ma musique dans les oreilles, ma tablette à la main, j'arpentais les allées fleuries toute l'année, je veillais sur ces plants avec un intérêt réel. Je marchais un bon semi-marathon tous les jours, dans la douceur des serres, je ne buvais plus de café – le café étant lui-même une graine, on s'en était détourné assez naturellement – et mon niveau de stress avait diminué en conséquence.

Contre toute attente, j'avais lié des amitiés à la Ferme-Mère. Il y avait Claude, un Ancien Agriculteur modéré : dans une autre vie, il avait cultivé des abricots. Quand les abricots CCG étaient arrivés, il avait tardé à arracher ses arbres. « Petit, ma mère laissait toujours quelques noyaux au fond de la bassine à confiture. Elle disait que ça donnait du goût ». Les pieds bien plantés dans la terre, il avait résisté, mais son exploitation n'avait pas tenu face à la concurrence. À regret, il avait

rejoint la Ferme-Mère où il s'occupe avec amour des Plans Originels. Le reste de son cœur d'artichaut est dévoué à Samia. « Elle a la peau dorée de mes abricots et des yeux noirs comme des noyaux ». Tout pour lui plaire. Samia avait quitté son pays dès l'ouverture des Fermes d'État : le chômage dans son pays atteignait des sommets, notamment chez les jeunes. Elle n'avait pas hésité à tout abandonner pour venir travailler ici, comme arracheuse-planteuse. Très vite, Claude et elle étaient devenus inséparables. Comme des oisillons, on les voyait papillonner au milieu des plants de tomates. Ils bossaient bien, comme tous ceux de mon équipe. Claude avait cette ténacité paysanne à travailler la terre sans relâche. Il s'occupait des plants comme s'ils eussent été les siens, plantés dans sa terre, celle que ses ancêtres s'étaient transmise en héritage. J'appréciais Claude et sa capacité à faire les choses sans s'étendre, fidèle et discret.

En tant que Responsable Qualité, je n'aurais pas dû, mais il m'arrivait parfois de déposer ces deux amoureux chez eux quand je quittais la Proto. Claude avait dû vendre son tracteur et son utilitaire et, certains soirs, quand il sentait que Samia était fatiguée, ils m'attendaient tous les deux à cinq cents mètres du parking et je les conduisais sans un mot jusqu'à leur maisonnette. J'avais fini par les ramener presque tous les soirs. Claude avait pris l'habitude de s'installer à l'arrière, à côté de Samia, qu'il semblait toujours

couver de ses larges épaules. On aurait dit qu'au fil des saisons, elle rapetissait, enfoncée dans la banquette arrière, à moins que ce ne soit Claude qui n'ait cessé de prendre de la masse. Quoi qu'il en soit, une routine s'était installée. Nous formions un trio atypique et discret, mais nous nous entendions bien. Jamais un mot plus haut que l'autre. Claude et moi étions de la même génération, celle qui avait connu le chômage, l'insécurité et le réchauffement climatique. Nous nous comprenions sans avoir besoin de parler. Nous passions les saisons à l'abri de la Proto. Il m'arrivait même de trinquer à la santé de CCG Alimentation.

Santé!

*

Les fermes d'État avaient sauvé de nombreuses âmes. Elles offraient une manne d'emplois qu'aucun pays n'avait connue depuis les Trente Glorieuses. Car aux tomates étaient venus s'ajouter les courgettes, les poivrons, les concombres, les aubergines, les haricots, les framboises, les fraises, les groseilles, les raisins, les melons, les pastèques, les abricots, les pêches, les pommes, les poires et toutes les espèces de courges... Alors même que les graines et fèves déclinaient, le moindre pépin fut traqué, dans une sorte de méfiance quasi-religieuse, portée par un puritanisme malsain qui faisait de la graine

un organe reproducteur: avaler un fruit avec ses graines était devenu le comble de la luxure, un crime sexuel. Seuls quelques pervers avaient continué, un temps, de manger des fruits ou légumes vulgaires – c’est ainsi qu’on appelait les espèces à graines. Les consommateurs devenaient toujours plus exigeants, n’hésitant pas à multiplier les procès pour un malheureux noyau caché au cœur d’un fruit. Les agriculteurs eux-mêmes se firent toujours plus prompts aux arrachages pour augmenter leur production. De quoi permettre une période de plein-emploi. Les serres étatiques embauchaient tous les types de profils, des postes à responsabilité aux conducteurs d’engins, en passant par les ingénieurs en énergie ou encore les agriculteurs qui découvraient les trente-cinq heures et les semaines de congés payés. Témoins de l’ancienne agriculture, ils évoquaient le gel, la boue, les pesticides et la fatigue comme de douloureux souvenirs. C’était un peu nos Poilus, on prenait soin d’eux comme ils prenaient soin des Plants Uniques. Un comité des Anciens Agriculteurs avait été fondé dès la première année de la Grande Reconversion et les AA se réunissaient dans un local qui leur avait été réservé. Toujours plus nombreux, ils formaient une corporation au sein des Fermes. Fonctionnaires, ils devaient désormais fidélité à l’État. Ils occupaient les postes les plus importants de la production, ils avaient la charge des semis destinés à la vente, mais surtout, ils supervisaient les productions

étatiques de fruits et de légumes. Le nerf de la guerre : nourrir le pays. Ils avaient vécu l'arrivée des fruits et légumes à Chair Charnue Garantie comme un salut.

*

Quand des voix s'étaient élevées contre la disparition des agriculteurs « traditionnels », les AA, hauts fonctionnaires, organisèrent la réplique : non polluante, écologique, égalitaire, la nouvelle agriculture sans graine était l'avenir. On leur aurait rendu leurs terres qu'ils n'en auraient plus voulu. Les vignerons eux-mêmes montrèrent le chemin en supprimant toutes les Appellations géographiques : ma Ferme-Mère avait réussi à produire des raisins sans pépins, à la peau plus fine et au taux de sucre régulier. Les vignes portaient deux fois plus de raisins et ceux-ci, à l'abri des serres tempérées, ne souffraient pas plus des aléas climatiques que des insectes. Les maladies avaient quasiment disparu, sans engrais ni pesticides. Pour satisfaire les réclamations des Vignerons, relativement puissants au sein de la corporation, les serres de vignes étaient en terre : les jeunes vignes, que l'on gardait le temps d'une récolte, étaient plantées en pleine terre, contrairement aux autres productions. Surtout, elles semblaient réceptives à la musique diffusée quotidiennement. Les vignes s'épanouissaient en quelques mois d'une façon remarquable.

On aurait juré qu'elles étaient heureuses. Leurs feuilles bruissaient à l'écoute des mélodies composées pour elles et s'orientaient en direction des haut-parleurs. Elles respiraient tellement le bonheur que des entreprises organisaient des séminaires sous serres pour apporter du bien-être à leurs équipes en mal de nature.

L'homme aime planter. C'est ainsi. La pêche, la chasse et la cueillette, c'était bon pour le Paléolithique. Depuis, l'homme a appris à élever et à cultiver. Il ne fallait pas que la Nouvelle Agriculture déconnecte l'homme de ses racines terrestres. Mes étudiants auraient vu cela comme un retour en arrière alors que la Nouvelle Agriculture devait ouvrir la voie à un monde sans pollution, sans famine et partant, sans guerre. Les AA proposèrent de développer la vente de graines aux particuliers, pour que chacun puisse faire ses semis et les planter. Ce à quoi l'État répondit favorablement : les Plants Uniques ne vivraient pas plus d'un an, ils avaient été sélectionnés pour cela et leurs fruits ne produiraient aucune graine. Chaque année, les jardiniers du dimanche devraient racheter des Plants Uniques, dont l'État avait le monopole.

La boucle était bouclée.

Les graines roses, bleues, violettes ou orange s'arrachèrent comme des petits pains. Un temps, offrir des graines fut même le comble du luxe. Pour les naissances, on recouvrait les berceaux de ces sachets, comme autant d'offrandes

pour assurer aux nouveau-nés la protection des dieux CCG.

Devant les résultats de production de ces fruits et légumes, personne ne remit en cause ce circuit qui consistait à racheter chaque année des dizaines de graines.

Les Plants Uniques n'ont jamais failli à leur définition. Aucune autre promesse n'était faite aux consommateurs que celle de l'assurance d'une belle récolte.

L'État était content.

Tout le monde était content.

Tout le monde travaillait.

Tout le monde mangeait.

Santé!

*

La Belle Croissance.

On aurait dit un vieux slogan de propagande. Écrit avec une police élégante, grande, sûre d'elle. Rayonnante sur les murs, les sites web et les chaînes d'infos en continu. Un slogan mondial, en français dans le texte, gage sans doute de qualité et de luxe. Comme si le vieux continent retrouvait sa gloire passée et qu'il montrait la voie. Ce n'était pas une simple prouesse économique, c'était le Chic. La nouvelle révolution industrielle qui allait marquer l'histoire du monde pour des générations. Internet, les réseaux, tout cela n'avait été qu'un feu de paille, une invention

qui ne remplissait pas les ventres. La Nouvelle Agriculture, voilà qui était révolutionnaire. Noble. L'assurance d'un retour à la terre et à ses racines nourricières. On reprenait la course du monde où l'on s'était arrêté en 1900.

La Belle Croissance.

Les journalistes et les économistes du monde entier s'emballaient sur la labiale, rebondissaient en un croassement démesuré et finissaient sur un murmure presque sensuel. On aurait pu en rire, mais l'expression se répandit à la Une des journaux et dans la bouche des intellectuels, y compris des plus sceptiques. Même le plus fou des prédicateurs n'aurait pu rêver tel bonheur universel. Les CCG étaient la clé de ces temps bénis où le travail se répartissait entre tous, où la Nouvelle Agriculture pouvait nourrir l'humanité sans pesticides. Sans guerre. Sans graine.

La Belle Croissance.

Sans graine.

Sans fruit.

C'est curieux, quand on y pense.

La Belle Croissance se ressentait partout, à tous les niveaux de la société. On se réjouissait de cette Nouvelle Agriculture dans une sorte d'insouciance enfantine, comme si les hommes avaient enfin trouvé un sens à leur existence, après des siècles d'égarement. Désormais, la nature sauvage n'était qu'une femme vulgaire, embellie par le travail de l'homme. Un nouveau mythe voyait le jour, celui de l'homme à la main verte. Exit la

nature bienfaitrice, source de vie. Longue vie à la Nouvelle Agriculture. L'homme était au centre de tout. Il subvenait à ses propres besoins. Il pouvait compter sur lui-même. La nature n'était ni bienfaitrice, ni belle. Elle était vulgaire. Elle inondait tout de ses fruits gorgés de sexe. Elle arborait ses organes avec ostentation, sans classe. Elle devint un objet de dégoût. Elle concentra toutes les anciennes frustrations humaines. Elle absorbait les peurs de l'homme. Ses doutes. Son angoisse existentielle que tout disparaisse.

*

Au travail la semaine, les fonctionnaires CCG sortaient le dimanche. En famille. À pied ou à vélo. Sous le soleil et sous la pluie. Il existait même des équipes de marcheurs, des pros en caleçons brillants aux couleurs de leur Ferme-Mère. Les équipes s'affrontaient et défendaient leur ferme, la corporation des AA s'y était mise aussi. Tout ce monde cultivait sous serre six jours sur sept et arpentait la terre vulgaire le jour du Seigneur pour la nettoyer. Parfois, quand j'allais à pied récupérer ma voiture que j'avais prêtée à Claude et Samia, je les voyais. Ils arrachaient des plants sauvages rageusement. Un jour, je vis même un collègue arracheur-plantateur s'attaquer à un cerisier en fleurs à coups de hache. Les fonctionnaires CCG nettoyaient la nature. Ils

Arrachaient. Brûlaient. Coupaient. L'abécédaire du fonctionnaire CCG en repos.

Leur haine révélait avant tout la peur de perdre leur emploi, cet équilibre fraîchement retrouvé après des années d'insécurité. La peur s'était immiscée au plus profond des femmes et des hommes. Comme une mauvaise graine cachée là, au creux de l'homme.

La peur que la nature ne reprenne ses droits.

Bien sûr, il y eut quelques tentatives de résistance. Des hommes et des femmes qui ne comprenaient pas cette obsession à l'arrachage, qui se disaient qu'une fleur ou un fruit devait donner une graine. Que c'était la marche du monde. Mais la traque contre cette poignée d'illuminés fut menée d'une main de fer, tant par les autorités que par les AA. La répression ne se fit jamais au grand jour. Tout au plus une dizaine de lignes dans la presse locale, jamais les gros titres. Personne ne souhaitait les mettre en avant. Jamais leur combat ne fut présenté au grand public. Il faut dire que les arguments des Résistants – ainsi nommés en vertu de leur volonté de sauver des serres les plants réformés – ne tenaient pas face à ceux des écologistes : la Nouvelle Agriculture nourrissait la population qui n'avait cessé d'exploser. Elle atteignait des rendements exceptionnels, sans produits chimiques et en musique. La pollution reculait, l'air était plus respirable, le ciel de nouveau bleu pour tout le monde. Les Résistants passaient pour des passéistes, des anti-progrès.

Des ennemis de l'humanité. Le mouvement des Résistants ne prit jamais : il fut étouffé dans l'œuf, comme une mauvaise graine.

J'essayais de ne pas être trop touché par l'ambiance générale. Je détestais le slogan des CCG et mon quotidien était loin de ces folies arracheuses. Je prenais mon travail pour ce qu'il était : un job payé à remplir des tableurs. Pas à jouer l'avenir de l'humanité. Juste compter des plants. Je me contentais de vérifier que chaque personne soit à son poste, sans zèle ni autoritarisme. J'avais dû garder un fond de pédagogie, et peut-être un certain amour pour les rapports humains, car mon équipe à la Proto était un bonheur. Même quand il avait fallu augmenter les cadences, chacun travaillait à son rythme, sans stress, six jours sur sept et neuf heures par jour. On travaillait dur, mais les journées à la Proto nous semblaient douces.

Quand les voyants lumineux s'éclairaient pour annoncer la fin de la journée et qu'il fallait quitter les serres pour la diffusion de la musique, nous sortions tranquillement, laissant Samia et les autres arracheurs-plantiers finir les soins. Pendant que la musique inondait les serres, amplifiée par le bruissement des feuilles, Claude et moi sortions fumer sur le parking. J'assumais désormais d'avoir des rapports humains normaux avec mon équipe en dehors des serres. Même si le protocole l'interdisait strictement, nous étions les plus anciens et comme nous bossions bien, les gardes nous foutaient la paix. Il leur arrivait

même de venir discuter avec nous, pendant la diffusion de la musique. Aucun de nous ne parlait des plants. Peut-être par crainte de dire quelque chose qu'on n'aurait pas dû. Ou pour ne pas être tenté de le faire. Surtout Claude, je pense qu'il faisait un effort pour ne rien dire, les poings serrés dans les poches de sa veste CCG. On parlait séries télé, musique, films. On parlait d'autre chose. Et ça nous allait bien. Quand les arracheurs-plantateurs avaient terminé, quand la frêle silhouette de Samia apparaissait dans la lumière de la serre, Claude allait à sa rencontre, comme pour l'escorter jusqu'à la voiture, je mettais le contact et chacun rentrait chez soi, essayant d'oublier les plants pour quelques heures.

Tout cela dura jusqu'à ce premier jour d'hiver où un arracheur-plantateur de la serre voisine se fit lyncher et mourut piétiné, lapidé, par les autres travailleurs. En quelques secondes, le nouvel équilibre du monde vacilla.

Le malheureux avait mis un Réformé dans sa poche.

C'était un jeune, un gosse, qui n'avait peut-être pas fait ça pour mettre en terre un plant résistant chez lui ; il l'avait fait par connerie, sans réfléchir. En se disant que c'était dommage de jeter un plant qui produisait des tomates vulgaires, qu'ils étaient tellement rares à présent. Il voulait le montrer à ses potes. Il ne s'était pas dit qu'il récolterait des graines pour faire chier les gars de la Proto. C'était un jeune con, pas un Résistant.

Un gamin. Mais quand les gardes étaient venus pour lui demander de vider ses poches, et qu'il avait sorti le Réformé pour le rendre en souriant, les travailleurs de la serre, des AA extrémistes, lui étaient tombés dessus. Ils l'avaient arraché aux mains des gardes dans une violence débridée, comme une mauvaise graine. Ces gaillards ne lui avaient laissé aucune chance. Ils s'étaient acharnés sur le jeune malheureux. L'avaient roué de coups. Les femmes, plus loin, lui avaient jeté des tomates au visage et encouragé les hommes. Ils avaient fini par le jeter au sol où il était mort, piétiné sous un coulis de tomate mélangé au sang. La scène avait duré moins de cinq minutes.

J'étais dans ma serre, juste à côté, les écouteurs sur les oreilles, enfermé dans cette bulle qui me paraissait irréaliste. J'avais tout vu. Tout enregistré. Les coups. La haine.

La peur de la mort qui arrive sur ce jeune visage.

Quand les hommes s'étaient retirés, le tableau était terrifiant. On aurait dit qu'ils l'avaient étouffé à coups de tomates, noyé sous une avalanche rouge.

Tomato.

Ketchup.

*

Tout fut fait pour que le rythme de la Proto ne souffre pas de « l'incident ».

Le soir même, on avait vu les blouses blanches serrer des mains et tapoter des épaules fébriles. Ils avaient voulu rassurer les fonctionnaires. L'État n'avait pas agi en tyran, il avait préservé leur sécurité, notre sécurité. Le jeune homme « mis hors d'état de nuire » était un Résistant de la première heure. Un dur. Qui faisait sortir des plants réformés de la Proto pour alimenter un réseau de planteurs sauvages. À lui seul, il aurait pu détruire tous les efforts de notre État pour notre indépendance alimentaire.

À lui seul.

La menace terroriste était écartée. On pouvait reprendre une activité normale.

Dès le lendemain, les gardes furent remplacés par des robots. Les robots coûtaient moins cher et ils donnaient de meilleurs résultats. Les gardes de la Proto n'avaient pas su se faire respecter par les AA. Ils n'avaient pas suffisamment surveillé le personnel. Ils étaient faillibles.

La nuit, une équipe changea les graviers dans l'allée. Elle remit de beaux graviers blancs.

Chaque équipe présente ce jour-là toucha une prime : on avait subi une attaque terroriste, on méritait un dédommagement.

Cette agitation dura trois jours, puis on estima que les troubles étaient dissipés. La routine reprit.

Dans les allées de la Proto, tout le monde s'affairait à sa tâche sans rien dire. À peine le prénom du malheureux circula-t-il, murmuré

du bout des lèvres. Loïs. D'apparence, tout était calme dans les serres. Comme tout le monde ici, je n'avais pas le cœur à discuter. Claude, qui s'inquiétait pour Samia, était encore plus taiseux qu'à l'habitude. Samia était juste devant moi quand la scène s'était déroulée. Elle était face à la fenêtre, à quelques mètres du corps de Loïs. Depuis, elle semblait éteinte. Elle arrachait sans force. Et les robots, qui circulaient trois fois plus que les gardes, n'encourageaient pas les discussions. Le son de leurs roues sur le gravier blanc m'écorchait les oreilles. C'est à cela qu'on les repérait, sinon ces bestioles à roulettes ne dépassaient pas les rangées de semis. On ne les voyait pas et tout à coup, elles étaient là, leur arme bien en évidence, un Taser qui formait comme une verrue sur ces boules blanches. Pour ne plus être dérangé, j'avais augmenté le volume de mon casque. Les écouteurs de nouveau vissés sur les oreilles, je tâchais de rester concentré et de remplir mes tableurs. Les jours qui avaient suivi, il y avait justement eu plus d'activité, le travail ne manquait pas, tout le monde était occupé. J'avais dû cocher huit pour cent de plants de plus que ma moyenne habituelle. Il fallait arracher et planter sans relâche.

Alors, les arracheurs-planteurs arrachaient et plantaient. Les arroseurs arrosaient. Les responsables qualité assuraient le fonctionnement général de cette grande machine. Les robots roulaient, Taser à la ceinture.

Il fallait répondre à la demande. La demande était énorme.

Arrachage. Plantation. Tomates. Robot. Taser. Plants. Travail. Dodo.

Plantation. Robots. Tomates. Taser. Dodo.

Plantation. Robots. Tomates. Dodo.

Plantation. Robots. Dodo.

Robots. Dodo.

Le travail, c'est la santé.

Santé !

*

Quelques poignées de main, quelques graviers blancs et tout le monde avait oublié le meurtre d'un adolescent par des hommes, haché menu par les cris stridents des femmes. Pire, on fit du solstice d'hiver la journée internationale de la Nouvelle Agriculture et cela ne sembla choquer personne. L'hiver s'installa pour de bon dans les jours qui suivirent. Ce fut le plus rude que notre monde ait connu depuis des générations. Les scientifiques y décelèrent la fin du réchauffement climatique. Les saisons étaient à nouveau marquées, comme avant, voilà tout.

Sous les serres, les plants continuaient de pousser, sans repos.

Pourtant, il me semblait que quelque chose avait changé. J'avais d'abord cru que c'était dans l'air. Comme une odeur entêtante qui s'accroche aux vêtements, aux cheveux. La première fois,

cela avait été tellement violent que j'avais arraché mes écouteurs et fermé les yeux pour faire le vide. Quand mon poulx était redescendu, j'avais pris une profonde inspiration et m'étais concentré sur ce que je sentais.

Rien.

Les plants en floraison, les fleurs épanouies, les jeunes pousses fraîchement coupées, toute cette nature en effervescence ne sentait plus rien. Voilà ce qui m'avait heurté. Le vide olfactif de cette serre humide et surchauffée. Vide, comme un corps sans vie.

Personne ne sentit la fin venir. Sauf peut-être Claude. Claude, comme toujours. Claude qui savait si la pluie allait arriver avant que les écrans l'annoncent. Claude qui sentait les Plants Résistants dès leur plus jeune pousse. Claude qui savait que l'homme avait agi contre nature. Claude qui sentait, au fond du ventre de Samia, la vie se débattre. Mais Claude était un taiseux.

*

L'hiver n'en finissait plus d'être froid. Le gel enrobait tout, des voitures aux plantes en passant par les sources et les cours d'eau. La rigueur de la saison n'empêchait pas la destruction de la nature par les pro CCG. À peine la ralentissait-elle. Dans les brumes hivernales, les bûchers orangés parcouraient la campagne et les faubourgs, jusqu'aux espaces verts citadins. La fumée qui

s'en élevait piquait les yeux et grattait la gorge, surtout les week-ends. Les voitures étaient recouvertes d'une fine pellicule de cendres qu'il fallait enlever chaque matin. Les pro CCG profitaient du sommeil de la nature pour la toucher en plein cœur, quand elle ne pouvait pas se débattre.

Le moindre bourgeon était traqué sur les branches, les bulbes de jonquilles arrachés de terre.

Par la fenêtre de mon salon, je regardais les brasiers se consumer lentement.

Les hommes étaient devenus fous : ils arrachaient tout. Comme des robots.

Les robots.

Dans les serres.

C'est sans doute pour cette raison que depuis l'incident, tous bossaient en serrant les dents. Tous arrachaient à pleines mains. Ils travaillaient autant à planter dans les serres qu'à arracher dans la nature. Mécaniquement. Ils avaient peur de perdre leur place. Leur place d'hommes.

Comme un vieux relent de l'ancien monde, celui du chômage de masse. Du réchauffement climatique. Cette période terrible qui avait frappé de plein fouet plusieurs générations, désorientées, désargentées, désenchantées.

Des robots. Pour prendre leur boulot. Ici aussi.

Avant la grande Reconversion, les technologies avaient remplacé les hommes depuis longtemps. C'était devenu la norme. Les robots

travaillaient vite. Ils travaillaient bien. Ils ne travaillaient pour rien.

Mais pas dans les fermes d'état. Là, on avait privilégié les emplois humains. Il fallait un regard humain pour ajuster les premières productions. Il fallait le savoir-faire des derniers paysans pour s'occuper de ces plants dont dépendait l'alimentation de l'humanité. Il fallait le travail des vignerons pour tailler la vigne qui poussait chaque année toujours plus vite.

Surtout, le plein-emploi faisait partie du plan : il devait assurer la réussite de la grande Reconversion. La Nouvelle Agriculture ne devait laisser personne sur le carreau. Ni les ouvriers, prompts à se mobiliser en mouvements sociaux incontrôlables, ni les intellectuels, qu'il fallait employer à défendre la Nouvelle Agriculture, et non à en faire le procès. Chaque personne un peu déviante se vit confier une tâche à sa mesure. Un ingénieur syndicaliste était propulsé ingénieur en chef d'une proto. Un agriculteur militant prenait du galon au sein de la corporation. Un ancien prof d'histoire un peu trop grande gueule pouvait être promu responsable qualité d'une Ferme-Mère. Il y avait eu du travail pour tout le monde dans les fermes CCG. Même pour moi.

L'expérience du revenu universel, portée un temps par des militants de l'ancien monde, fut vite abandonnée. Elle laissait trop de temps

aux hommes pour réfléchir. Avec les fermes d'État, l'idée était inverse : le travail universel.

Remplacer le travail de la nature, en plantant des milliards de graines chaque année, pour tout reconstruire à chaque saison, voilà qui occuperait les douze milliards d'êtres humains.

L'idée était géniale. Le plein-emploi était la clé de la réussite.

Alors, quand les premiers robots firent leur apparition pour la sécurité des serres, tout le monde comprit le message. Il ne fallait pas trop la ramener, pour ne pas être remplacé ou enterré sous une montagne dégoulinante de tomates. Continuer de travailler. Sans rien dire. Sans faire de vague. Quoi qu'il en coûte.

En buvant mon faux café, je regarde les derniers brasiers du soir s'éteindre.

Si j'avais dit à mes étudiants qu'ils se seraient battus pour tailler des plants stériles, surveillés par des robots, ils se seraient certainement foutus de moi. Si j'avais dit à Loïs qu'il bosserait dans une serre, à quelques mètres de son prof d'histoire, il aurait souri. Si j'avais dit à Loïs qu'on allait déchirer son corps, que sa nuque se briserait sous les cris des femmes, que ses cheveux séchés de sang s'élèveraient au-dessus des semis et se mélangeraient aux feuilles, il aurait ouvert de grands yeux et ne m'aurait pas cru. Il n'aurait pas cru que son prof ne lèverait pas le petit doigt.

Je jette mon café de merde, sans goût, sans grain, sur les flammes de la cheminée et verse dans ma tasse un vieux fond de whisky, tenu caché derrière mes livres. J'ouvre en grand les fenêtres du salon.

Le froid mordant me traverse. Il n'y a pas d'odeur. Ce printemps, il n'y aura même pas de violettes.

*

« Tout a commencé par les tomates.

Aussi bête que ça.

Les tomates sont cultivées dans le monde entier. Mangées à toutes les sauces.

Alors, quand on a proposé des tomates sans graine, forcément, ça a marché.

Les industriels ont d'abord trouvé l'idée géniale. Puis les maraîchers. Jusqu'aux jardins particuliers. En deux ans, les tomates à graines ont disparu. Même les écolos n'ont pas manifesté.

Plus de chair, moins d'eau et une meilleure conservation. La faim dans le monde allait reculer. C'était une révolution. Tout le monde arrachait ses anciens pieds de tomates dans une allégresse retrouvée, comme si on venait de résoudre le réchauffement climatique, la famine, les guerres dans le monde et les querelles de voisinage.

C'était il y a sept ans. »

C'était hier.
Un siècle.
La fin du monde.

Aujourd'hui.
Je travaille.
Pas à arracher des bulbes.
À écrire.

Mes jours de repos, je noircis des pages. Un jour, sans doute, il faudra enseigner la Grande Reconversion et la Belle Croissance. Quand toute cette folie sera calmée, il faudra écrire l'Histoire. J'en tiens les archives. Je découpe des articles, je conserve des photos, je prends quelques notes. Pour mémoire. Pour comprendre comment la Nouvelle Agriculture a fini par envahir chaque parcelle. Patiemment, je consigne tout dans des cahiers que je planque à l'intérieur de mes enceintes. Je ne pourrais dire pourquoi j'éprouve ce besoin de cacher. Peut-être pour ne pas finir en ketchup, écrabouillé dans les cuves à tomates.

On frappe à ma porte.

Avant que j'aie le temps de cacher mes textes et ma bouteille, Claude entre, le regard sombre. Sans mot dire, il prend un verre et s'assied en face de moi, ses mains immenses posées à plat sur ma vieille table en bois. Il prend son temps. Se sert un fond de verre. Boit une gorgée. Repose ses mains sur la table. Ses yeux se posent sur mes cahiers. Il attrape une photo, la

laisse tomber pour en prendre une autre. Il parcourt quelques lignes.

Je ne dis rien. J'attends. Claude ne parle jamais pour ne rien dire. S'il ne dit rien, c'est que ce n'est pas utile. Il remue le fond des poches de sa grande veste, celle qui est usée par le travail dehors, celle de sa vie d'avant. Il dépose deux sachets sur la table. Et un noyau d'abricot.

Il finit son verre et se lève. Avant de partir, il pose la main sur mon épaule. Son regard est toujours aussi sombre. Mais au fond de ses yeux, il y a comme deux flammes qui résistent.

*

Je n'ai pas dormi de la nuit. Je suis arrivé avant mon équipe dans les serres. L'équipe de nuit part, lasse et triste. Depuis des semaines, la charge de travail n'a pas baissé. Il faut préparer le printemps et la mise en terre des graines annuelles. Il faut clipper, couper, replanter, dans la chaleur humide.

Sans odeur.

Rapidement, les gestes reviennent, les doigts encore endormis se réveillent, les yeux retrouvent leurs repères. Je coche, je compte, je vérifie.

En mode binaire. Oui. Non.

En mode robot. Oui. Non.

Je lève les yeux. Mon équipe est là. Claude. Samia. Tous les autres. À leur place. Claude ne

me regarde pas. Mais il a toujours les yeux brûlants. Samia a cet air triste qui ne la lâche pas depuis qu'ils ont assassiné Loïs. Tous semblent épuisés. Pourtant, tous travaillent.

Mes tableurs s'enchaînent. Comme les heures. Dans la moiteur de midi, les robots gardiens sonnent la pause déjeuner. Chacun va chercher son plateau, badgé CCG. Des tomates CCG. Des légumes CCG. Comme tous les jours. C'est une journée comme une autre. La pause terminée, deux trois mots échangés entre nous, les robots battent le rappel, on reprend nos postes, pour les cinq heures à venir.

Je coche, je compte, je vérifie. Je trie. Comme tous les après-midi.

Encore quelques minutes pour que la sonnerie retentisse. Encore quelques minutes et la journée finit.

C'est là qu'elle crie.

Un cri qui déchire l'air sans odeur, un cri humain qui affole les signaux des robots. Un cri dans lequel s'élèvent mille voix. Le cri de Samia.

Quand elle s'arrête, elle se précipite sur les pots. Elle les balaie rageusement. Elle s'y met à deux mains. Les arrache pour les jeter au sol, les piétine. En quelques secondes, une centaine de Plants Originels jonche le sol.

Claude, son Claude, accourt et la saisit entre ses bras puissants. Toute l'équipe est là, qui l'entoure. Elle se débat, ses jambes battent les airs. Il faut toute la force de son homme pour

la contenir. Il ne lui demande pas ce qu'il se passe. Il le sait.

Il le sait trop. Il la rassure. Il lui parle. Qu'elle doit arrêter. Qu'ils vont lui faire du mal. Qu'un jour, ils partiront. Comme un seul homme, l'équipe les entoure, les protège des boules immondes qui nous harcèlent. Les cris de Samia couvrent leurs bruits barbares qui nous ordonnent de nous retirer, de lever les mains, de nous taire.

Samia continue de se débattre, avec moins de force. Elle pleure, crie, éructe. Et dans un dernier effort, elle hurle : « Elles sont stériles ! Ces putains de plantes ! Elles sont stériles ! Regarde ce qu'ils nous ont fait ! » Et elle s'effondre.

Dans ce calme, les robots résonnent. Ils s'excitent, nous somment d'obéir, tournent autour du groupe où personne ne se décide à les écouter.

Tout le monde comprend. Comme si d'un coup, les hommes se rappelaient qui ils étaient.

Les Plants Originels ne donnent plus de fleurs. Ceux sur lesquels l'humanité tout entière compte pour replanter, chaque année, de quoi la nourrir, même eux s'éteignent. Ils sont comme Samia. Samia qui rêve de porter l'enfant de Claude. Samia qui souffre de ne pas pouvoir porter la vie. Voilà tout ce qu'il y avait dans son cri.

Un clic, puis un autre et un troisième viennent nous sortir de notre torpeur. Les robots ont armé.

On ne savait pas qu'ils étaient armés.

La musique des plantes inonde les serres. Cette musique qui les rend stériles depuis des années. Celle qui a traversé le corps de Samia. Celle qui couvre les détonations qui partent des boules blanches.

Cette nuit, il faudra certainement changer les graviers blancs. Couché sur le sol, je pense aux graines, cachées dans mes enceintes. Elles seront au sec.

Quand la terre se sera éteinte. Quand ma maison s'effondrera. Quand la pluie transpercera le bois de mes caissons. De mes enceintes, sortiront des plantes.

FESSESLOOK

FRANK ANDRIAT

LORSQUE J'AI DÉCIDÉ d'ôter les rideaux de la fenêtre de ma chambre, ma mère a poussé de hauts cris. « Tu es fou, Régis ! Tu veux que tout le monde te voie ? » Je lui ai répondu que j'aimais la lumière et que contempler le ciel m'apaisait. Je savais que j'aurais gain de cause. Malgré quelques coups de gueule, ma mère, qui vit seule avec moi, cède souvent à mes lubies.

Je lui avais raconté des bobards. Le ciel, gris et triste, je m'en fichais. En vivant en toute transparence, sans rideaux pour me protéger de mes voisins, j'avais décidé d'attirer leur attention. Je voulais qu'ils aient accès en direct à ma vie privée, moins par exhibitionnisme que pour leur faire prendre conscience qu'il est important de mettre des limites à la divulgation de notre vie sur Internet. Ce qu'ils trouveraient choquant à

mon projet les conduirait peut-être à réfléchir à leur propre comportement. À seize ans, on peut s'offrir tous les délires et, avec Paul et Tristan, nous venions de créer un groupe que Tristan, le comique, avait nommé *Fesseslook*. Nous procéderions en deux temps : d'abord, nous attirerions le regard vers nos frasques et ensuite, nous afficherions, à la fenêtre, une banderole les invitant à protéger leurs données sur le Net.

Une manière de signaler aux grands manitous que nous ne sommes pas dupes et que mes potes et moi ne vendrons pas notre vie intime et nos passions au plus offrant. Plus question d'abandonner nos richesses intérieures à quelques multinationales qui en tirent de scandaleux profits. La vie privée, c'est quelque chose qui se respecte même si, dans notre société, il semble de bon ton de ne plus en avoir.

Paul, le cerveau du groupe, penchait pour une conscientisation de la planète grâce à des messages viraux où chacun pourrait trouver matière à réfléchir, mais je lui ai répondu que, pour cela, il était trop tard : réfléchir est devenu ringard et s'informer sérieusement, obsolète. L'info analysée a cédé la place à l'info instantanée, émotive et non vérifiée. Il fallait trouver une idée plus sexy, quelque chose qui accroche le public, qui l'allèche, genre télé réalité, mais de manière compulsive, le truc dont on parle avec des mots creux, mais de manière addictive, bref, le truc de malade qui crée un buzz parce que, justement,

c'est un truc de malade. Paul m'a recadré en soulignant que je me répétais et en notant que le mot « truc » n'était pas un terme très riche, que la langue française m'offrait une palette d'expressions plus fournies. Je l'ai écouté avant de lui répondre qu'aujourd'hui pour être entendu, il valait mieux faire simple. Mon absence de vocabulaire prouvait que j'étais à la mode. « Pour avoir de l'impact, faut du compact ! » a renchéri Tristan et je l'ai remercié d'un clin d'œil appuyé pour son intervention. Lui avait compris que le temps des slogans avait pris le pas sur le temps des discours. Paul a haussé les épaules et nous a demandé de préciser nos intentions. « Pour marquer le peuple, il faut lui offrir des faits, les idées viendront ensuite... » ai-je répondu ; c'est à cette seconde que j'ai songé à mon histoire de chambre ouverte sur le monde.

Je vis dans un immeuble de treize étages. À gauche et à droite, à peine décalés de quelques mètres, des bâtiments semblables ont été érigés dans les années soixante-dix. Une manière d'optimiser l'espace disponible et de susciter des contacts entre voisins : ici, impossible d'ignorer l'autre, impossible de ne pas l'entendre. C'était l'idée de l'époque pour créer des réseaux sociaux. Et sans le moindre fil ! Le *Bluetooth* inclus dans les constructions en carton-pâte ! Lorsque nous nous sommes installés dans le quartier, la première dépense de ma mère a été d'acheter de nouveaux rideaux. « Pour se créer un rien

d'intimité! » affirmait-elle, car elle n'aime guère partager son quotidien avec les autres.

Ces tours anonymes et blafardes m'ont fait prendre conscience de l'importance du lien. Il suffit de s'appeler d'un balcon à l'autre pour échanger les nouvelles ou pour récupérer l'ingrédient qui manque afin d'achever une recette. Avec l'apparition d'Internet, la convivialité entre voisins s'est réduite et, au fil des ans, a presque disparu. Il y a deux jours, ma mère (au quatrième gauche) a envoyé un texto à Leïla (au quatrième droit) pour lui demander si elle pouvait lui filer un peu de cannelle et celle-ci lui a répondu en lui faisant parvenir la photo d'un bâton de cannelle assorti d'un « Voilà » et d'une émoticône hilare. Monde de ouf! Ma mère s'est marrée, mais dans la compote de pommes du dessert, la cannelle, je ne l'ai pas goûtée!

Ce sont ces échanges débiles et l'indifférence qui s'installe dans le quartier qui nous ont décidés à monter notre coup. Lorsque j'ai lancé l'idée de vivre sans rideaux, Tristan a applaudi. Paul, évidemment, s'est montré plus méfiant: il ne pouvait pas concevoir qu'un acte pareil eût des répercussions positives. « On teste, je sers de cobaye, ai-je dit. Si ça ne donne rien, tu développeras le message de la banderole. En créant *Facebook*, Zuck et ses potes ont eu une idée très simple: permettre aux gens de créer du lien et d'avoir des amis sans bouger le cul de leur chaise. Avec *Fesseslook*, nous allons permettre

aux gens de prendre conscience des dérives d'une vie virtuelle. » Paul a fait la moue. « OK, tu testes tout seul, mais moi, je placerais la banderole dès le départ. » Même si je le trouvais lâche, je ne pouvais pas lui en vouloir. Les intellectuels ont toujours besoin de prendre distance avec les événements et c'est pour cela que, dans la vraie vie, ils sont souvent en retard.

La première personne à convaincre fut donc ma mère. Elle y tenait, à ses rideaux ! Même à ceux de ma chambre ! Le fait que je m'expose au grand jour alors que les voisins de l'immeuble d'en face sont à moins de trente mètres et qu'ils ont chambre avec vue sur les petits pois qui traînent dans nos assiettes lui était insupportable. Lorsque je lui ai juré qu'en aucun cas, je n'atteindrais à sa pudeur en dévoilant notre salon ou notre cuisine, elle a cédé en ronchonant. « Faudra cesser de te balader tout nu dans sa chambre, Régis. Et quand Nathalie viendra te voir, pas question d'offrir à la planète entière les langoureux baisers que vous échangez ! »

Première soirée sans rideau : c'était peignard. Je suis resté dans le noir à observer ce qui se passait dans l'immeuble en face. La plupart des voisins tiraient leurs rideaux un peu après le 20 heures, dès qu'ils s'installaient devant leur télé pour ne plus en bouger. Dans quelques cuisines, cela s'affairait davantage, mais, vers vingt-trois heures, les lumières se tamisaient ou s'éteignaient. Et chacun prenait soin de ne

plus être visible derrière ses vitres. Je me suis dit que, d'une façon générale, les gens cultivaient une certaine pudeur. Le deuxième soir, j'ai invité Tristan et Paul et, pendant une heure et demie, nous avons vécu sans nous cacher des autres. J'ai remarqué que quelques voisins nous jetaient un coup d'œil, mais sans plus. Je faisais une gentille tentative de *phishing* : regardez chez moi comme c'est beau, ne voulez-vous pas me rendre la pareille ? Tristan trouvait l'expérience marrante : être vu sans savoir qui te voit, c'est inédit, non ? « Un peu comme quand tu es devant ton PC et que ta caméra est connectée sans que tu le saches ! » a-t-il ajouté, coquin. Paul semblait mal à l'aise et se contrôlait. « Tu imagines que je me gratte le cul et que les voisins prennent une photo ? » Je lui ai rétorqué que c'était le principe du projet : « Nous ne l'avons pas baptisé *Fesseslook* pour rien, mon cher ! »

Le troisième soir, j'ai invité Nathalie. Elle n'a pas froid aux yeux et elle s'est marrée lorsque je lui ai expliqué le concept : « Vivre en permanence portes ouvertes, c'est trop cool, comme dans une émission de télé-réalité. Peut-être même que nous allons devenir des stars ! » Et elle m'a roulé une pelle du tonnerre devant la fenêtre, juste sous le spot qui éclaire ma chambre. « Demain, je mettrai mon top rouge, il est plus moulant et plus décolleté, la classe ! » m'a-t-elle soufflé, ravie. Sa réaction m'a inquiété : je ne l'imaginais

pas aussi dingue du regard qu'on portait sur ses appas.

Le lendemain midi, lorsque je suis rentré du lycée, ma mère m'a convoqué dans la cuisine. Elle avait ses yeux noirs, ceux qui annoncent une tempête. Elle avait les mains posées sur les hanches lorsqu'elle m'a sorti sèchement : « Régis, je ne peux pas te faire confiance. Monsieur Linet m'a dit que je ferais mieux de te surveiller, qu'il était inconcevable de faire des saletés devant la fenêtre. Il t'a vu avec Nathalie, hier. » J'ai souri : le vieux Linet n'avait rien d'un saint. Il avait demandé l'aide de Paul lors d'un souci avec son ordinateur et l'historique de ses recherches sur *Google* révélait des intérêts peu catholiques. « Le vieux cochon mate des vidéos pornos ! » Alors, ses remarques sur la bienséance, Linet pouvait se les carrer quelque part.

Il n'y avait pas que lui qui nous avait admirés. La veille, moins d'un quart d'heure après la pelle de Nathalie, j'avais reçu trois textos. Et un message dans ma boîte mail. C'étaient des potes du lycée qui vivent dans l'immeuble en face : Rodrigo au deuxième, Hamza au cinquième, Brice au onzième et Faruk au douzième. Ma fenêtre éclairée était devenue un lieu branché ! Il faut dire que Nathalie est une bombe et que nombreux sont ceux qui me jalourent parce qu'elle m'a élu, moi ! Les réactions de mes potes étaient contradictoires : Hamza, qui déballe chaque détail de son quotidien sur *Facebook*, même les

photos des couscous que prépare sa mère, me reprochait de livrer ma vie privée au monde, Faruk trouvait « trop bandant » de pouvoir mater Nathalie en pleine dépense physique, Brice et Rodrigo me traitaient de « grand malade » et ajoutaient qu'ils n'oseraient jamais s'exhiber ainsi. Brice, pourtant, s'est fait harceler après avoir publié une photo de lui avec un garçon sur sa page perso et Rodrigo s'est fait lourder ses économies après avoir donné son code de carte bancaire à des hackers plus malins que lui.

Fesseslook était lancé ! Et mieux que je ne le croyais ! Un nase, propriétaire d'un super téléobjectif, avait photographié mon baiser avec Nathalie et avait publié le cliché sur son mur en l'intitulant gentiment « Merci, voisin ! À quand la suite ? » La photo avait récolté 352 *likes* en un jour et 18 personnes l'avaient partagée avec leurs amis. Nathalie était heureuse : il avait suffi d'une pelle bien roulée pour la rendre célèbre. De mon côté, j'étais plus mitigé : grâce à la photo prise par le voisin indiscret, mon projet était lancé sur le web, mais les réactions des gens me posaient question. De nombreux commentaires affluaient : certains internautes se demandaient comment je pouvais être aussi peu respectueux de ma vie privée – et donc de moi-même – et ne comprenaient pas que je puisse exhiber mes amours. D'autres se purléchaient, attendaient la suite comme mon voisin voyeur, nous imaginaient déjà, Nathalie et moi, en train de faire

l'amour devant la vitre, offrant nos corps à la science du regard et à la planète des singes. Le lendemain, grâce à la rapidité des échanges sur la Toile, la photo avait été *likée* 1 239 fois et partagée par 312 personnes. Mieux qu'une action en Bourse qui a le vent en poupe !

Paul, Tristan et moi avons organisé un premier débriefing : *Fesseslook* se transformait en start-up prometteuse, mais il fallait désormais afficher notre banderole pour que les gens comprennent notre objectif. Paul nous a demandé de ne pas nous emballer, a précisé que tout cela n'était peut-être qu'un soufflé et que l'enthousiasme allait retomber aussi vite qu'il s'était éveillé. « N'oubliez pas que nous vivons dans une société qui fonctionne à l'émoticône. Nous voulons que les personnes qui nous suivent réfléchissent aux multiples manipulations dont elles sont victimes à travers les actes les plus banals du quotidien, comme accepter des conditions d'utilisation sans les lire ou *liker* une photo. » Pour lui, dès le départ, nous aurions dû afficher notre banderole « Protégez vos données sur le Net. » Cela aurait amené les voyeurs à comprendre notre action. Tristan a éclaté de rire : « Il faut d'abord ferrer son public, mec ! Les gens ne réfléchissent plus. Il faut les *phisher* en utilisant leur bêtise et les reconnecter ensuite à leur cervelle ! » Paul a frémi : « Les *phisher* ! Merde, parle français ! » Tristan, pince-sans-rire, lui a répondu qu'il y avait des termes justes et que sur Internet,

on parlait de cookies et pas de biscuits. « Argh, mais ça n'a rien à voir, il y a cookie et cookie ! » a râlé Paul.

Nos rencontres à trois tournent souvent en eau de boudin, Tristan et Paul étant intellectuellement incompatibles. C'est en général moi qui remets les pendules à l'heure. J'ai frappé dans les mains et j'ai dit : « Ce soir, je me promène à poil dans ma chambre. Nos actions vont grimper ! Et, demain, promis, on affiche la banderole. » Paul a haussé les épaules et Tristan m'a lancé un « Chiche ! » réjouï.

Évidemment, lorsque des bruits courent sur le Net, ils finissent par trouver le chemin des commères. Peu après le départ de mes copains, ma mère, qui venait de rentrer des courses, s'est invitée dans ma chambre et m'a lancé, sur un ton amer, qu'elle était déçue par ma façon de me conduire. En plus de la remarque du vieux Linet le matin, elle venait de récolter un conseil de Madame Bajaoui, l'épicière. Celle-ci lui avait suggéré de poser des rideaux à la fenêtre de ma chambre : Zakaria, son fils de six ans, lui avait montré la photo de moi et de ma petite amie qui circulait sur les réseaux sociaux. « Ça ne se fait pas, Madame. Mon petit ne doit pas voir cela. Les voisins, il faut les respecter. » Je l'ai laissé terminer sa phrase et j'ai dit qu'elle n'avait pas à s'inquiéter, que je participais à un travail de conscientisation sociale pour le lycée. Elle a ouvert de grands yeux : ce n'était donc pas pour

voir le ciel que j'avais ôté mes rideaux? D'où sortaient ces programmes scolaires qui demandaient aux élèves de s'exhiber avec leur copine? J'ai souri: « C'est la pédagogie moderne, maman. Nous devons nous impliquer davantage dans les processus d'apprentissage. »

Ma mère est sortie de la chambre en maugréant; je l'imaginai déjà chez Monsieur Meirieu, le proviseur, à l'interroger sur le bien-fondé et sur l'intelligence des nouveaux programmes de l'éducation nationale. Et je devinais par avance son désarroi si le photographe au gros zoom captait mes fesses dans la soirée! Tout cela me faisait gamberger: la photo d'un mec embrassant sa copine créait un scandale. Des gens qui abandonnaient toutes leurs données sur Internet sans réfléchir à l'impact que cela pourrait avoir dans leur existence s'offusquaient de ce qui, en somme, n'était qu'une banalité.

Un peu après vingt heures, j'ai reçu un texto de Nathalie: « 1876 *likes*: je suis une star! » Je me suis dit que quelque chose clochait. Le but n'était pas qu'elle se prenne pour une vedette, mais qu'elle montre, par notre action, qu'en offrant notre intimité au tout-venant et qu'en permettant aux réseaux sociaux d'utiliser notre vie sans contrôle, nous préparons un univers malsain dont nous serions les premières victimes. Je l'ai appelée et je lui ai demandé pour combien de *likes* elle se ficherait à poil devant ma fenêtre: « 5 000 » m'a-t-elle répondu sans hésiter. « Tu te

rends compte du problème? » lui ai-je dit. Elle a ri, m'a déclaré que je prenais cela trop au sérieux, que le but était de s'amuser et que pour voir des filles nues, il suffisait d'un moteur de recherche : ce n'était pas une de plus qui allait créer un drame ! J'en suis resté baba. « Mais cette fille, c'est toi, Nathalie, ma petite amie ! » « Et alors, m'a-t-elle rétorqué sur un ton moqueur, tu es trop égoïste pour me partager avec le monde ? Peu importe qu'on nous voie à poil si cela nous rend célèbres. »

Énervé, j'ai coupé la communication. Mon idée géniale partait en sucette ! Ma pensée aurait fait pisser Tristan de rire. J'ai appelé Paul et je lui ai expliqué que j'avais un souci avec notre concept, que Nathalie semblait être tombée dans le piège que nous voulions dénoncer. « Intéressant, a-t-il dit, les *likes* finissent toujours par nous piéger. N'avons-nous pas tous besoin de reconnaissance et d'amour ? » « Mais ce n'est pas du vrai amour ! » ai-je crié. « C'est pour cela que les gens le préfèrent. Il fait moins mal quand on le perd. » Sa réponse m'a chamboulé. J'ai racroché pour réfléchir.

Paul venait de me faire comprendre pourquoi les gens préféraient le monde virtuel au monde réel : parce qu'il est moins râpeux, parce qu'on peut en sortir d'un simple clic. *Fesseslook* choquait ceux qui me connaissaient, mais enthousiasmait ceux qui pouvaient me consommer et me zapper dès que je cesserais de les amuser.

Sans être concernés. Sans réfléchir. De façon impulsive. Pour ceux-là, je n'étais qu'une donnée, une abstraction sur leur écran, pas un être humain. Et si Nathalie se fichait d'être vue nue, c'était parce qu'elle croyait que ce n'était pas elle qu'elle offrait au monde, juste une image sans importance.

J'ai senti une terrible colère monter en moi. En nous coupant du réel et en nous proposant de vivre dans le virtuel, Zuck et ses potes ont lancé une maladie virale : pour nous connecter à leur monde, nous nous déconnectons de nous-mêmes, de qui nous sommes, de nos besoins véritables. La grande aventure inhumaine peut débuter : elle fait moins mal que la vraie, mais elle tue plus de monde.

J'ai convié Paul et Tristan à un débriefing immédiat malgré l'heure tardive. Ils vivent si près de chez moi qu'ils ont été là dans les cinq minutes. Ma mère leur a demandé ce qui les amenait aussi tard. « Le lycée, Madame. Il faut qu'on bosse dur ! Ce sont des esclavagistes. » a lâché Tristan et il a réussi à la faire sourire. Nous nous sommes enfermés dans ma chambre et ils m'ont écouté sans m'interrompre. « Nous devons une fière chandelle à Nathalie ! Elle nous a permis de mieux comprendre jusqu'où nous pouvons dérapier. » « Tu penses qu'elle se mettrait vraiment à poil pour 5 000 *likes* ? » a dit Tristan lorsque je me suis tu. Paul s'est tourné vers lui et a demandé si ça l'intéressait. Tristan lui a répondu qu'à

l'allure où la photo de notre baiser était *liée*, il profiterait lui aussi du spectacle d'ici deux jours. À voir notre tête outrée, il a souri et a précisé : « Je blague, les gars. La situation est plus préoccupante que je ne l'imaginais. Les gens semblent avoir perdu leur second degré, ils consomment même la contestation. »

Nous nous sommes regardés sans sourire. J'ai imaginé Tristan et Paul avec une puce dans le bras en guise de carte d'identité, de carte de sécurité sociale, de carte de banque, de moyen de connexion vers mille services plus importants les uns que les autres, de balise GPS qui permettra à la police de les retrouver quand ils s'égareront du droit chemin. Nathalie trouvera cela fun et pratique. Mais moi, si je ne veux pas de la puce magique distribuée par le gouvernement, que deviendrai-je ? Saisi par une bouffée de désespoir, devant le regard ahuri de mes deux copains, je me suis placé devant ma fenêtre éclairée, j'ai baissé mon froc et, en pleurant, j'ai montré mes fesses à la planète entière.

CE NE SONT QUE DES MOTS

GENEVIÈVE DAMAS

Je ne comprends pas pourquoi vous m'avez demandé de venir. Quand Papa m'a annoncé que vous aviez téléphoné, j'ai senti quelque chose de froid couler le long de mon dos. Je n'ai rien à faire ici. Rien. Les mots, ce ne sont que des mots, tout de même.

Je trouve terrible ce qui est arrivé. Quand j'ai appris, j'ai pleuré toute la matinée. Et encore maintenant, si j'y pense, l'air se bloque dans ma poitrine, j'ai l'impression que quelque chose va me broyer. Un étau, explique Maman.

C'est dingue d'avoir fait ça à l'école. Jamais je ne pourrai l'oublier. Nous étions en classe avec Madame Legrand. J'adore le cours de français. Je l'écouterai pendant des heures. Pia n'était pas arrivée. Je ne l'avais pas aperçue dans la cour à

huit heures et demie. J'ai pensé qu'elle était encore malade. Ou bien en retard. Quand elle dort chez son père, elle vient souvent après la sonnerie. Elle n'est pas très structurée, Pia. Ce n'est pas comme moi. Je suis toujours au top. Mais tout le monde adore Pia. Les gens s'en fichent que tu sois première de classe, que tu rendes tes devoirs à temps, que tu aies les cheveux peignés. Tout le monde s'en fiche. Même si les parents répètent que c'est important et que tu sens qu'ils t'aimeront mieux si tu ne fais pas de remous. Entre les parents et les élèves, ce n'est pas la même chose. Je l'ai bien remarqué.

Je n'ai jamais compris pourquoi tout le monde regardait Pia. Elle n'a rien qui mérite que l'on se retourne. D'accord, ses yeux, translucides, comme la mer. « C'est très spécial », dit Mathieu. Et, sur ce point-là, je suis d'accord. Mais quand même, les yeux, ce ne sont que des yeux. Parce que, pour le reste, il n'y a pas à se retourner. Qu'est-ce qu'on peut trouver à une grande asperge avec des cheveux en pétard, un appareil dentaire, tellement moyenne à l'école, rase-mottes en math et guère mieux en français ? « Elle est drôle », répète Ysaline. Et c'est vrai que dans la pièce de théâtre, *Les mystères de Barbe Bleue*, où elle avait le premier rôle, elle était formidable. J'imagine qu'elle l'a obtenu à cause de ses difficultés scolaires, Madame Legrand a voulu lui faire plaisir. Pourtant, j'avais cartonné à l'audition. France avait dit : « On n'imaginerait pas

une Bella autre que toi. » Mais on ne me l'a pas donné sûrement parce que je suis la première en tout et, à la fin, on me verrait trop. Alors, j'ai eu le lapin-maître du temps avec le costume ridicule. Et quand Papa est venu m'attendre à la sortie de la salle des fêtes, a dit : « En tout cas, Pia, elle a le jeu dans le sang, elle devrait faire du théâtre, même du cinéma. »

Bien sûr, maintenant, c'est fini pour elle, même si « elle va s'en sortir », répète Monsieur Courtois, le sous-directeur, et elle pourra mener une vie presque normale. Elle pourra peut-être marcher à nouveau un jour. Et si on y pense, c'est une sacrée chance parce qu'une chute comme ça, logiquement, cela ne pardonne pas. Mais ce n'est pas parce que tu es en chaise roulante que tout est fini pour toi. Tu peux encore être utile. Travailler dans un bureau, répondre au téléphone, plier des papiers, dessiner. Même jouer des handicapés au cinéma. Il y en a qui ont eu des prix pour ça.

On était en train de faire la dictée. Et, tout à coup, on a entendu des hurlements. J'ai vu le regard étonné de Madame Legrand, et la petite Sylvia, qui était assise à côté de la fenêtre, a crié : « Il y a quelqu'un qui est tombé dans la cour ! » Nous nous sommes précipités vers la vitre. De là où nous étions, je ne pouvais voir que c'était Pia. Je regardais les adultes courir en tous sens, puis nous avons entendu la sirène de l'ambulance, mais je ne savais toujours pas que c'était mon

amie qui était tombée. Quand ils me l'ont dit, j'ai éclaté en sanglots. Je crois que c'est moi qui pleurais le plus. Parce que je suis plus jeune et plus sensible que les autres, a dit la psychologue de l'école. J'ai un an d'avance.

C'est fou de penser que Pia est arrivée au Collège avant tout le monde. Qu'elle est montée dans le local de dessin. Qu'elle a attendu près d'une heure, que tous les élèves soient en cours. Elle voulait vraiment que tout le monde la voie. Quelle idée de sauter du troisième étage de l'école, faut vraiment être dingue et avoir un demi-neurone dans sa caboche pour faire des choses pareilles. Tu le sais que si tu te jettes de là, tu as toutes les chances d'être mort. Et moi, je ne crois pas qu'elle ait pu faire ça par tristesse ou désespoir, comme dit Ysaline. Parce que ça arrive chez les jeunes comme nous. On est plus fragiles. C'est comme ça.

Non, je ne vois pas pourquoi Pia aurait eu de la tristesse. Tout le monde l'aimait. Malgré ses défauts. Malgré le fait qu'elle ne soit là que depuis un an et qu'en une année, elle soit devenue le centre de la classe. Alors que moi, je suis arrivée au Collège depuis les gardiennes, je fais tout bien, j'écris proprement, j'aide les autres qui ne s'en sortent pas et on ne m'aime pas plus. Pas plus que Pia et ses cahiers couverts de taches, Pia et ses retards, Pia qui n'arrête pas d'éclater de rire, qui se fait coller à tous les coups, et plus elle se fait coller, plus on l'aime.

Moi, je sais ce que c'est le désespoir. Le désespoir immense de n'être rien, de ne compter pour personne. De sentir que si tu es là ou si tu n'es pas là, c'est pareil. Je ne sais pas quand ça a commencé. Je ne le montre pas souvent. Presque jamais. Même à la gym. C'est pour cela que je porte des tee-shirts à longues manches, aussi en été. Au début, c'était juste comme ça, au creux du coude, avec le cutter, tu soulèves un peu la peau, entre les couches, tu ne sens presque rien, cela ne saigne pas beaucoup. Et puis je suis descendue vers le poignet, gratter, gratter, gratter. De longues lignes. C'est fou comme ça occupe, le cutter, des après-midi entières, ça calme. Ça me calme. Je peux me concentrer, je ressens plus les choses. Je me sens plus forte. Quand Pia est venue dormir la première fois à la maison, elle a dit : « Qu'est-ce que t'as sur les bras, Nola ? » J'ai répondu qu'il n'y avait rien. Elle a fait : « Mais c'est horrible, ce sont des cicatrices, tu te fous le bras en l'air pour la vie. » J'étais déçue qu'elle ne comprenne pas. Moi, je m'en fous de la vie. Le cutter, c'est ma force, le secret que je voulais partager avec elle. Et j'ai vu que ce n'était pas une si proche amie que ça, Pia. En surface, oui, mais au fond, tout au fond, elle ne comprenait pas.

Bien sûr que Mathieu, cela a à voir, mais pas tant. Lui et moi, on est ensemble depuis la maternelle. On se connaît depuis onze ans. C'est fou de penser que je n'ai aucun souvenir sans

lui. Quand on avait cinq ans, on disait qu'on allait se marier quand on serait grands, qu'on serait des invincibles pour toujours. Et, plus tard, à neuf ans, on a commencé à rentrer seuls de l'école, on faisait la route ensemble jusque chez nous, même si nous n'étions plus dans la même classe. On habite à deux maisons, Mathieu et moi. De toute façon, mes parents ne peuvent pas venir me chercher. Papa travaille à Londres, la semaine, et Maman ne rentre jamais avant dix-neuf heures. C'est pour cela que je suis débrouillarde et, avec Mathieu, à partir de la quatrième, on rentrait à pied et, parfois même, je faisais du roller avec lui toute l'après-midi sur sa terrasse. Quand j'ai appris qu'en secondaire, nous serions ensemble chez Monsieur Durieux, j'étais trop contente. Le premier jour, nous nous sommes assis sur le même banc. Monsieur Durieux avait dit : « Choisissez vos places ! ». C'était sans compter sur Pia, parce que franchement, il n'y a pas à dire, sur ce coup-là, elle n'a pas été chouette. À la première récré, comme elle était nouvelle, qu'elle ne connaissait personne, je suis allée lui tenir compagnie. Je lui ai raconté l'école, que j'étais depuis des années dans ce bahut et que mon meilleur pote, c'était Mathieu, que c'était cool de se trouver ensemble, parce que franchement, on était super proches. Mais je ne sais pas ce qui s'est passé parce qu'au premier changement de place, alors qu'on aurait pu rester ensemble, vu que Monsieur Durieux avait dit que

ce n'était pas obligé, Mathieu a pris ses affaires et s'est installé tout au fond, à côté d'elle. Et quand je suis venu dire à Pia que c'était quand même fort de café, elle a levé ses grands yeux délavés : « Avec quoi tu viens ? » et j'ai eu envie de lui crever les yeux. Et quand je me suis mise à pleurer dans la cour et qu'Anita s'est approchée pour me consoler, je lui ai raconté que Pia m'avait pris Mathieu et elle m'a répondu qu'il répétait à tout le monde que je l'étouffais, qu'il n'en pouvait plus de passer sa vie collée à la mienne, moi qui fais toujours tout bien, pas drôle pour un sou, une petite fille unique, raide, alors que Pia a trois frères, qu'elle siffle avec ses doigts, joue dans une équipe de foot et danse comme personne. Alors, bon, il a bien fallu que j'arrête de pleurer et que je continue.

Maman dit que lorsqu'on a quelque chose sur le cœur, c'est important de le dire. Tu dois crever l'abcès, sinon cela ne fait que te ronger. À la fin du cours de gym, la semaine après le changement de place, j'ai attrapé Pia : « Ce n'est pas juste, ce que tu me fais. » Elle a éclaté de rire : « Qu'est-ce que je te fais ? ». Elle ne voulait pas comprendre. Alors, je me suis souvenue du cours de Monsieur Dillon, qu'on a eu en début d'année pour nous apprendre à assimiler la matière. « Méthodologie » qu'on trouvait débile, mais finalement pas si débile que ça. Tu peux apprendre de deux manières : soit par la théorie, soit par l'expérience. Si l'un ne marche pas,

tu essaies l'autre. Alors, je me suis dit que si Pia ne comprenait pas mes explications, je lui ferais sentir ce que ça me faisait et, en le sentant, forcément, quelque chose en elle changerait. Quelque chose comprendrait. C'est comme ça que ça a commencé.

C'est Nicolas, mon cousin, qui m'a parlé de ce site. Incroyable, comme il est doué en informatique. Quand il sortira du lycée, il trouvera du boulot tout de suite, j'en suis sûre. J'adore parler avec lui. Il m'explique des tas de trucs incroyables comme tout ce qui est possible sur le Net. Souvent on passe à côté, alors que si on prenait le temps, ça pourrait bien nous changer la vie. Et donc, il m'a appris qu'il est possible d'envoyer des messages anonymes sur Internet grâce à Sarahah, une toute nouvelle application. Tu écris ce que tu veux, tu le passes par Sarahah et plus personne ne sait que c'est toi qui l'as fait. Et j'ai pensé que c'était drôle. Et j'ai pensé que j'allais en destiner à Pia. Les mots, c'est fait pour communiquer ce que l'on ressent. Un message, ça n'a jamais tué personne.

Je n'ai pas démarré tout de suite. J'ai attendu un peu. Parce qu'on s'entend bien avec Pia, elle a des côtés sympas, tout de même. On était inséparables et elle m'invitait chez elle, même à la mer pendant les vacances. Et ça me fait quelque chose de penser que, peut-être, elle ne le fera plus. Parce que sûrement, elle va se faire d'autres amis, plus comme elle, à présent.

Depuis longtemps, Pia ne disait plus rien pour mon bras, juste : « Tu devrais en parler à tes parents. », mais là encore, elle ne comprenait rien, parce qu'avec mes parents, on ne parle pas, on fait des choses comme du shopping ou du sport et ils n'aiment pas que je les interrompe quand ils regardent la télé. Donc, je ne pensais pas que j'allais utiliser Sarahah. C'est après le séjour en classe verte que j'ai démarré. Le deuxième soir, on jouait à « Action ou vérité ». Les garçons étaient venus nous rejoindre dans la chambre, les profs devaient boire des verres en bas et ne s'occuper de rien. C'était le tour de Mathieu, il avait perdu et Ysaline lui a demandé de choisir entre Action ou Vérité et il a choisi Action. Et elle a dit : « Tu dois embrasser une fille, Nola ou Pia, comme tu veux. » J'ai senti un drôle de truc dans mon ventre. Mathieu est resté un instant silencieux, puis il s'est levé, il est passé devant moi, il s'est approché de Pia, elle faisait : « Non, non, non ! », elle riait, il s'est penché et il l'a fait. De là où j'étais, je ne pouvais pas voir la réaction de Pia, si elle était contente ou gênée, si elle répondait à son baiser ou pas et tous les autres faisaient « Waouw, waouw ! » Je sentais mon visage, rouge, de plus en plus rouge, les joues me piquaient. J'ai filé aux toilettes. J'y suis restée longtemps, j'attendais que quelqu'un vienne me chercher, mais personne n'est jamais venu.

Au début, les messages que j'envoyais étaient courts, genre : « Tu prends toute la place.

Tu fais chier. », je me disais que ça la ferait réfléchir, mais rien ne changeait. Pia riait, Mathieu la regardait, leur vie semblait légère. Alors, j'ai continué, chaque jour. Un matin, Pia est arrivée, blanche : « Faut que je te parle, il y a un truc. » J'ai eu peur. Elle m'a demandé de l'accompagner chez la psychologue de l'école. Elle s'est assise, elle a dit que depuis des semaines, elle recevait des messages anonymes. Au début, des conneries et puis, peu à peu, plus dur, genre : « Va te suicider, salope, qu'est-ce que tu crois que t'amuses le monde avec ta tête de troll, plate comme une planche à savon ? » Aussi « Quoi, tu l'as pas encore fait connasse ? T'as encore moins de courage que ce qu'on croyait, sale pute. » La psychologue a froncé les sourcils, murmuré que c'était grave. Je me suis sentie bizarre. Il fallait que je dise quelque chose. J'ai murmuré que je trouvais dingue d'écrire des trucs pareils. Complètement fou. Pia a souri. Et quand la psychologue a demandé ce qu'elle en pensait, elle a haussé les épaules, dit qu'elle s'en fichait complètement, mais qu'elle s'inquiétait pour celui ou celle qui écrivait ça, parce que quand même, cela devait être un sacré malade. Lui ou elle était mal. Parce qu'elle, Pia, elle allait très bien. Il ne fallait pas s'inquiéter pour elle. « C'est du bullshit ! », elle a fait. Madame Laurent lui a demandé si elle avait une idée de qui ça pouvait être. J'ai failli le dire que c'était moi, pas comme quelque chose d'affreux, mais comme une bonne blague, des mots

qu'on balance pour rien, comme dans le rang où Déborah me dit à chaque fois : « Bouge ton cul, petite pute ! » et ça nous fait hurler de rire. Un truc, juste pour se marrer : « Va te suicider, salope, si tu crois qu'on t'aime, Mathieu, il ne regarde que ton cul et ta bouche qui taille des pipes, rien à caler de ta vie. » Une fois que tu as commencé, tu ne peux plus t'arrêter, tellement c'est drôle. Pia a hoché la tête. Elle ne voyait pas qui pouvait faire ça. Elle a répété qu'elle s'en fichait : « Je vais très bien, merci, il ne faut pas s'inquiéter pour moi. » Alors, c'était sûr qu'il n'y avait pas de problème. Il ne fallait pas s'inquiéter. Même je pouvais continuer puisque Pia, ça la faisait mourir de rire. Les mots, ce ne sont que des mots. Ce ne sont pas des coups.

Bon, c'est vrai que ces derniers temps, elle tournait un peu carré, genre à se faire des crises d'angoisse pour rien, à pleurer à chaque interrogatoire, à se plier en deux de mal au ventre le matin quand elle arrivait à l'école et sa Mamy devait venir la chercher. Maman dit que ce n'est pas simple de grandir. Et je le voyais, que Pia avait du mal. Je me tenais près d'elle à tenter de la soutenir, à l'accompagner à l'infirmerie, à l'aider comme je pouvais. Je lui répétais : « Dis-le, ce qui ne va pas. Comment on peut t'aider si tu ne dis rien ? » Et je sais que cela lui faisait du bien. C'est ça qui lui a permis de tenir aussi longtemps parce que, peut-être, elle se serait jetée bien avant. « Si je ne t'avais pas », elle m'a dit un jour,

« je ne sais pas comment je continuerais. » C'est pour ça que je ne sais pas pourquoi vous m'avez demandé de venir. La police, c'est la première fois que j'y mets les pieds. Je n'ai rien à voir avec ça. Pia, c'est mon amie et les mots, ce ne sont que des mots, pas des coups. On peut se disputer parfois, ça arrive, c'est juste pour rire. On dit une chose, on en dit une autre, c'est pareil. Moi, je n'ai frappé personne, poussé personne. Je suis sensible et douce. Je ne me fâche jamais. Une limace qui meurt, ça me fait pleurer.

Maman dit que la parole, c'est essentiel, ça libère. L'écriture aussi. Je crois qu'elle a raison. Peut-être que c'est ça qui a manqué à Pia. Même si j'étais là, pour elle, toujours. Moi, ça m'a fait un bien fou. Regardez mes bras. Je ne le fais presque plus.

LE PRINTEMPS NOIR DE PEDRO

JEAN CLAUDE BOLOGNE

LA VIE PRIVÉE te prive de vie.

La formule de son grand-père tourne dans la tête de Pedro. Rien à faire. On l'a tellement mis en garde contre le piratage informatique avec ses déclinaisons de *bashing*, *backing*, *phishing*, *trolling*, sans parler des pédophiles, prédateurs et usurpateurs d'identité qui le guettent à tous les détours du labyrinthe virtuel, qu'il ne s'y aventure qu'avec la terreur de l'agneau dans les couloirs de l'abattoir. Ses potes ont beau le traiter de trouillard, railler sa prudence ou, pire, sa pudeur, rien n'y fait. Il efface à chaque session l'historique des navigations, change tous les deux jours ses cinq mots de passe, désactive

les fonctions de localisation et refuse les cookies comme des gâteaux empoisonnés. Sa vie privée ne regarde que lui. En fait, elle n'intéresse que lui.

Surtout son grand secret. Ses copains ont pourtant mis au point des techniques diaboliques pour faire avouer ce que l'on a de plus intime. Ils tournent autour des sujets sensibles sans avoir l'air d'y toucher, repèrent la moindre faille dans la voix qui signale une gêne, s'y engouffrent, dénudent ce que l'on veut cacher comme un fil de cuivre dans une gaine de plastique et y font passer le courant continu des questions, des suppositions, des railleries, qui, de proche en proche, isolent le point sensible. Alors, impitoyablement, ils branchent le fil dénudé dans une prise survoltée et le secret s'allume comme un spot de 2 000 watts. La victime se retrouve comme un clown vêtu de son seul nez rouge sous les rires du cercle vicieux. Pas question de se prêter à ce jeu. Des allusions perfides – s'il ne veut rien avouer, c'est qu'il s'agit d'un secret honteux – une fille qui n'est pas pour lui? Un garçon? Des pratiques solitaires? Des mots qui poissent et qui souillent le plus innocent des secrets. Dès les premières approches, Pedro botte en touche, se tait, se ferme comme une huître dans sa coquille. Et le secret, bien gardé, devient un peu plus lourd.

Car ça vit, un secret, ça ne se contente pas de se ranger douillettement dans un coin de

mémoire, ça se tourne et se retourne comme un insomniaque dans son lit, ça vous balance des coups de pied dans les neurones au moment où vous vous y attendez le moins. Plus on ferme de portes, plus il creuse des trous dans les murs, comme un prisonnier qui n'attend qu'une inadvertance pour fausser compagnie à son gardien. Oui, le secret de Pedro ne demande qu'à sortir, et ça se lit tellement sur son visage qu'on le harcèle plus souvent qu'à son tour. Il serre les lèvres, plisse les yeux, durcit les muscles, se mue en porte de prison. Vie privée. Entrée interdite.

La vie privée te prive de vie.

« Comme ton père », ronchonne le grand-père, « il est mort sans rien dire, sinon qu'il nous raconterait tout un jour. Tu comprends les hommes, toi? Capables de tout pour garder un secret, mais incapables de cacher qu'ils en ont un! »

Oui, il comprend son père, Pedro. Le secret est trop lourd pour l'enfermer dans une « vie privée » sans que personne ne sache qu'il existe. Alors, son père chantonnait, avec un pincement amer des lèvres : *Si je dis mon secret au flot, le flot l'ira dire à la brise*, ou bien *Si je le dis au bleu ruisseau, il l'ira dire à la prairie*, comme si le flot et le ruisseau n'avaient rien d'autre à faire que de cancaner avec la brise ou la prairie! Pourquoi dire à tous les vents qu'on a quelque chose à cacher? L'histoire de papa et maman, morts cinq ans plus tôt dans un

accident de voiture (enfin, selon la police) sans qu'ils aient pu révéler ce qu'ils taisaient depuis toujours, c'est cela, la vie privée. Au sens propre. Grand-père ne peut pas comprendre, on dirait qu'il leur en veut, à sa fille, à son gendre, ce n'est pourtant pas leur faute... Mercédès comprenait, elle. Depuis que sa sœur est partie, l'automne dernier, lourde elle aussi de ne pouvoir rien dire, Pedro n'a plus d'épaule sur laquelle s'appuyer. Il ne reste que son secret, et la peur de mourir, ou de partir, à son tour, sans avoir osé le dire. Un automne gris, un hiver blanc, un printemps noir. Pedro a perdu depuis six mois les couleurs de la vie.

À force de se prémunir contre les intrusions virtuelles, le garçon est devenu un expert en protection électronique, mais aussi en techniques de piratage. Il n'a pas son pareil pour repérer les failles de sécurité, développer des exploits de vulnérabilité, craquer un code, infecter un système et effacer les traces de son intrusion. Il sait le faire. Il peut le faire. Il pourrait. Se contente de savoir. Par prudence ou, pire, par pudeur. La vie privée des autres ne le regarde pas – en fait, ne l'intéresse pas.

L'autre jour, le professeur de civilisation antique leur a parlé du roi Midas avec ses oreilles d'âne, et du barbier qui seul connaissait le secret, mais qui n'osait le dire à personne. Tout le monde riait, Pedro attendait la suite. Non, le barbier ne l'avait confié ni au flot ni au ruisseau,

le secret trop lourd, mais à la terre, dans un trou qu'il avait soigneusement refermé. Des roseaux avaient poussé à cet endroit, qui avaient révélé le secret au vent. Papa avait raison, le roseau l'a dit à la brise... Une histoire stupide, bien sûr, mais qui lui donne soudain un fol espoir. Un secret trop lourd, peut-être suffit-il de l'enterrer?

Le soir, lorsque tout le monde s'est endormi, il n'hésite pas longtemps. Il sait en quel coin du jardin ensevelir son secret. Il a repéré, depuis longtemps, un endroit où l'herbe pousse moins dru et plus jaune. Une herbe malade qui n'ira pas tonitruer à tous les vents... Il suffit de creuser, pas trop profondément, avec une cuiller à soupe, de susurrer le nom aimé, de reboucher le trou, et d'espérer que le nom y restera bien sagement au lieu de tourner dans son crâne comme un prisonnier dans sa cellule. Il creuse et déjà, le nom descend sur ses lèvres. Il serre les dents. Pas trop vite, mon ami.

Le secret, il n'aura pas le temps de l'enterrer. Il n'aura pas le temps de prononcer le nom qui lui brûle les lèvres et de lui déclarer son amour interdit. La cuiller a heurté un objet métallique, à quelques centimètres à peine de la surface. Celui qui l'a enfoui n'entendait pas cacher un grand mystère : le ravinement accentué chaque année par le ruissellement des eaux aurait fini par le mettre au jour. Même si l'on tient compte du nombre d'années qui a dû s'écouler, le coffret que Pedro dégage affleure presque le

sol, ce qui explique sans doute la différence de coloration des herbes. Cela seul aurait fini par se voir.

Le coffret de fer est verrouillé par un cadenas à combinaison. La version archaïque du *password*. Pour un obsédé de la sécurité informatique, il ne sera pas difficile de percer les cent millions de possibilités. Ça sert enfin à quelque chose, la protection de la vie privée : à épier celle des autres. Car pour Pedro, il n'y a pas de doute. Il est ici, le secret. Celui que son père n'a pas voulu lui révéler avant sa mort. S'il a pris soin de le cacher dans le jardin, c'était pour qu'il soit découvert, et s'il ne l'a pas enterré plus profondément, ce n'était pas pour le cacher sous un code impossible à décrypter ! Celui-ci est à huit chiffres, cela fait tout de suite penser à une date, jour, mois, année. Il n'y aura que quelques combinaisons à vérifier, dans deux ou trois ordres différents tout au plus, entre le jour, le mois et l'année. Pedro rebouche le trou et remonte dans sa chambre, avec le secret d'un autre sous le bras. Pour le coup, il en aurait oublié le sien.

Il y a passé la nuit. Les dates de naissance de son père, de sa mère, de leur mariage, de leur retour en Espagne, de leur passage en France, en commençant par l'année, à l'américaine, ou par le jour, à la française. Puis celles des grands-parents, qu'il a parfois dû rechercher dans ses archives. Puis des enfants. C'était tout simple : sa propre date de naissance servait de

code ! Comment ne pas y voir un message personnel ? Il a fallu un peu secouer les charnières, mais le coffret s'est ouvert. Il ne s'attendait pas à des ducats ou des colliers de perle, mais tout de même... Soigneusement enveloppés dans plusieurs couches de plastiques, des papiers jaunis, des photos décolorées, des extraits de journaux, des passeports périmés, toute une vie privée qui tiendrait aujourd'hui en quelques mégaoctets dans les hyperserveurs de stockage au Groenland. Tout au-dessus, une note d'une écriture plus récente, qu'il reconnaît aussitôt, et qui lui est adressée.

« Pedro, si tu es parvenu à ouvrir ce coffret – je te fais confiance, c'est moi qui t'ai appris les fragilités des mots de passe – c'est que je suis mort, et ta mère aussi. Peut-être vous a-t-on parlé d'accident, peut-être de suicide – j'aimerais mieux pas, ce n'est pas l'image que je voudrais que tu gardes de moi – ne crois pas tout ce qu'on te dira. Ce que tu trouveras ici, tu aurais dû l'apprendre à ta majorité, en douceur, avec ta mère et moi pour te serrer dans les bras et te rappeler tendrement ce que nous avons toujours été : un père et une mère. J'espère que tu as l'âge de comprendre, et que tu n'es pas seul, que ta sœur est à tes côtés pour te rappeler que nous sommes une seule et même famille. Mais peut-être es-tu tout seul, dans ta chambre, avec ce secret trop lourd pour un trop petit garçon. Crois-moi, il a été si lourd, pour ta mère et moi.

Alors, avant de lire tout ce qui suit, rappelle-toi que nous t'avons aimé. Et protégé contre ce que nous n'avons pu éviter pour nous-mêmes. Ton papa. »

Mais que veut dire ce mot, « papa », quand tous les papiers disent l'inverse? Qu'il est bien né Pedro, oui, mais sous un autre nom, celui de la photo qui ne ressemble pas à papa. L'histoire se reconstitue sous ses yeux. Elle n'est pas belle. Pedro est né durant le printemps noir de Cuba, en 2003. Une répression sévère contre des dissidents accusés d'être à la solde des États-Unis. Son père (il faudra bien lui donner ce nom) en faisait partie. Son père (il faudra bien lui retirer ce nom) représentait alors une entreprise espagnole à La Havane, où il s'était installé avec sa femme et sa fille d'à peine un an. Les deux familles avaient noué de solides liens d'amitié. Quand le premier s'était senti menacé, le second avait accepté de déclarer sous son nom le fils de son ami. Pedro venait à peine de naître et avait déjà perdu son père. La famille était alors rentrée en Espagne, dans des conditions difficiles. La vérité ne pouvait être cachée longtemps aux autorités cubaines. Il avait fallu fuir, encore, emmener Pedro en France, chez son grand-père maternel, enfin, son faux grand-père, mais c'est quand même le vrai, celui qui l'a élevé. Le garçon s'emmêle dans toutes ces familles qui défilent sous ses yeux. Le père, mais lequel, a tenu à ce que tous les renseignements figurent dans

le coffret, tant d'inconnus, tant de morts de papier, dont il sait, mais sans parvenir à le ressentir dans sa chair, qu'ils ont été, non, qu'ils sont sa famille. Tant de vies dont il a été privé. Et tout cela, pourquoi? Les articles de journaux l'expliquent, sans doute, il a à peine lu les titres, ne veut pas savoir. C'est une autre histoire, ce n'est pas la sienne, pas encore. Un jour, il sera grand, il apprendra. Il se battra, peut-être, comme se sont battus ses pères. Aujourd'hui, il est dans une autre histoire, qui porte un autre nom, et un nouvel espoir. C'est tout ce qu'il retient du coffret : Mercédès n'est pas sa sœur !

Alors, ce secret, tous ces secrets trop lourds qu'il n'a pas réussi à enterrer, en fin de compte, ils n'avaient rien de honteux. Le petit secret : il aime sa sœur, mais pas comme une sœur. Le grand secret, elle a répondu à son baiser, mais pas comme une sœur. Et le secret invouable : c'est à cause de cela, à cause de lui qu'elle est partie. Tout cela, bientôt, n'existera plus. Il allume son téléphone : il ne l'a dit à personne, et surtout pas à elle, mais il a réussi depuis longtemps à hacker le profil cadennassé de Mercédès sur Facebook.

FLAMMES, MON AMOUR

MALIKA MADI

JANVIER 2003

Elle s'est mise à écrire, à me regarder puis encore à écrire. Elle a soupiré et frotté sa main sur le rebord de son bureau avant de déposer son stylo. Elle a croisé les bras et posé sur moi un regard bizarre; résigné, désespéré, froid et en colère à la fois. Elle a installé un silence gênant, elle le faisait exprès pour me déstabiliser, m'obliger à réfléchir alors que je n'en avais pas envie. Elle ne me faisait pas peur. Ni elle, ni les autres: les profs, les éducateurs, les flics, mes frères ou les mecs de mon quartier: l'épicier, le boucher, le boulanger, le cordonnier rifain, tous rifains sauf le vendeur de kebab; un turc égaré dans le quartier.

— Qu'est-ce qu'on va faire de vous, Monsieur Klein?

Les lacets de mes baskets étaient défaits.

— Tu pourrais lever les yeux quand je te parle!

Je n'avais pas eu le temps de changer de chaussures. Les flics m'avaient arrêté dans la rue. Mes Air Max étaient dégueulasses à cause de la boue sur laquelle j'avais marché avant d'arriver à l'école.

— Monsieur Klein?

— Pourquoi vous m'appellez comme ça?

— C'est écrit sur ton sweat.

— C'est la marque, c'est pas mon nom.

Elle a soupiré, puis elle s'est tournée vers son Mac avant d'appuyer sur une touche pour le rallumer. Elle a tapé un truc et elle a tourné l'écran vers moi. C'était la photo d'un grand château au milieu d'un bois. Tout autour, il y avait d'autres constructions qui ressemblaient à des dépendances. On aurait dit le village suisse où on était allés avec ma classe de sixième primaire.

— C'est quoi?

— À ton avis?

— Je sais pas moi, pourquoi vous me montrez ça?

— C'est le centre fermé de Fraipont. Tu ne me laisses plus le choix, je t'avais prévenu. Je t'ai averti les trois dernières fois.

— Je m'échapperai.

— C'est un centre fermé. Fermé, avec des clés et des serrures, comme en prison.

Quand elle a dit ça, j'ai pensé prendre la fuite. Je connaissais chaque couloir du palais de justice. Ce n'était pas la première fois que je me retrouvais ici. J'étais sur le point de me lever quand je me suis souvenu qu'un policier et un éducateur m'attendaient derrière la porte. Elle ne m'avait pas quitté des yeux et je savais, par son sourire froid, qu'elle avait deviné.

— Tu n'as rien à me dire ?

— J'ai envie de pisser.

— C'est tout ?

— J'ai que seize ans ! Vous pouvez pas me mettre en prison !

Elle a remis les lunettes qu'elle avait posées sur le bureau et s'est mise à écrire comme si elle ne m'avait pas entendu.

— Ton avenir est entre tes mains et tu joues avec lui comme tu jouerais à la Playstation.

— J'ai jamais eu de Playstation...

Les larmes étaient aux bords de mes yeux et je serrais les poings pour les retenir. Je serais tellement que mes doigts étaient devenus blancs. Après un moment, j'ai souri parce que j'étais parvenu à ravalier mes sanglots. J'étais fier de moi. J'ai levé les yeux vers elle. Mon regard était sec. J'ai souri encore en pensant à ce bras de fer que je venais de gagner contre moi-même. J'ai souri à mon courage, la maîtrise de mes émo-

tions. Je ne sais pas pourquoi, mais j'étais drôlement content de ne pas avoir pleuré devant elle.

— Tout ça t'amuse ?

— Je veux rentrer chez moi !

Elle a fait venir l'éducateur. Sofiane s'est assis à côté de moi et il a posé la main sur mon genou. Il m'aimait bien. On allait sortir d'ici et il allait encore me faire la morale. Ses conseils ne restaient jamais longtemps dans ma tête. C'était comme s'il se trouvait sur une rive et moi sur une autre et qu'il me criait de ne pas me jeter dans l'eau. D'abord six mois, elle lui a dit. Pas de visite, pas d'Internet, plus de téléphone. Après six mois, je prolongerais de six mois.

— Un an ?

Elle, elle a baissé les yeux, complété les papiers et mis un cachet sur sa signature. Je n'oublierai jamais le bruit sec de ce tampon, débordant à peine sur son titre : juge de la jeunesse.

*

Tout petit et d'aussi loin que je m'en souviens, j'ai toujours été fasciné par le feu. Cette chaleur orange, le bruit de la matière qui brûle et cette force dévastatrice qui se propage et qui devient si vite hors de contrôle. J'étais hors de contrôle, comme le feu, violent, brûlant, incendiaire, dangereux. Je désorganisais ma famille. Rien ne fonctionnait quand j'étais dans les parages. Personne ne pouvait parler ni communi-

quer : moi seul devais focaliser l'intérêt. Aucune concession. Si je n'étais pas le centre du conflit, j'en étais l'initiateur. Je n'aimais que les tensions. Le chaos, c'était mon élément. Le silence me terrorisait, la gentillesse m'agaçait, l'ordre me dérangeait. C'est à l'âge de huit ans que j'avais eu mon premier briquet, un de ces vieux trucs dorés qu'on trouve dans les brocantes. La flamme, bleue, était intacte. Je l'emportais partout et la première fois que je m'en suis servi, c'était pour brûler les cheveux de la fille qui était assise devant moi, une petite Turque avec de longs cheveux noirs. L'institutrice était devenue folle. Après avoir éteint la mèche qui prenait feu, elle m'avait conduit chez le directeur en me serrant si fort par le bras que j'en avais gardé la trace pendant des semaines. Elle lui avait dit : « c'est lui ou c'est moi, j'ai été formée pour enseigner, pas pour gérer les monstres ». J'étais un monstre ? Comme Jacques Sullivan ? Lui était gros, moche et poilu, moi je n'étais qu'un petit garçon. Un enfant seul à qui personne n'avait expliqué le bien et le mal, les règles et les lois, le licite et l'illicite.

Ma mère est venue me chercher. Nous n'étions pas encore dans la rue qu'elle s'est mise à me tabasser. Elle n'avait rien dit d'autre que « petit monstre », elle aussi, mais en arabe. À chaque coup donné, dans la poitrine, sur le dos ou la tête, elle ajoutait « wlid chitane, wlid

kafeur, wlid babek ». J'étais le fils du diable, celui d'un mécréant et de mon père !

*

Mon père a violé ma mère. Alors que sa semence fécondait l'ovule et que dans la microseconde on m'attribuait une âme, le corps, le cœur, le cerveau de ma mère furent envahis d'une telle haine que l'infime cellule qui m'a construit en fut polluée.

Elle n'avait pas crié, elle ne s'était pas débattue, mais elle ne voulait plus qu'il la touche ni qu'il s'approche d'elle. Il n'avait pas respecté sa volonté. Il voulait coïter et, sans lui demander son avis, il avait imposé son corps sur le sien. D'habitude, elle ne disait rien, mais là, et pour la première fois elle avait dit non.

Lorsque mon père l'avait épousée, elle n'avait que seize ans. C'était une fille de la campagne du Riff et lui un laveur de vitres de Tanger qui avait appris à aimer la bière trappiste dans les bars de Bruxelles. Dès qu'il avait su boire, il s'était mis à consommer sans modération. J'ai deux frères et trois sœurs. Je sais pour l'avoir entendu de la bouche de ma tante « qu'ils avaient tous été conçus dans l'indifférence et moi, le dernier, dans la violence ». Elle avait vécu sa grossesse comme un drame, pleurant tous les jours, espérant à chaque instant que Dieu lui reprenne ce monstrueux fœtus qu'il faudrait encore élever

alors que les autres étaient déjà des adolescents autonomes. Elle avait même pensé le quitter avant que je ne remette ses plans en question. Elle était convaincue qu'il m'aimait parce qu'il n'avait jamais levé la main sur moi. Les autres avaient été ses souffre-douleur pendant des années. Moi, je crois plutôt qu'il acceptait mon existence. Que j'étais l'accident qui avait remis en question les plans de ma mère et que c'était pour lui une grande satisfaction. Je me dis souvent qu'à choisir, j'aurais préféré avoir été la victime de mon père plutôt que celle de ma mère. Une mère aurait sans doute ouvert ses bras et posé sa main sur les blessures.

Au centre fermé, la première nuit, je n'ai pas réussi à dormir. L'éducateur avait fermé la porte à double tour. J'ai passé la nuit à regarder cette porte en métal gris. Je n'osais pas m'en approcher parce que je me disais que si j'essayais de l'ouvrir et que je n'y parvenais pas, j'étais capable de péter un câble. Je savais qu'elle était fermée, mais je ne voulais pas m'en assurer. J'ai pensé alors que j'étais un fantôme capable de traverser les murs, de voyager à travers les bois, de rencontrer des sangliers qui me défieraient et des lapins sauvages que je poursuivrais. Je m'allongerais ensuite dans l'herbe humide sous un ciel luisant d'étoiles. Le vent traverserait mon corps et un frisson m'iriserait la peau. Tout serait silencieux, juste quelques cris d'animaux viendraient provoquer un soubresaut entre les

branches mortes ou les fleurs sauvages. Je n'avais jamais quitté Bruxelles, le bruit y était incessant, même la nuit. Léo, un copain qui avait déjà connu le centre fermé, m'avait dit « le calme, ça fait flipper. La nuit, t'entends rien, pas une voiture, pas une sirène, pas un chat... c'est comme si t'étais mort... ». Pour moi, c'est le contraire. Ici, je me sens vivant. Je peux même entendre les battements de mon cœur.

Les moments que je préfère sont ceux que je passe dans ma chambre. C'est la première fois que j'ai une chambre rien que pour moi. Je peux mettre mes affaires là où je veux, personne n'y touche. L'éducateur vient parfois vérifier que je ne cache pas de « produits illicites » comme il dit, mais j'accepte, c'est la règle du jeu. Et puis, il me demande toujours mon autorisation. C'est bizarre, personne ne m'a jamais demandé s'il pouvait entrer dans ma chambre, fouiller dans mes affaires, regarder dans mes cahiers, secouer mes baskets. Mon espace personnel avait toujours été violé. J'avais toujours été bousculé, frappé, insulté. L'éducateur me parlait avec respect et je ne savais pas comment lui répondre, si ce n'est en acceptant tout ce qu'il proposait. On faisait un peu de maths et de français le matin. L'après-midi, du sport ou des activités manuelles. J'ai appris la « socialisation » comme disait la psy. La première fois qu'elle a prononcé ce mot, je lui ai demandé ce que c'était et elle m'a répondu : « apprendre à parler quand c'est

son tour, apprendre à écouter les autres, respecter l'avis de chacun, savoir partager, donner et demander pardon quand on fait quelque chose *d'inapproprié* », etc., etc.

C'est sûr, j'avais appris la socialisation ! Les mecs ici étaient des braqueurs, des violeurs, des trafiquants de drogue, ils avaient commis des home ou car jackings... Il y avait même un apprenti terroriste.

J'ai passé deux ans loin de chez moi, de mes parents, de la vie que j'avais toujours connue. Ici, j'avais un rythme. De gré ou de force, on devait le respecter. Quand j'étais en primaire, l'instit disait en nous faisant la dictée : « ouvrez la parenthèse, fermez la parenthèse ». Moi, j'entendais le mot « parent » et j'imaginais ma mère qui ouvre et mon père qui ferme, mais ni l'un ni l'autre n'avait jamais joué ce rôle. Ici, j'étais dans la *parenthèse*. Le centre fermé était ma *parenthèse*. Même si les gars étaient de sales gamins, on était tous dans une *parenthèse* et on devenait des mecs comme les autres, comme ceux qui se trouvent dans une *parenthèse* dès leur naissance, jusqu'au moment où ils sont armés pour en sortir. Parfois, on parlait des trucs qui nous avaient amenés ici. Quand on me demandait la connerie que j'avais faite, je ne savais pas quoi répondre si ce n'est que j'aimais le feu depuis que j'étais tout petit et que les grandes flammes me fascinaient. « T'as foutu le feu ? ». Pas une fois, pas deux fois... Neuf fois ! Brûler, c'est terrasser.

Brûler, c'est éliminer. Brûler, c'est exterminer. Brûler, c'est un spectacle dont on ne répète jamais la mise en scène ni la chorégraphie, mais qui offre à coup sûr la plus spectaculaire des féeries. Bouter le feu, c'est anéantir plus qu'il n'est possible d'imaginer. C'est mettre à exécution la fin du monde, celui qui vous porte comme un appendice. Brûler, c'est se consumer pour effacer les traces de l'erreur que nous sommes. Cet accident que vous êtes doit disparaître et avec lui, les preuves de votre existence.

*

AUTOMNE 2018

Je lui avais à peu près tout refusé. Le mariage, la fidélité, un enfant et le sacro-saint « je t'aime » qu'on prononce au moins au début. J'avais rencontré Barbara sur Facebook. Elle était l'« amie » d'un « ami » qui avait posté un article sur le commerce équitable. Nous avons commenté gentiment puis, nos avis divergeant, nos échanges étaient devenus virulents, argumentés. À la demande de Léon, qui en avait marre d'assister à nos querelles sur son mur, nous sommes passés sur Messenger et finalement nous nous sommes retrouvés autour d'un café, place Sainte-Catherine.

Barbara est tombée amoureuse, on a décidé de former un couple. Sans vivre ensemble, on

se voyait trois à quatre fois par semaine. On parlait en vacances, on mangeait au resto, on allait voir un match ou un film, on rendait visite à ses amis le vendredi soir, à ses parents le dimanche, à sa grand-mère au home une fois par mois... On était un couple.

Après mes années de sale gamin et mon éloignement familial, j'avais fait un apprentissage dans la pâtisserie et m'étais spécialisé dans le mille-feuille de création. C'est devenu une passion. Un travail de minutie qui m'extraît du monde au point d'en perdre la notion de temps et de l'espace. J'ai travaillé dans de grands hôtels qui m'ont conduit à Londres, New York, Paris et Monaco avant d'ouvrir mon salon de dégustation galerie de la Reine. Je ne vois plus mon père. Ma mère a essayé de renouer un lien qui n'a jamais existé. J'ai refusé de faire semblant. Elle ne lâche rien. Je me demande quand elle prendra conscience qu'il n'y a personne de l'autre côté. Je travaille, je crée et je m'adonne à mon autre hobby : les femmes. Je vois Barbara.

Il m'arrive encore, de temps à autre, et même dans une suite du Hilton ou du Plaza de Londres ou de New York, de me réveiller en sursaut avec la sensation d'être encore dans cette chambre du Centre. D'imaginer que la porte est fermée et de connaître comme une suffocation. Je ne dors jamais la porte fermée. Barbara ne s'endort pas la porte ouverte, j'ai trouvé plus accommodant de vivre chacun chez soi.

À ce stade de ma vie, j'avais tout pour être heureux, mais une cloison refusait de céder. Comme un pan dissimulé dans l'obscurité pour ne pas mettre en lumière des objets cassés. Le petit morveux était loin maintenant, le pyromane, le voyou des quartiers. Enfin, je le pensais. Je le pensais même peut-être mort, mais il était là, à me pourrir la vie, à détruire, incendier, réduire à néant.

Avant de disparaître de ma vie, Barbara m'a lancé un scud : « Tu es un handicapé de l'amour, un malade, un pervers, un détraqué. J'aurais dû me méfier de toi quand j'ai compris que tu n'étais qu'un pauvre type qui souffre d'un incurable trouble de l'attachement. Tu ne sais pas aimer et tu n'aimeras jamais personne. À commencer par toi. »

Comment se construire sur des fragments, des brisures, des failles ? Mon enfance a décuplé ma force d'homme tout en fragilisant à chaque pas le petit garçon qui a grandi sans affection, sans règles, sans nid.

Les réseaux sociaux sont devenus mes terrains de chasse. Mes créations pâtissières photographiées comme des œuvres d'art et mon nom de plus en plus diffusé, ont vu mes profils et cercles amicaux virtuels s'élargir, s'étoffer. J'aime cette idée d'être « aimé » sans devoir aimer en retour. C'est confortable et la manière la plus sûre de ne pas avoir mal. J'avais aimé ma mère, cette femme qui ne m'aimait pas. Alors

c'était à elles, les femmes, de m'aimer en retour. Conclure n'était jamais mon objectif. Jouer, séduire, créer l'attente était pour moi plus excitant, un état nouveau puisque l'enfant n'avait jamais joué, séduit ou suscité la plus infime attente chez sa mère.

La dernière, celle qui me coûta Barbara et une tache démesurée sur ma réputation, était une gamine de vingt ans, Gloria. Pourquoi elle plutôt qu'une autre ? Sa ressemblance avec ma mère. Le même regard froid, la même couleur de peau, le même dessin des lèvres et une arrogance, sur ses photos Facebook, qui n'était pas sans me rappeler celle de ma mère. J'avais commencé par la remercier pour ses encouragements et ses compliments pour mon travail. Puis, ses cœurs virtuels et ses baisers émoji avaient ouvert la porte sur la suite. Au bout de quarante-huit heures, nous étions passés à WhatsApp. Son extravagance, ses dispositions aux « jeux » avaient fait le reste. De photos d'elle nue, sous mes injonctions, à des pratiques paraphiliques que je lui demandais d'exécuter par vidéo interposée, la situation était devenue scabreuse, sordide. Un rapport de domination s'était installé et même si je n'avais pas perdu de vue qu'il s'agissait d'une gamine inconnue, j'avais la conviction que c'était ma mère que j'atteignais. Derrière l'interface de mon mobile, j'avais peu à peu oublié l'homme que j'étais devenu pour laisser la place au gamin aux abois. Après quelques semaines je m'étais

lassé d'elle. Ma lâcheté s'était contentée de ne plus répondre ni à ses appels ni à ses messages. Elle était devenue menaçante. « J'allais le payer cher ».

Un matin, j'étais arrivé à l'aube à mes ateliers. J'étais sur le point de garnir mes macarons quand j'avais rallumé mon portable éteint depuis plusieurs heures. Des dizaines d'appels en absence. Mon meilleur ami, l'une de mes sœurs, ma vendeuse, mon coach, Barbara... C'est elle que je décide de rappeler.

— Barbara... qu'est ce qui se passe ?

— Comment tu vas gérer ça ?

— Gérer quoi ?

— Ah, tu ne sais pas...

— Quoi ?

— La gamine te traîne dans la boue. Sa vidéo a déjà fait des milliers de vues. Pauvre mec...

Elle l'avait fait ! Gloria avait livré sur les réseaux sociaux les détails de nos jeux amoureux. En quelques heures à peine, n'importe quel internaute saisissant mon nom sur un moteur de recherche pouvait prendre connaissance de mes inclinations sexuelles. Tout était là, livré au grand jour. Elle s'était filmée et avait publié la vidéo sur son compte Facebook. Les partages avaient fait le reste. J'avais dû lui parler de mon passé pyromane : même cela, elle l'évoquait.

Pourquoi n'ai-je pas réagi ? Probablement parce qu'une lourde porte s'était soudainement refermée. Après avoir visionné la vidéo,

j'ai éteint mon portable, terminé mes macarons, déposé mes réalisations dans la vitrine, rangé la cuisine et fait l'inventaire des achats pour les prochains jours. La boutique était prête. À dix minutes de l'heure d'ouverture, je me suis isolé dans l'arrière-boutique, j'ai sorti le briquet doré qui ne m'avait jamais quitté. La flamme était toujours aussi belle et mon regard s'est perdu dans son vacillement. Cette flamme avait un jour mis le feu aux cheveux d'une petite Turque de ma classe. Elle aussi ressemblait à ma mère, je venais de m'en rendre compte. J'ai joué un long moment avec le briquet, faisant des ronds et des volutes dans l'espace. La flamme suivait le mouvement que je lui imposais, la flamme était ma maîtresse, mais j'étais son maître. A-t-elle un instant pris le contrôle ou l'ai-je autorisée à s'émanciper? Lorsqu'elle s'est répandue, je n'ai rien fait que la regarder, fasciné de voir la direction qu'elle choisissait. Libre, mais méthodique, avide et gracieuse. C'était l'enfant qui la regardait, c'était toujours lui qui l'embrassait.

NUDES

MARIANNE RUBINSTEIN

« EN VOYANT LA MER au lieu de la rue dans un petit port de mer, au lieu de la petitesse des hommes on voit leur grandeur. »

Je feuilletais mon agenda pour savoir combien de temps il me restait pour livrer mes dernières planches BD et je suis tombé sur cette phrase (il y a une citation par semaine dans mon agenda – un peu comme dans les biscuits chinois).

Je l'ai lue, j'ai posé mon crayon et je me suis mis à imaginer : une rue débouchant sur un port, les cris des mouettes, ce mélange d'odeurs de mer, de poisson et de gazole si caractéristique des ports de pêche.

C'est alors que tu as appelé.

En général, je ne décroche pas s'il s'agit d'un numéro inconnu – je n'aime pas que l'on me dérange en plein travail, encore moins si je suis charrette. Pourtant, j'ai répondu, peut-être parce que je ne travaillais déjà plus, peut-être parce que je sentais qu'il le fallait.

Tu as dit : c'est Clélia.

Six ans que je ne t'avais pas vue. J'ai pensé : elle a seize ans maintenant.

La communication était mauvaise, tu m'expliquais quelque chose que je ne comprenais pas. Mais j'entendais l'angoisse dans ta voix.

Quand j'ai su où tu étais, j'ai dit : Ne bouge pas, j'arrive.

J'ai pris mes clefs de voiture. Dehors, il gelait, il pleuvait des cordes. J'ai frissonné. Pourtant, deux jours plus tôt, il faisait chaud comme en été.

En roulant, j'ai pensé à l'enfant que tu avais été. À ta manière de te concentrer en crispant un peu la bouche quand tu venais dessiner avec moi. À ton application et ton impatience. À ta joie de vivre qui se diffusait en moi, ta main dans la mienne lorsque je t'emmenais à l'école, le matin. À ta façon résolue d'être une petite fille, quand certaines de tes copines se comportaient déjà comme de petites femmes.

Je ne savais pas que tu avais mon numéro de téléphone.

La route était glissante, on y voyait à peine et le mouvement répétitif des essuie-glaces

m'hypnotisait un peu. J'ai fait au plus vite pour arriver.

Bien sûr, tu as grandi, mais en t'apercevant à travers la vitre du café, le dos un peu courbé, les épaules crispées, les cheveux mouillés, j'ai d'abord pensé à un poussin. Tu ne faisais rien, tu attendais. Ton verre était vide. Tu semblais frigorifiée. Vu ta tenue d'été, tu devais déjà dériver depuis au moins deux jours.

Quand je me suis trouvé face à toi, je me suis demandé quoi faire : t'embrasser, te prendre dans mes bras ? Tu es une jeune fille à présent. Tu t'es levée et tu m'as fait la bise. Tu grelottais dans tes habits trempés.

Je t'ai ramenée chez moi, tu as pris une douche chaude et je t'ai prêté un jogging trop grand. Tu avais faim, tu as mangé un peu de gâteau. Ni toi ni moi ne savions par où commencer. Tu t'en souviens ? Ta mère disait toujours que j'étais un ours mal léché.

Puis, tout doucement, tu m'as raconté en buvant du thé et en dessinant des formes avec les miettes du gâteau.

Tu m'as raconté que tu avais envoyé des *nudes* à ton copain et je suis tellement confus de ne pas avoir compris ce mot *nudes* et de t'avoir demandé de répéter puis de m'expliquer de quoi il s'agissait.

Tu m'as raconté qu'il avait fait circuler ces photos de *nudes* auprès de ses copains. Qui eux-mêmes les avaient fait circuler.

À tel point que tu avais commencé à recevoir de drôles de messages et c'était vite devenu harcelant. Les regards, les allusions au lycée, les commentaires. Tu n'avais plus de répit.

Tu as jeté ton téléphone, tu as cessé d'aller en cours, tu n'es plus rentrée à la maison. De ces jours-là, tu n'as rien voulu me dire. J'aimerais parvenir à ne pas imaginer le pire.

Maintenant, tu dors dans mon bureau, je t'ai donné un calmant.

J'ai téléphoné à ta mère pour la rassurer, lui dire où tu étais. Depuis notre séparation, nos rapports ne sont pas bons. Elle m'a immédiatement rappelé que même si j'avais vécu avec vous pendant huit ans, « je ne suis pas ton père et je n'ai aucun droit sur toi ».

Elle est en route et sera bientôt là pour te ramener à la maison. C'est pourquoi je t'écris cette lettre que je mettrai dans ton sac.

Tu n'es pas ma fille, mais je n'ai pas d'autre enfant que toi.

J'aurais voulu aller voir le jeune homme à qui tu as fait confiance pour lui expliquer deux ou trois choses, mais ta mère m'affirme qu'après enquête, il ne serait pas responsable – un copain aurait ouvert à son insu son Snapchat et photographié les *nudes*.

J'espère que cela allégera ton chagrin.

Quant à moi, dans ce monde où même le climat devient fou, je préfère rester dans ma tanière avec mes crayons à dessin.

Mais tu peux compter sur moi.

Je t'embrasse, petite Clélia,

Marc

PS: la citation est de Stendhal, il l'a notée
au dos du manuscrit de *Lucien Leuwen*.

INCOGNITO

NICOLAS ANCION

ZACK N'A AUCUNE ENVIE d'aller à cette soirée. En réalité, il n'aime pas quitter sa chambre, encore moins sortir de la maison, si ce n'est, de temps en temps pour passer la nuit chez un copain. Chez Baron, par exemple, mais Baron, justement, a insisté pour qu'ils y aillent ensemble.

— Attends, Zack, c'est la première soirée du printemps ! Tu ne peux pas rater ça. Puis, je suis obligé d'y aller, moi. J'ai un plan sur FutureLove.

Zack a levé les yeux au ciel. Faut dire que Baron a *toujours* un plan. Quand ce n'est pas avec cette application-là, c'est sur une autre. Un réseau social, un machin de rencontre, un truc de papote en ligne. Il doit avoir des centaines d'applications dans son téléphone. Dès qu'il s'ennuie, d'ailleurs, Baron les fait défiler du bout du pouce sur l'écran.

C'est un tic. Un TOC. Son truc, en bref. Même quand il discute de politique avec Zack, il ne peut pas s'empêcher de suivre deux ou trois conversations différentes sur son téléphone.

— C'est une rousse.

— C'est tout ce que tu sais d'elle?

— Non, je sais aussi qu'elle a les yeux verts. J'ai sa photo.

Baron a tourné l'écran pour que Zack puisse regarder. Ce dernier a à peine eu le temps de lire le texte affiché au-dessus du visage de la fille : *Rendez-vous aveugle*.

— Elle va te crever les yeux, c'est ça le plan?

Baron a souri en coin avant de répondre :

— Non, quand tu utilises FutureLove en aveugle, l'appli t'attribue une fille au hasard, qui se trouvera à une soirée où tu vas aussi. C'est juste un plan cul. Tu t'engages à ce que ça ne dure pas plus d'une nuit, quoi qu'il arrive.

Zack a regardé la cour de récré par-dessus l'épaule de son copain. Il devait y avoir des centaines de filles et de garçons, la plupart la nuque courbée vers un écran. Est-ce qu'il y avait une rousse aux yeux verts dans le tas? Peut-être. Baron ne la remarquerait de toute façon pas, il a trop de fils à détricoter sur son écran.

— Tu devrais essayer, Zack. Ça te détendrait un peu, de tirer un coup.

— M'intéresse pas, ton site de cul, tu le sais bien.

Et c'est vrai. Zack déteste les logiciels qui espionnent et les attirails de filtrage qui lisent les mails et décortiquent les SMS, fouillent les disques durs et gardent la trace aussi bien des lieux qu'on a visités que des recherches qu'on a lancées. Même des pires. Surtout de celles-là, d'ailleurs.

Zack a un téléphone bien sûr, comme tout le monde, et un ordinateur à la maison. Mais il les utilise avant tout pour consulter des moteurs de recherche, des pages d'encyclo et pour jouer à monter et démonter des moteurs et des machines sur une appli de mécanique. Il passe des heures à dessiner les plans d'un vélo en carbone, à discuter avec des gars à l'autre bout du monde, passionnés comme lui de dessin industriel, de propulsion électrique et de stockage d'énergie.

Les histoires d'un soir avec des filles ou des mecs ne figurent pas très haut dans la liste de ses priorités. Dans sa tête, il imagine bien un jour fonder une famille, avoir des enfants et une maison, mais dans un futur lointain, après des études de design industriel ou d'ingénierie, après avoir trouvé du boulot comme concepteur, le jour où il rencontrera, à une convention sur la mobilité verte, une fille qui lui ressemblera un peu et qui l'aimera beaucoup, qui n'aura pas passé son adolescence à se démonter la tête les vendredis et samedis, à coups de beuh et de bières, qui sera passionnée elle aussi, peut-être pas d'aérodynamique et de conservation d'énergie, mais d'autre chose certainement, d'aussi complexe et d'aussi stimulant, et

qui aura envie de fabriquer des petites bricoleuses et des petits bidouilleurs.

Mais Baron est encore plus têtue que Zack. Il l'a prévenu qu'il n'irait pas seul à cette soirée, que si Zack ne vient pas, il ne lui parlera plus de son vivant, qu'il s'introduira chez lui en cachette avec un électroaimant pour vider le contenu de ses disques durs, qu'il l'abonnera de force sur FutureLove avec des photos qui lui ficheront la honte, qu'il inscrira son numéro de téléphone pour recevoir l'horoscope en hongrois et des pubs en coréen tous les matins, qu'il racontera à tout le monde qu'il couche avec la prof de géo et c'est ce dernier point qui a permis à Baron de remporter la lutte. La prof de géo, Zack la déteste et c'est réciproque. Elle l'a pris en grippe et il a beau tenter de se faire le plus discret possible, dès qu'elle gueule, ça lui retombe dessus. Et elle gueule souvent parce qu'elle n'a aucune autorité, parce que son cours est nul et que personne n'écoute ce qu'elle raconte d'une voix de grenouille enrouée retranchée derrière son bureau.

Et c'est pour cette raison que Zack, qui n'a aucune envie d'aller à cette soirée, vient de pousser la porte de la salle des fêtes trop sombre à son goût. La musique semble jaillir des baffles comme de la neige artificielle propulsée d'un canon, retombant en lourde pluie sur les filles en jupes ultra-courtes et les mecs en marcel et lunettes de soleil. Zack ne se sent pas à sa place, lui qui a enfilé à la hâte le premier sweat à capuche qui

lui est tombé sous la main sur un jeans pas très propre. Baron est introuvable et le carrelage arrosé de bière et de mélanges alcoolisés colle aux semelles. Le rythme électro semble ralentir toutes les trois minutes et, dès qu'il repart de plus belle, les bras se lèvent, les sifflets fusent et la salle entière sautille de bonheur. Pas Zack. Il n'est pas gagné par la même envie de se fondre dans la masse informe des corps suants et des sourires artificiels. Il a tenté de discuter avec des copines, mais le son trop fort couvre les conversations. Il a voulu danser pour se donner une contenance, mais la boîte à rythme et les effets d'écho lui ont surtout donné envie d'aller prendre l'air. C'est en quittant la piste qu'il a aperçu Baron et la rousse, les cheveux de l'une ruisselant sur les épaules de l'autre, formant une sorte de bête grouillante contre le mur d'un beige dégueulasse, et il a aussitôt compris que ce n'est pas ce soir qu'il va déconner avec son meilleur pote. Zack sent un besoin pressant de repartir au plus vite, à travers la nuit noire, de marcher le long de la route à longues enjambées, de s'emplir les poumons de bouffées d'obscurité, de regagner au plus vite sa chambre et son lit confortable. Il franchit le troupeau de fumeurs amassés devant les portes et c'est alors qu'il l'aperçoit à l'entrée du parking.

Une fille avec un bonnet de laine, pliée en deux sur un vélo renversé.

Elle lui tourne le dos et gesticule en lâchant des gros mots, qui ne semblent pas assortis à

sa jupe en jeans et aux jambières rouges qui remontent en tire-bouchon jusqu'à ses genoux. Elle fulmine, peste contre son vélo, le soulève puis le repose aussitôt.

— Y a un problème? demande Zack.

— Il est foutu. Les pédales ne font plus tourner la roue. J'y connais rien.

Elle se redresse et tourne la tête. Zack aperçoit des yeux d'un bleu de ciel d'été et des lèvres épaisses. Le visage de la fille s'illumine d'un coup. Zack a l'impression que le bleu ciel pétille. Le sourire qui se déploie met en évidence une nuée de taches de rousseur en suspension autour d'un petit nez rieur.

Zack ne dit pas un mot. Il se penche sur le vélo, dégage la chaîne en tirant sur le dérailleur et la replace sur l'un des pignons de la roue arrière. D'une main, il soulève le vélo par la selle alors que son pied appuie sur la pédale. La roue tourne. La fille tape des mains.

— Un super-héros! Merci!

Zack sourit intérieurement, tout en cherchant un appui pour la bicyclette.

— T'as un cadenas? Tu ne peux pas laisser ton vélo comme ça, on va te le piquer.

— Je repartais. Elle est nulle cette soirée, mais...

— Je repartais aussi, s'écrie Zack, regrettant aussitôt son ton trop enthousiaste.

La fille lui touche le bras. Zack a l'impression que le contact est électrique.

— Tu vas par où? J'ai pas de phare sur mon vélo. Je vais pas rouler en pleine nuit...

— Je peux accrocher ton téléphone au guidon, pour t'éclairer.

— J'ai pas de téléphone.

Zack a l'impression que la foudre vient de lui tomber dessus : un éclair minuscule descendu pile à la verticale, du plus haut des nuages. Ses doigts tremblent, quand il s'assure d'avoir bien compris.

— Tu n'as pas de téléphone?

— Je l'ai oublié à la maison. Je l'oublie tout le temps. Tu pourrais me passer le tien? J'ai pas eu le temps de prévenir ma copine que je partais.

Zack tend son téléphone, reste figé sur place, pendant que la fille compose le numéro.

— C'est Adèle... Non, j'ai oublié le mien à la maison. Je rentre... Ouais, je te raconterai...

Zack n'entend pas le reste, il se répète en boucle : *Adèle, c'est un joli prénom*. Il s'en veut de laisser une pensée si bête traverser son esprit. N'empêche : *Adèle, c'est un joli prénom*.

Ils marchent le long de la route, dans le noir. De temps à autre, une paire de phares les éblouit ou un bruit dans le bois tout proche les fait sursauter. Adèle a un peu froid. Zack n'habite pas très loin. Il lui propose un thé, un café, un verre d'alcool fort, ce qu'elle voudra.

— Je ne bois pas d'alcool, dit-elle, mais le thé, je veux bien.

Zack sent son cœur battre trop vite quand il pousse la porte de la maison. Ses parents ont dû s'endormir en haut devant un épisode de série télé dont ils n'ont pas vu la fin. Il fait entrer Adèle et le vélo dans le hall, puis ils vont se réfugier dans la cuisine où l'eau bouillante, la lumière orangée d'une petite lampe posée près de la fenêtre et la conversation à voix basse ont vite fait de les réchauffer.

— Je sais pas comment j'aurais fait, si t'avais pas remis ma chaîne.

— T'aurais demandé à quelqu'un d'autre.

— Peut-être, mais quelqu'un d'autre n'aurait pas été fan des Simpsons comme toi.

— Comment tu sais ça ?

Adèle pointe la porte du frigo, sur lequel sont collés des magnets en forme d'Homer, de Marge et de Bart.

— Ça pourrait être ceux de mes parents...

— Ça pourrait, mais j'y crois pas. C'est trop bien, les Simpsons.

Autant dire que la suite de la conversation ne serait pas très intéressante à raconter ici de bout en bout. Elle est entrecoupée d'éclats de rire, de thé renversé, de confidences involontaires et de longs silences où Zack se perd dans les yeux bleus d'Adèle, si bien que le matin se lève et que le vélo n'a pas bougé. Du bruit se fait entendre à l'étage. Adèle s'éclipse sur la pointe des pieds, avant de remonter en selle, elle attrape Zack par les cordons de son sweat et l'embrasse sans retenue.

Longtemps.

Mais pas assez longtemps à son goût. C'est pour ça qu'il la revoit le jour même, puis le suivant. Qu'il vient la chercher à la fin des cours, qu'il se balade avec elle à vélo, à pied, à n'importe quel moment du jour et de la nuit.

— Toi, t'es en train de tomber amoureux, commente Baron, les pieds posés sur l'oreiller de Zack.

— Pas du tout. Je suis pas en train ; j'ai pris l'avion. Je suis amoureux depuis le début. Depuis que j'ai aperçu ses yeux bleus sous son gros bonnet de laine.

— Ouais, et ses seins surtout.

— Pas du tout. Je vais te dire la vérité. Ce qui m'a troublé, c'est quand elle m'a avoué qu'elle ne buvait pas non plus. Quelle probabilité est-ce qu'il y avait que je tombe sur une fille comme ça ?

— Je ne sais pas, c'est toi le matheux... Calcule.

Zack sourit. Il sourit tout le temps depuis qu'il est avec Adèle.

— Pas d'importance. C'est juste la preuve que la vraie vie, c'est un peu mieux foutu que tes applications de rencontres. Si tu levais un peu le nez de ton écran, Baron, tu la rencontrerais, ton Adèle rien qu'à toi. Si ça se trouve, elle habite à côté de chez toi et tu n'en sais rien.

Baron sourit, une ombre passe sur son visage. Il a envie de répondre un truc, mais il se retient. Il allume la console et, pendant le reste

de l'après-midi, ils se balancent des décharges laser sur une planète imaginaire à l'autre bout de la galaxie.

Zack passe moins de temps chez Baron et réciproquement. Chaque minute passée avec Adèle lui semble précieuse, chaque soirée où ils écoutent de vieux morceaux de folk qu'elle adore comme lui, chaque matin où ils partagent des biscottes à la confiture de figue, leur préférée. Quand ils éclatent de rire au même moment devant une sitcom, quand ils se regardent hébétés parce qu'un ahuri vient de dire une connerie à la télé, quand ils prononcent le même mot au même moment, Zack a l'impression d'avoir rencontré bien plus qu'une petite amie ; une âme sœur.

Parfois, un peu enivré par le bonheur d'être avec Adèle, il lui parle de Baron et de ses coucherries à répétition, des filles qu'il ramasse en ligne, en cochant des cases, en complétant des formulaires.

— C'est pas la vie, ça, c'est du préfabriqué.

Adèle ne répond pas. Sur ce sujet, elle n'a pas d'avis. Pas envie d'en discuter, peut-être. Zack passe à autre chose et les jours passent, eux aussi. Zack est sur un nuage. Son projet de vélo en carbone n'avance plus vraiment, ses copains du bout du monde n'ont plus trop de ses nouvelles, Zack n'a plus qu'une passion, Adèle. Et il ne le regrette pas.

Jusqu'au jour où Baron est de mauvaise humeur et où Zack, justement, en profite pour le

défoncer à la course de char romain sur console, puis au combat de mégabots dans l'arène, jusqu'à ce qu'il se foute de sa gueule tant et si bien que Baron n'en puisse plus. Le baromètre passe à l'orage. Baron et Zack se mettent à s'engueuler sans retenue, comme seuls savent le faire les vrais potes, ceux qui se connaissent par cœur, qui ont repéré depuis longtemps les défauts dans la cuirasse et sont capables de frapper, d'un coup sec et violent, pile où ça fait mal.

— Je sais que si tu bois pas, c'est parce que ta mère est alcoolo et que t'as peur de finir comme elle.

Zack amortit le coup, mais le choc est impressionnant. C'est sans doute la vérité, mais elle n'est pas belle à entendre dans la bouche de son meilleur ami. Baron enchaîne :

— Si tu te démontais la gueule à la vodka de temps en temps, tu serais peut-être un peu moins stressé ?

Zack encaisse, il n'est pas stressé du tout.

— Un peu moins chiant, surtout, conclut Baron.

Aïe, le coup est douloureux. Zack n'est pas prêt à en encaisser d'autres comme ça, alors il se lâche :

— J'en ai rien à foutre de tes beuveries et de tes plans cul sans enjeu. Et toi non plus. Au fond, t'es jaloux. Parce que tu n'as pas de copine.

Baron éclate de rire.

— Une copine, mais j'en ai cent, moi! T'en étais encore à mater des vidéos de cul sur le web que je couchais avec ta sœur.

Zack se jette sur Baron, ils roulent sur le lit. Ils se battent sans vraiment se frapper. Se tordent des bras et s'étouffent, avec juste ce qu'il faut de tact pour ne pas s'étriper. Zack finit par plaquer son ami, la tête dans les oreillers.

— T'es mort de trouille à l'idée d'aborder une fille en *live*, à l'école ou dans la rue, Baron. Toutes tes histoires, ça ne peut mener à rien. Tu laisses des variables et des algorithmes décider à ta place. Adèle, au moins, elle n'est pas sortie d'une appli. Je l'ai trouvée dans la vraie vie.

— T'es trop con, Zack, t'es vraiment trop con, conclut Baron, en se roulant bas du lit pour mettre fin au combat.

— Qu'est-ce que tu veux dire? demande Zack.

Il est furieux, il secoue son copain.

— De quoi tu parles?

— D'Adèle, tiens.

— Et qu'est-ce que tu lui veux, à Adèle?

Baron soupire :

— Rien du tout. Je me demande juste ce qu'elle cherche, justement. Tu crois vraiment qu'elle est tombée du ciel, comme ça?

Zack ne sait pas quoi répondre. Il réfléchit, enfin essaie de réfléchir, mais il a l'impression que le sol se dérobe sous ses pieds.

— Une fille qui roule à vélo, qui écoute des vieux disques pourris comme toi, qui ne boit pas d'alcool non plus, qui te tombe dans les bras, tu crois que c'est possible?

Zack hésite. Il s'assied sur le bord du lit, perdu.

— Une meuf qui regarde les Simpsons à notre âge, qui justement adore la même confiture que toi.

— Ben, ouais, fait-il.

— Bien sûr que c'est *possible*. Mais ce n'est pas du tout probable. Franchement, pour un mec qui adore les calculs et les statistiques... Quelles sont les chances que cette fille tombe pile devant toi au bon moment, hein?

— Je sais pas.

— Si, tu le sais très bien. Zéro. Il y a zéro chance qu'une rencontre comme ça se produise par hasard.

Baron a l'air trop sûr de lui. Il y a un truc moche qui cloche.

— Ça s'est passé, pourtant.

— Ouais. Mais pas par hasard.

Zack ne comprend plus rien. Il fixe le mur devant lui, repense à la soirée, à la nuit et aux phares qui éclairaient la route et les bois. Il ne veut pas comprendre.

— Adèle, elle t'a trouvé grâce à une application, qu'est-ce que tu crois?

Zack met un bout de temps avant de répondre.

— Mais je ne suis inscrit sur rien.

Il hésite un instant.

— C'est toi qui as rempli les formulaires à ma place ?

— Pas vraiment. Je crois que si tu veux de vraies réponses, c'est à elle que tu devrais poser tes questions.

Zack ne saurait même plus dire si c'est à pied, à vélo, en char à voile ou en sous-marin qu'il est parti de chez Baron et qu'il est arrivé chez Adèle, ruisselant sous la pluie battante. Elle s'est jetée dans ses bras, il l'a repoussée. Elle lui a tendu une serviette, il s'est essuyé, mais a gardé ses distances. Il a refusé de monter dans la chambre, ils ont discuté dans le salon, assis chacun dans un fauteuil, comme des adultes qui s'engueulent avant une séparation.

— Une de mes amies a rencontré son copain grâce à ce truc-là. Lui n'est même pas au courant. Et ça fait plus d'un an qu'ils sont ensemble.

Zack fixe ses pieds. Enfin, pas ses pieds, plutôt les baskets qui les entourent. Il ne les voit pas, d'ailleurs. Il bouillonne de l'intérieur.

— Sur les applis habituelles, tu ne rencontres que des types qui cherchent à rencontrer des filles. C'est nul.

— Je suis bien d'accord, grommelle Zack.

— Alors que sur Incognito, l'appli repère des gars et des filles qui ne sont inscrits sur aucun des sites de rencontres. Elle va piquer des infos dans les profils sur les réseaux sociaux, dans les

autres applis aussi, pour savoir où tu vis, ce que tu écoutes, ce que tu regardes, comment tu te déplaces, si tu as une copine ou pas, où tu passes tes soirées et tout ça. Avec la géolocalisation et en croisant les données des différents téléphones, c'est assez facile de connaître tes amis, tes réseaux, tes passions. De savoir à qui tu parles et de quoi...

— Putain, c'est du flicage. Sans demander l'avis, en plus.

— Peut-être, mais ça marche, tu le vois bien.

Non, Zack ne voit rien. Il a l'impression dégueulasse qu'on lui a menti, qu'on l'a manipulé, qu'il s'est fait rouler. Il a envie de marcher sous la pluie tout droit jusqu'à arriver au bord du monde et se laisser tomber dans le vide.

Adèle poursuit son explication :

— C'est légal, évidemment. Tout ce qui passe sur le web est public, sauf sur les sites sécurisés. Tout le monde le sait, mais personne ne s'en soucie. Il suffit de recouper les infos que les gens laissent volontairement sur tous les sites. Recouper, c'est pas très légal chez nous, mais l'appli est basée en Ukraine. Là-bas, ils s'en foutent.

— C'est pas une raison pour manipuler les gens.

— Je ne t'ai pas manipulé. Ma copine m'a installé Incognito. J'ai juste suivi les conseils de l'appli pour t'aborder en douceur. Pour forcer un peu le destin. Et ce sont eux qui ont contacté Baron, pour qu'il s'assure que tu viendrais à la soirée où je devais aller. Le vélo qui déraile,

c'était mon idée. Eux, ils voulaient que je tombe en panne devant chez toi et que je sonne, pile au moment où tu allais partir à la soirée.

Zack ne bouge plus, il ne répond rien. Chaque instant de leur nuit de rencontre repasse dans sa tête.

— Tu savais que les Simpsons, c'était moi.

— J'aurais pu te dire que tu avais arrêté de regarder depuis deux ans, mais que tu avais adoré. Je ne l'ai pas fait. Mais c'est vrai que je n'ai loupé aucun épisode pendant des années aussi.

Adèle s'approche, s'accroupit devant lui, pour tenter de le regarder dans les yeux.

— Si je t'avais avoué que c'est un logiciel qui a provoqué notre rencontre, tu m'aurais détestée.

— Je te déteste, Adèle. Plus que tout au monde.

Zack sait que ce n'est pas vrai, mais il ne peut empêcher les mots de sortir.

— Tu aurais pu me le dire plus tôt.

— Je te le dis maintenant.

— Trop tard. Parce que je t'ai obligée. Parce que je suis au courant.

Il se lève, sort de la pièce, quitte la maison sans se retourner.

La pluie a redoublé. Ce n'est plus une simple averse. C'est un déluge. L'eau ruisselle sur le visage de Zack, les gouttes perlent à l'extrémité de son nez. Plus il avance et plus il a l'impression de s'enfoncer dans la vase, comme s'il fonçait droit dans les sables mouvants.

Il a l'impression d'avoir été trahi. Il se sent sale, moche, raté.

Il a l'impression surtout d'avoir perdu ce qu'il avait de plus cher au monde. Et il ne peut pas faire demi-tour.

Il pleure de l'intérieur. Comme on hurle en silence, comme on implose, immobile. Il s'effondre à chaque pas, sans ralentir sa course.

Adèle.

Zack aurait préféré ne pas la connaître.

Zack aurait préféré savoir dès la première seconde qu'elle connaissait tout de lui. Zack aurait préféré.

Non, il n'aurait pas préféré quoi que ce soit. S'il écoute la petite voix tout au creux de son ventre, tout au fond de sa gorge, il ne regrette pas une miette de ce qui lui est arrivé. Il s'en fout, au final, de savoir si c'est une intelligence artificielle, les hasards de l'existence ou le coup de pouce du destin qui a mis Adèle sur son chemin.

Il s'en fout, c'est certain.

Mais il a tout bousillé. Il aurait dû ne jamais savoir.

Il marche sans lever les yeux, la tête baissée pour affronter la pluie, pour ravalier sa honte de marcher les yeux rouges, la gorge nouée, la honte de fuir à toutes jambes celle qu'il n'aurait jamais voulu quitter.

Mais il est trop tard, déjà.

Zack arrive devant chez lui, trempé, glacé, le moral dans les semelles de ses baskets. Il va

prendre une douche. Il va se mettre en pyjama, comme s'il avait attrapé la grippe, la rage ou une autre maladie qu'on soigne au fond du lit, et se glissera sous sa couette, malheureux, à bout de forces, sans joie, aussi plat qu'un Coca ouvert depuis trois mois.

Il demandera au sommeil de lui faire oublier tout ça.

Sauf que ça ne marche pas.

Parce qu'Adèle l'attend, sur le seuil, debout à côté de son vélo.

Avec un sourire plein de larmes. Avec ses deux yeux, d'un bleu éblouissant. Et ses taches tout autour. Et le reste en dedans.

— Regarde, dit-elle avec un sourire en piteux état, j'ai éteint mon portable. J'ai désinstallé l'appli. Je n'ai plus besoin de tout ça depuis longtemps, je t'ai, toi.

Il rit :

— T'es bête. Enfin, non, c'est moi, je suis désolé.

Elle ouvre grand ses bras, Zack vient s'y fourrer et l'embrasse sous la pluie battante.

— Et ton appli, là, elle disait qu'on aurait combien d'enfants ?

— Des tas.

— C'est pas très précis, tout ça. On pourrait certainement améliorer son algorithme.

LE PIEGE

PASCALE FONTENEAU

1

CE MARDI MATIN aurait pu ressembler à des milliers d'autres mardis matins. Sur le chemin, Kenza n'avait croisé personne. Personne non plus à l'arrêt du bus où, pour une fois, elle aurait même pu s'asseoir sur un des bancs. Au lieu de cela, Kenza marche de long en large sur le bord du trottoir en se posant une dernière fois LA question qu'elle se pose depuis la veille : « Je le fais ou je ne le fais pas ? »

Cette nuit, selon l'heure, elle était sûre de l'un ou de l'autre. Mais, à l'aube, quand elle avait ouvert les yeux, la lumière avait balayé ses dernières hésitations. À dix-sept ans et un mois,

elle se sent prête, même si, bien sûr, ce matin, Kenza a un peu peur. Mais elle en est sûre : rien ne pourra la faire changer d'avis !

Autour d'elle, les lampadaires s'éteignent les uns après les autres. Les autres jours, Kenza n'arrive jamais aussi tôt, mais Rose, son amie de toujours, a insisté pour qu'elles se retrouvent ici à sept heures. Kenza regarde l'heure : plus que trois minutes à attendre. Trois minutes interminables. Trois minutes, mais pas une de plus, heureusement. À sept heures pile, Kenza voit la silhouette familière de Rose traverser la place et venir vers elle en faisant de grands gestes. Kenza se retient de courir à sa rencontre pour ne pas monter son impatience. Pourtant, son cœur bat à toute vitesse. Apparemment, Rose est au moins aussi nerveuse qu'elle :

— Te jure, ce matin, j'ai pas eu besoin de réveil ! Toi, ça va ? Tranquille ?

Kenza n'a pas le temps de lui répondre, Rose sautille à ses côtés en lui montrant l'écran de son téléphone :

— Mors a confirmé ! Il t'attend ! Tu verras, Mors, c'est comme mon frère ! Quand je lui ai dit que tu cherchais le meilleur, il a activé son réseau pour dénicher le top du top. Crois-moi, tu ne trouveras jamais mieux ailleurs. Surtout à ce prix ! Combien il te demande ?

— 300, lui répond Kenza.

— 300 ? (Rose relève sa manche pour dévoiler le visage d'un ange tatoué sur son avant-bras).

Tu sais combien il m'a coûté celui-là? 150 et si j'avais voulu le même en couleur, j'aurais dû payer le triple. Là, pour 300, t'auras quoi?

Petit à petit, Kenza comprend que son projet va devenir réalité. Les doutes qui l'avaient réveillée cette nuit ont totalement disparu :

— Ce sera une Z-SAX, une puce de fabrication suédoise. Il va me l'implanter là (Kenza écarte son pouce et son index). C'est tout petit, la taille d'un grain de riz. Ton copain m'a dit qu'il l'a déjà fait : on ne sent presque rien.

— S'il te l'a dit, tu peux le croire. Pour mon tatouage, j'ai un peu dégusté, mais il m'avait prévenue. Mais bon, ce n'est pas le sujet. Toi, raconte : t'auras quoi avec ça ?

— Avec cette puce, je pourrai tout contrôler : mon téléphone, mon ordi, mes photos, mes fichiers, même la porte d'entrée de mon immeuble ! Plus besoin de mot de passe ou de garder mes données sur ma tablette ou mon téléphone, j'envoie tout dans les nuages (Kenza mime une masse au-dessus de sa tête) et hop, quand je veux, j'approche ma main de n'importe quelle machine et je retrouve tous mes fichiers ! Sécurité absolue !

— Waouh ! s'exclame Rose.

— Surtout quand tu connais mes parents ! Hier, ils m'ont encore confisqué mon portable ! Si je calcule, ils me le rendront dans un mois. Idem pour ma tablette ! Au moins, avec ça, je suis tranquille. Attends, ce n'est pas tout : Mors m'a

dit qu'il avait réussi à cracker plein de sites : je pourrais aussi avoir accès gratuitement à une salle de sport ! Si je veux, il peut aussi m'avoir des réductions sur la plupart des concerts ! Au fur et à mesure, il me proposera d'autres applications. Les possibilités sont infinies !

— GÉ-NIAL !

Kenza et Rose improvisent une danse, interrompue par l'arrivée du bus. Rose fait un signe pour l'arrêter et les deux filles sortent leur abonnement. Quand elles sont à l'intérieur, Kenza se penche vers l'oreille de son amie :

— Par exemple, ça, je ne devrai bientôt plus le faire. La technologie est prête et sera opérationnelle avant la fin de l'année. Mors m'a dit qu'il pourrait la bidouiller. Pour moi, ce sera gratuit !

— L'avantage, c'est que quand on sera ensemble, je pourrai en profiter aussi. Suis hyper jalouse ! Si j'avais le fric, je ferais comme toi, mais bon, faut que j'attende un peu avant de...

Rose avance la main comme si des portes secrètes allaient s'ouvrir devant elle :

— Buzz, buzz !

Kenza imite son amie et toutes les deux rient bruyamment dans ce bus à moitié vide. Soudain, Rose se précipite vers l'avant en entraînant sa copine :

— Vite, vite ! On descend !

Plus sérieuse, Rose donne des détails pour la suite :

— Là, on va dans l'atelier où Mors fait ses tatouages. On y va tôt parce que, sans être parano, il veut quand même rester discret...

— Parce que je ne suis pas majeure? Oui, je sais. Heureusement que tu le connais, sinon, j'aurais dû encore attendre. Ou demander l'autorisation à mes parents! Inimaginable! Là, ce matin, je vais juste manquer deux heures de gym, je dirai que j'avais oublié mes affaires.

— Par contre, moi, je fais les présentations, mais je ne pourrai pas rester. On se retrouvera ce midi pour se raconter. Allez, faut qu'on se grouille maintenant!

Kenza accélère pour rattraper Rose, plus rapide qu'elle. Toutes les deux traversent un carrefour, puis un autre. Tout en courant, Kenza prend des repères pour se retrouver au retour. C'est un coin de la ville où elle ne va jamais. Essoufflées, toutes les deux s'arrêtent devant une vitrine protégée par un volet en fer recouvert de tags et de graphs. Rose tape contre le volet. Même doucement, ça fait un bruit d'enfer. Pour ne pas réveiller la rue, elle préfère envoyer un message qu'elle montre à sa copine : « T où? ». La réponse arrive dans la seconde : « Tkt, j'arrive! »

Nerveuse, Kenza voit que Rose vérifie l'heure plusieurs fois et secoue la tête, visiblement désolée :

— Faut vraiment que j'y aille! Math en première heure, je ne peux pas arriver en retard. Mais ça va le faire : l'important, c'était de

t'emmener jusqu'ici. Maintenant, suffit que tu patientes un peu ! Mors sait pour le rendez-vous, vous ne pouvez pas vous rater !

Sans attendre, Rose embrasse sa copine et part à toute vitesse dans l'autre sens.

Kenza se retrouve maintenant seule et les doutes reviennent...

2

Plantée au milieu du trottoir, Kenza s'approche du volet métallique pour ne pas se faire bousculer par les piétons de plus en plus nombreux. Elle se demande si elle ne ferait pas mieux de les suivre. Mentalement, elle cherche déjà l'itinéraire le plus direct vers l'école quand une main se pose sur son épaule :

— Pardon pour le retard, pardon pour le retard ! répète une voix derrière elle.

Kenza se retourne et se trouve face à un visage en partie dissimulé par la capuche d'un sweat noir. Les mains de l'homme sont couvertes de tatouages, et notamment une fleur magnifique dont la tige s'enroule autour de son poignet. Mors, sans hésitation.

— Toi, tu dois être Kenza, sourit-il en agitant un lourd trousseau de clés. Rose m'a dit que tu attendrais devant la boutique. Normalement, je suis toujours ponctuel, mais là...

Avant de finir sa phrase, il ouvre une porte et la fait entrer dans une pièce dans laquelle il

progresse rapidement malgré l'obscurité. Kenza reste immobile sur le seuil.

— Ferme la porte derrière toi! commande-t-il.

Furtivement, Kenza imagine la colère de ses parents s'ils la voyaient ici plutôt qu'à l'école, mais les lumières que Mors allume un peu partout dans la pièce la détournent de cette affreuse pensée. Jamais elle n'est entrée dans un endroit de ce genre. Les murs rouges sont couverts de dessins encadrés : figures géométriques, fleurs, dragons, serpents ou créatures imaginaires. Il y en a partout, on se croirait dans un musée. Kenza est impressionnée, ça doit se voir. Mors s'amuse de son étonnement :

— Toi, visiblement, tu n'es pas une fille à tatouages ! Si tu veux, quand je t'aurai mis la puce, je pourrai te faire un petit dessin par-dessus...

— Non, non ! Je préfère la discrétion !

Tout en lui parlant, Kenza tente d'estimer l'âge de Mors : vingt, vingt-cinq ans ? Trente ? Plus ? Pas très à l'aise, elle le regarde s'asseoir sur un tabouret, juste à côté d'une table étroite recouverte d'une protection en papier, comme on en voit chez le médecin. Mors ne dit rien et Kenza regrette que Rose ne soit pas là pour faire la conversation. Surtout, elle préférerait ne pas traîner trop longtemps seule ici. Alors, elle sort l'argent roulé dans une poche de son sac :

— Tu peux compter, mais tout y est : trois cents, comme on a dit.

— Oui, comme on a dit. Sauf qu'il faudra attendre encore un peu, Mademoiselle, parce que c'est un copain qui doit amener la puce. Moi je pose, mais le vrai génie c'est lui. Hier, la soirée a été longue, mais il ne va pas tarder, je le...

Mors n'a pas le temps de finir sa phrase qu'un coup sur le volet annonce l'arrivée de quelqu'un. Un habitué apparemment, parce qu'il n'a besoin de personne pour trouver son chemin jusqu'à l'atelier. Une minute plus tard, Kenza voit débarquer un type, beaucoup plus grand et plus fin que Mors. Le corps enveloppé dans un long imperméable, un sac d'ordinateur en bandoulière, il s'installe dans un des fauteuils en cuir :

— On y est, on y est ! Ce matin, j'ai fait les dernières mises à jour, dit-il en ouvrant son *lap-top* gris sur ses genoux. Tiens, dit-il en tendant son poing fermé vers Mors. Fais gaffe, ils ont encore miniaturisé le bazar ! Bientôt, on devra tous porter des lunettes loupes !

Sa remarque le fait rire aux éclats. Mors rit avec lui et Kenza sourit parce qu'elle ne sait pas quoi faire d'autre. Soudain, l'homme se lève et s'approche d'elle sans lâcher son ordinateur :

— Bonjour, on ne s'est pas présentés. Moi, on m'appelle BX et vous, Kenza, c'est ça ? J'ai demandé à Mors de me filer un max d'infos pour pouvoir paramétrer votre Z-SAX, c'est le modèle que vous avez choisi ? Vous ne serez pas déçue ! Ça, vous ne serez pas déçue !

Sans attendre une réponse, il retourne s'asseoir et s'adresse à Mors :

— À toi de jouer. C'est le même matériel que la dernière fois.

Mors ouvre un tiroir derrière lui et en sort un appareil qui ressemble à une seringue. Voyant la tête de Kenza, il la rassure tout de suite :

— Ce sera comme un pincement, rien de plus ! Allez viens, assieds-toi !

Comme un robot, Kenza s'avance, s'assied sur le tabouret que lui désigne Mors et pose sa main gauche à plat sur la table. Mors masse la chair entre le pouce et l'index de Kenza :

— Si tu ne veux pas voir, ferme les yeux, cela va aller vite.

Sans fermer les yeux, Kenza détourne quand même la tête. Son regard croise celui de l'homme qui se fait appeler BX. Il lui fait un clin d'œil et une grimace qu'elle imite involontairement quand elle sent quelque chose s'enfoncer dans sa peau, puis un coton humide lui désinfecter la main :

— Nickel, s'enthousiasme Mors en braquant une lampe vers la main de Kenza. Nickel ! T'as rien senti, hein ? Puis, s'adressant à BX : pour moi, tout est en place. Tu peux lancer la machine !

— Ça charge, ça charge ! Quelle merveille, vraiment !

Kenza se sent un peu étrangère à leur conversation. Pourtant, tous les deux parlent de cette puce installée désormais dans sa main.

Elle se penche pour regarder, mais à part une minuscule trace de sang, elle ne voit rien. Mors s'approche, tire un peu sur sa peau et prend les doigts de Kenza pour qu'elle sente ce qu'il vient d'implanter sous sa peau :

— La taille d'un grain de riz, comme je t'avais dit, pas plus !

— Un grain de riz, mais une technologie d'extraterrestres ! se félicite BX en leur montrant les colonnes de chiffres qui défilent sur son écran. Si tu veux, je t'ajoute le code qui déverrouille les distributeurs de boissons du métro ! Avec ça, tu vas épater la galerie ! Et si tu me files cent euros de plus, je te fais monter dans n'importe quel TGV !

Surprise, Kenza regarde sa main comme si elle la voyait pour la première fois :

— C'est dingue, ça marche alors ?

— Bien sûr, que ça marche. Attends, je vais te montrer. Alors, le TGV, ça t'intéresse ?

— Peut-être, je ne sais pas, toute façon, je n'ai pas d'argent ici, répond-elle.

— Alors, la question est réglée, conclut BX. Mais comme t'as l'air sympa, je t'ajoute quand même le déverrouillage des machines à soda. Tu me diras ce que tu en penses.

Peu de chance qu'on se recroise pour que je te le dise, pense Kenza qui n'aime pas les manières de ce BX. Pour le principe, elle se contente de répondre *oui, oui* et de sourire, puis Mors approche son téléphone du dos de la main

de Kenza et elle voit alors apparaître l'écran de veille de son propre téléphone. Incroyable, mais vrai ! Mors la regarde :

— C'est bien cela ? Bienvenue dans le monde du futur !

Kenza est maintenant debout, impatiente de s'en aller. Prétextant devoir retourner en cours, elle salue le tatoueur et son ami et respire un grand coup quand elle retrouve la rue et son agitation familière. Quelle aventure !

3

— Tu veux quoi, Coca, eau, jus d'orange ?

Rose observe Kenza comme si elle était magicienne :

— Pour le reste, je ne sais pas, mais, ça, on n'est pas près de s'en lasser !

Kenza récupère les boissons obtenues en posant le dos de sa main contre le lecteur de carte de banque. Cela fait dix jours que le miracle se reproduit chaque fois qu'elles prennent le métro, mais Rose n'en revient toujours pas :

— Tu es sûre que cela ne te coûte rien ?

— Absolument rien ! Tu penses que j'ai vérifié !

— Mors est un génie, je te l'avais dit ! Pas pour rien que c'est mon ami, se vante Rose, histoire de rappeler qu'elle a contribué à la réussite de l'opération.

— Sauf que pour le coup des distributeurs, s'il y a un génie à remercier, ce n'est pas Mors, mais son copain BX, précise Kenza. BX, le type dont je t'ai parlé...

Comme si Rose avait un trou de mémoire, Kenza la voit froncer les sourcils et agiter ses doigts en éventail.

— Quelle mauvaise foi ! s'emporte Kenza en riant. Tu ne vas pas me dire que tu as oublié ce que je t'ai déjà raconté mille fois ! Ceci dit, entre BX et Mors, je préfère Mors. L'autre, il est grave collant : depuis que j'ai la puce, chaque fois que je me connecte, il y a des messages de lui.

— Qu'est-ce qu'il veut ?

— Savoir si je suis contente ou tenter de me vendre de nouvelles applications. Hier, il m'a même proposé d'aller boire un verre en ville. Après l'école ou pendant le week-end...

— Et ? interroge Rose en faisant un cœur avec ses doigts.

— Oublie ! Hors de question de le revoir ! Évidemment, je ne lui ai pas répondu ça ! Juste que je n'allais jamais boire des verres en ville et que je n'avais pas les moyens d'acheter d'autres applications, donc pas besoin d'insister. Mais que je le remerciais quand même.

— Oups, t'es radicale, toi !

— Yes, te voilà prévenue !

Kenza se force à prendre un air sévère, mais elle ne tient pas plus de quinze secondes avant d'éclater de rire. Rose rit avec elle :

— Tu me rassures ! Un moment, je me suis demandé si cette puce ne t'avait pas changé le cerveau !

— *Buzz, buzz !* s'exclame Kenza en mettant sa main sur son front.

Cette fois leur fou rire devient incontrôlable. Autour d'elles, les gens sourient ou s'agacent de leur bruyante hilarité. À la station suivante, elles doivent se séparer. Ce soir, Rose va dormir chez son père qui habite un autre quartier. Sur le quai, elles ont du mal à se quitter. Kenza attend que Rose soit au bout du couloir pour lui lancer un dernier *Buzz ! Buzz !*

Puis elle court prendre son bus pour ne pas être en retard.

Arrivée chez elle, elle s'enferme dans sa chambre avant de rejoindre celle de son frère et de profiter de sa tablette pour lire et répondre à ses propres messages. Ni vu ni connu. Preuve que l'idée de cette puce était vraiment la bonne : ses parents la félicitent pendant le repas.

— On a vu que tu laissais désormais ton téléphone et tes écrans dans le meuble du salon, tu vois ? On avait raison : en faisant un petit effort, on peut facilement s'en passer ! Tes punitions vont être rapidement levées.

— Mmm, mmm, répond Kenza en prétextant avoir la bouche pleine pour ne pas devoir en dire plus.

— Si tu prolonges l'expérience, je suis sûre que tu verras la vie autrement, affirme la mère de Kenza, visiblement satisfaite.

S'ils savaient... pense Kenza avant de changer de sujet.

Le soir, de retour dans sa chambre, Kenza utilise le vieux portable de son père qu'elle a trouvé dans le fond d'un tiroir. Il lui suffit d'établir une connexion Internet – facile, son père utilise toujours le même mot de passe – et le tour est joué. Kenza voit défiler la liste de ses nouveaux messages. Parmi eux, il y en a encore un de BX. Un seul mot : « Dommage ! ». Kenza sourit et le fait suivre immédiatement à Rose en ajoutant un commentaire : « *Radical effect!* », suivi de l'image de trois pouces levés. Si elle est réveillée, Rose lui répondra rapidement, mais rien ne vient, alors Kenza se laisse bercer par une vidéo postée par une de ses amies. Après, elle a dû s'endormir, mais elle ne se souvient plus quand. Par contre le réveil affiche 05 h 47 quand elle est sortie de son sommeil par la vibration constante de son téléphone.

Ses paupières pèsent une tonne et Kenza peine à les soulever. Quand elle y arrive, c'est pour voir défiler une longue liste de messages venant de gens qu'elle ne connaît pas, en réponse à un message qu'elle leur aurait envoyé. Kenza s'empresse d'ouvrir ce message. Il est accompagné d'une photo où elle est en maillot et prend des poses de star pour Rose qui testait un nouvel

appareil. Les messages viennent des quatre coins du monde, mais sont faciles à déchiffrer : « *Pretty Woman!* », dit le plus léger. Les autres s'accompagnent de cœurs de « *KISS* » et de numéros de téléphone. Les messages n'arrêtent plus d'arriver. Affolée, Kenza lâche son téléphone comme s'il lui brûlait les doigts. Ses mains tremblent, ses jambes aussi et elle sent son estomac se serrer comme si une main froide le compressait. Plusieurs fois, elle ferme les yeux en espérant se réveiller d'un mauvais rêve. Peine perdue.

Kenza est dépassée, elle a du mal à respirer et, surtout, du mal à réfléchir.

Il faut qu'elle comprenne ce qui se passe, alors, tant pis, elle appelle Rose, car elle sait qu'elle garde toujours son téléphone près d'elle, même la nuit. Kenza pense à Rose et à personne d'autre parce que son amie est la seule à avoir cette photo, alors, c'est sûrement elle qui a dû faire une mauvaise manipulation, un mauvais transfert, une... Kenza n'a pas le temps de formuler une autre hypothèse : Rose répond dès la première sonnerie. Apparemment, elle est dans le même état d'affolement, mais Kenza a du mal à la comprendre parce que le son du vieux téléphone de son père est exécrable, alors les deux filles préfèrent s'écrire sur leur plateforme habituelle.

« REGARDE CE QUE J'AI REÇU!!!! », écrit Rose en joignant l'image du panneau d'affichage électronique situé en face de l'école. Là où,

d'ordinaire, s'affichent les photos des chanteurs de passage en ville ou celles d'un jardin récemment inauguré. Cette fois, toute la surface est occupée par la photo de Kenza en maillot de bain ainsi que son adresse mail.

Cette fois, Kenza en a la certitude : elle va mourir dans la seconde.

4

Malgré la mauvaise qualité du son, Kenza rappelle sa copine. Elle a besoin de l'entendre :

— C'est quoi cette histoire ? Tu me fais une blague, c'est ça ? demande Kenza.

— T'es folle ? Comment veux-tu que...

— Alors, c'est quoi, c'est quoi, c'est quoi ? articule Kenza, hystérique.

— Au lieu de me soupçonner, cherche plutôt du côté de ce BX qui n'a peut-être pas apprécié ton « *Radical effect !* », suggère Rose dans un éclair de lucidité.

— Tu crois que c'est possible ? lui demande Kenza.

— Après ce que tu m'as dit, à mon avis, techniquement, il peut le faire les yeux fermés !

Kenza regarde maintenant sa main, comme si elle était devenue phosphorescente :

— Faut l'enlever, faut l'enlever, dit-elle en cherchant déjà un couteau pour s'ouvrir la main ou la couper si elle en a le courage.

La voix de Rose la retient heureusement :

— Stop ! Calme-toi ! Viens, on se retrouve devant l'école. Là, on trouvera bien un moyen de saboter le panneau. Sur la route, j'appellerai aussi Mors, je le connais, il va nous aider !

Rassurée d'avoir maintenant une marche à suivre, Kenza s'habille avec ce qui lui tombe sous la main, griffonne un mot pour prévenir ses parents qu'elle est déjà partie, ferme la porte derrière elle et court vers l'arrêt du bus. Le jour se lève à peine, il n'y a personne dans les rues, personne à l'arrêt. Par contre, sur l'écran du vieux téléphone, Kenza voit que les messages continuent d'arriver. Un vrai cauchemar !

Incapable de rester immobile, Kenza se sent prête à courir jusqu'à l'école, mais ce serait idiot : le bus arrive dans trois minutes. Comme si elle avait des ressorts à la place des jambes, elle saute sur place en tenant sa main le plus loin possible d'elle. Une main de pestiférée ! L'absence de trafic rend le trajet ultra rapide. Quand le bus approche du rond-point de l'école, Kenza a le cœur et l'estomac déjà liquéfiés et elle se tord le cou pour apercevoir le panneau où sa photo pourrait apparaître, mais elle ne voit rien. Pour en être sûre, elle écarquille les yeux, mais rien de rien :

— Vous descendez? Vous ne descendez pas? l'interpelle le chauffeur le doigt sur le bouton qui referme les portes.

— Oui, oui, je descends, se précipite Kenza dont l'esprit est de plus en plus confus.

Sur le trottoir, au pied du fameux panneau, elle voit Rose et fonce dans sa direction. Toujours inquiète, Kenza ouvre la bouche et s'entend prononcer des mots sans avoir le temps de les ordonner :

— Hyper. Quoi? Mors. Angoisse. BX.

— Total stress! lui répond Rose sur un ton ultra rapide que Kenza n'a jamais entendu. J'ai appelé Mors dix fois avant qu'il décroche, mais ça y est, il nous attend dans son atelier.

— Alors, on y va! Go, go, go! presse Kenza en tenant toujours sa main le plus loin possible d'elle. Malgré la situation, Rose rit en la voyant faire :

— Pardon, c'est nerveux, dit-elle pour s'excuser.

Kenza suit Rose qui s'engouffre dans le métro :

— Ce sera plus rapide! Mors m'a confirmé que c'était BX qui déconnait! Apparemment, ce n'est pas la première fois. Mors l'a appelé tout de suite pour qu'il enlève la photo du panneau devant l'école, mais elle n'était déjà plus affichée. BX aurait fait le montage cette nuit, l'aurait posté à gauche et à droite et se serait amusé avec le

panneau. Par contre, pour les messages, Mors dit que tu aurais intérêt à changer ta messagerie...

— Et lui, il a intérêt à m'enlever ce truc! s'emporte Kenza alors qu'elles sont déjà dans la rue de l'atelier.

Cette fois, le volet est levé et toutes les lumières sont allumées. Mors les accueille avec un sourire gêné qu'il adresse surtout à Kenza :

— Sincèrement, je ne sais pas quoi te dire. BX est super fort en informatique, mais parfois, il lui passe des trucs bizarres dans la tête. Il est un peu... Mais ce matin, dès que Rose m'a prévenu, je l'ai appelé pour lui demander de tout effacer! Il m'a juré qu'il allait te laisser tranquille, mais je comprends que tu n'aies plus confiance, alors je vais t'enlever la puce. Tu verras, c'est ultra rapide.

— Tu l'enlèves et tu la brûles? On est d'accord.

— Yep, je l'enlève, je la brûle, je t'aide à nettoyer ta messagerie et même, je te rends ça, assure Mors en lui tendant le rouleau de billets qu'elle lui avait donné une semaine plus tôt.

Ce qui fut fait, dans cet ordre.

Sur le trajet du retour, Kenza se sent à la fois soulagée et complètement épuisée :

— Quelle aventure de dingue, dit-elle en regardant sa copine. Ce qui est sûr, c'est que je ne suis pas près de renouveler l'expérience! Par contre, mauvaise nouvelle : mes parents ne vont pas être ravis de me voir reprendre mes vieilles habitudes d'accro aux écrans...

— Autre mauvaise nouvelle : finis les cocos gratuits ! remarque Rose en faisant semblant de pleurer.

Toutes les deux éclatent de rire en agitant les doigts devant elles : *Buzz! Buzz!*

Une *private joke* qu'elles ne sont pas près d'oublier !

L'ENFANT-COCCINELLE

FANNY LALANDE

J'AI TOUJOURS AIMÉ revenir chez ma mère pour les vacances d'été. Le jardin, soigneusement travaillé, est une forêt luxuriante, une jungle verdoyante où le temps qui passe n'est pas ennemi. C'est un cocon vert, un écran de bambous, de lauriers d'Inde et de rosiers anciens, desquels jaillit, centenaire, un saule pleureur qui n'en finit pas de caresser le ciel et la terre. Ici, chaque graine a la place de pousser. Aucune n'est écrasée. Les plantes se sont imbriquées les unes aux autres, elles s'enchevêtrent et se chevauchent pour être portées toujours plus loin. L'herbe a tout envahi. Elle a soulevé les pierres, recouvert les racines, rampé sur chaque parcelle de terre jusqu'à épouser les contours de

la piscine qui m'a vue grandir et qui baigne aujourd'hui mon fils.

Loin de mon travail, du ronflement de la ville et de la chaleur étouffante des rues sans vent, je respire chaque été un air qui me nourrira pour l'année à venir. Mon corps est tout entier ouvert au soleil et au vent. Il absorbe ce qui le nourrit et le réchauffe, en un mouvement naturel. Ici, il n'y a pas de résistance au temps qui passe. Sous les glycines, lourdes comme des grappes de raisin sucré, la paresse envahit tout et imprime sa lenteur jusqu'à la course du soleil.

Dans la piscine aux rayons d'argent, Nolan, trois ans, jouit de la même insouciance. Il porte un short de bain rouge, qui remonte à la surface au gré de ses mouvements, coccinelle posée sur l'eau. Porté par ses brassards, orange comme les soirs d'été, il navigue, riant aux éclats, émerveillé par l'onde fuyante qui le caresse et le transporte.

Je le regarde nager comme un fou. C'est ma principale occupation. La seule.

Je ne pensais pas pouvoir un jour me satisfaire de si peu. Je ne pensais pas un jour être à ce point comblée.

De temps à autre, j'interviens dans ses jeux, je rajuste les brassards, l'aide à remonter les escaliers, ou le console d'une tasse trop salée.

Je veille sur lui, le plus discrètement possible, sans en avoir l'air.

Veiller, sans relâche.

Je fais ces gestes que font les mères. Parce que c'est ainsi. Parce que sans ces gestes, l'eau bleue et scintillante envahirait tout, tuant l'air et flétrissant la chair.

Un instant, la vision de Nolan immergé sous les flots, luttant pour reprendre sa respiration, m'étouffe. Un goût salé remonte dans ma gorge. Mon corps se tend. Mes yeux le cherchent. Mais Nolan est toujours là : il joue, ses jolies mains rondes essayant d'attraper les petites bêtes échouées sur l'eau. Je me relâche. Je reste où je suis, je le regarde sans rien dire, pour ne pas le déranger. Sous l'eau quasi immobile, on peut voir ses jambes s'agiter. Il met toute son énergie à essayer de rester sur place. Il lutte de toutes ses petites forces pour contrôler ses mouvements. Son visage a changé. Il ne sourit plus. Il est tout entier à sa tâche, ses yeux scrutent la surface mouvante, ses mains plongent. La force n'est pas assez maîtrisée, elles s'enfoncent trop loin et créent un tourbillon dans lequel la petite bête est emportée. Je ne la vois pas, mais je sais ce qui est en train de se jouer. Moi aussi, j'ai sauvé les coccinelles, plongeant ma main trop fort pour les saisir, les enfonçant encore un peu plus sous les eaux, où leurs corps tourbillonnent sans relâche. Et voilà l'air qui manque, le corps tournoie sans résister, la profondeur semble infinie. On sent la coccinelle suffoquer, elle étouffe. Les mains s'affolent, le spectacle est intenable,

la coccinelle est emportée plus loin à chaque tentative.

« Maman ! »

Mon corps est déjà debout, ma bouche lui répond, je sens l'eau au contact de ma peau. J'attrape Nolan pour le rassurer et je lui montre comment remonter la petite bête, sans que le courant ne l'emporte à nouveau. J'aimerais aller plus vite, la rendre à l'air libre. L'eau s'écoule entre mes doigts, j'ouvre mes mains et la coccinelle échoue sur la chair ferme.

Nolan ne dit rien, il retient son souffle.

La petite boule rouge reste immobile, puis de minuscules pattes noires apparaissent. Elle avance doucement. Le visage de Nolan s'illumine quand on la dépose sur un brin d'herbe. Bientôt, elle ouvrira ses ailes et rejoindra les arbres alentour. La petite coccinelle est sauvée.

Nolan sourit et déjà, l'eau de la piscine a balayé le sel de ses larmes.

Je retourne m'asseoir sous les glycines. L'air commence à sécher ma peau mouillée. Le soleil me réchauffe. Le short rouge de Nolan s'ébat joyeusement dans l'eau. C'est une belle journée. Doucement, le soir va s'installer. Les fleurs vont se refermer et la nuit va déposer sa fraîcheur sur les corps endormis.

Je souris. Rassasiée, rassurée.

Sur la table, traîne le journal régional, la seule chose qui marque ici le temps. Mon père l'achète tous les jours et le sème sur les tables de

la maison. Chaque article est un marronnier qui a le goût particulier de mes souvenirs d'enfance. Je l'ouvre au hasard. Mes yeux s'arrêtent sur un titre, sans illustration, sur la petite colonne de droite. « Quinze enfants meurent dans le naufrage d'un bateau de migrants, au large des côtes italiennes ».

La forêt s'efface, mes yeux se noient dans la piscine, le vent me glace la peau. Mon cœur se soulève. À travers mes larmes, je vois Nolan et son short rouge, sourire comme seuls les enfants savent le faire.

Et dire que l'on sauve les coccinelles.

NOTICES BIOGRAPHIQUES

NICOLAS ANCION (1971) est un romancier belge prolifique dont l'œuvre est couronnée de nombreux prix, dont le prix Rossel des jeunes en 2009. Amateur de défis en tous genres, il a plusieurs fois écrit en direct des romans, en l'espace de vingt-quatre heures, tantôt à Bruxelles, tantôt à New York, à Hanoï ou à Berlin.

FRANK ANDRIAT (1958) est l'auteur de nombreux livres : romans, romans pour adolescents, nouvelles, essais. Passionné par le partage des différences, il dit l'importance de l'ouverture à l'autre au travers de textes humanistes, intimistes et souvent pleins d'humour.

JEAN CLAUDE BOLOGNE (1956) est un romancier belge installé à Paris. Dans son œuvre, il aime mêler érudition, histoire et fiction. Membre de l'Acadé-

mie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, il a notamment remporté le prix Rossel.

GENEVIÈVE DAMAS (1970) est une romancière, metteur en scène et comédienne belge. Reconnue par de nombreux prix, dont le prix Rossel en 2011 et le prix des cinq continents de la Francophonie en 2012, elle a chroniqué en 2015 pour le journal *Le Soir* le quotidien des migrants échouant à Lampedusa.

VINCENT ENGEL (1963) est professeur de littérature contemporaine à l'Université catholique de Louvain, en Belgique, et d'histoire contemporaine à l'Ihecs (Bruxelles). Au sein de ses nombreux romans et nouvelles, ses sujets de prédilection sont la mémoire des camps ainsi que l'Italie fasciste.

PASCALE FONTENEAU (1963) est une romancière et nouvelliste française installée à Bruxelles. Son œuvre, résolument installée du côté noir de la littérature, se concentre sur la société contemporaine. Elle a publié de nombreux romans policiers, autant de bouts de vie quelconques qui s'égarent sur le chemin du destin et s'écrasent tragiquement contre un mur de cynisme et de fatalité.

ARMEL JOB (1948) est l'auteur d'une vingtaine de romans qui déploient autant d'intrigues

subtiles, au suspense tout britannique. Sur fond historique, ce grand conteur manie un humour volontiers ironique, toujours au service d'une grande compassion pour ses personnages, des plus flamboyants aux humbles. Doublement couronné par le prix des Lycéens de littérature en 2003 et 2011, il a également été distingué par le prix Rossel des jeunes en 2002.

BIRGITTA JÓNSDÓTTIR (1967) est une femme politique islandaise, militante pour la liberté de la presse. Fondatrice des principaux mouvements citoyens de la politique de son pays, dont le parti Pirate, elle a été députée au parlement islandais de 2009 à 2017. Volontaire précoce pour WikiLeaks, proche de Chelsea Manning et d'Edward Snowden, elle a participé à un documentaire avec ce dernier et Larry Lessig, candidat malheureux à l'investiture démocrate américaine en 2015.

FANNY LALANDE (1980) est une romancière et nouvelliste française. Historienne de formation, son écriture est marquée par des références musicales rock qui l'accompagnent au quotidien.

MALIKA MADI (1967) est une romancière belge d'origine algérienne. Baignée dans un respect strict de la culture et des traditions musulmanes, elle a néanmoins su trouver sa place au carrefour de sa Belgique natale et de l'Algérie de ses an-

cêtres. Dans son œuvre, elle aborde souvent les thèmes du racisme et des préjugés et rencontre régulièrement ses lecteurs lors de visites dans les écoles.

COLETTE NYS-MAZURE (1939) est une poétesse, dramaturge et nouvelliste belge installée à Tournai, au bord de l'Escaut. Elle aime travailler en correspondance avec des artistes, collabore à différentes revues et partage son enthousiasme pour la littérature de Belgique avec des lecteurs du monde entier.

GRÉGOIRE POLET (1978) est romancier, docteur en lettres et spécialiste de la littérature espagnole. Passionné par les relations humaines qui se tissent aléatoirement dans les grandes villes, il a notamment remporté le prix Rossel des jeunes en 2006 et a été retenu dans la première sélection du prix Goncourt en 2007.

MARIANNE RUBINSTEIN (1966) est une romancière française, fille d'orphelins de la Shoah. Elle revient sur l'ombre portée de l'histoire, notamment de sa famille au fil de ses ouvrages. Elle est par ailleurs maître de conférences en économie à la Sorbonne.

TABLE DES MATIÈRES

Birgitta JÓNSDÓTTIR, <i>Vivre dans un aquarium</i>	5
Grégoire POLET, <i>Système Ledur</i>	23
Fanny LALANDE, <i>New Pics on the Wall</i>	37
Vincent ENGEL, <i>Une simple erreur</i>	53
Armel JOB, <i>Dégâts collatéraux</i>	65
Colette NYS-MAZURE, <i>On n'entre pas sans frapper</i>	81
Fanny LALANDE, <i>Tomato. Ketchup.</i>	99
Frank ANDRIAT, <i>Fesseslook</i>	131
Geneviève DAMAS, <i>Ce ne sont que des mots</i>	145
Jean Claude BOLOGNE, <i>Le printemps noir de Pedro</i>	157
Malika MADI, <i>Flammes, mon amour</i>	167
Marianne RUBINSTEIN, <i>Nudes</i>	183
Nicolas ANCION, <i>Incognito</i>	189
Pascale FONTENEAU, <i>Le piège</i>	207
Fanny LALANDE, <i>L'enfant coccinelle</i>	227
Notices biographiques	233

AUX ÉDITIONS KER

Collection Double jeu

ANDRIAT Frank, *Les Aventures de Bob Tarlouze*

tome I : *Arrête ton baratin !*

tome II : *Mise en scène*

tome III : *Bons baisers de Kaboul*

tome IV : *Fais pas l'andouille !*

tome V : *Un petit pain au chocolat*

tome VI : *Le pote aux roses*

tome VII : *Lo tablo lé la*

COLLECTIF, *Le Peuple des lumières*

L'heure du leurre

CORNETTE Jean-Luc, *Le Pianiste, la sirène et le chevalier*

ENGEL Vincent, *Et dans la forêt, j'ai vu*

Mon voisin, c'est quelqu'un

HONAKER Michel, *Les Aventures de Parsifal Crusader*

La Légende des Guerriers-Lune

Le Tombeau de Joshué

La Terre des Regrets

MURAIL Marie-Aude, *Pas si méchant*

RAUCY Claude, *Le Violon de la rue Lauriston*

Où es-tu, Yazid ?

RIVAIIS Yak, *Mouche et la sorcière*

TYOU Virginie, *Cliky*

L'Énigme numérique

Le Crack des réseaux

LA DÉMOCRATIE N'EST PAS UNE QUESTION DE CONFIANCE, MAIS D'EFFORTS.

Tous les jours, nous semons des détails de notre vie aux vents d'Internet. Une photo par-ci, une géolocalisation par-là.

Sous une apparence anodine, cette ombre digitale qui nous connaît mieux que nous-mêmes recèle des menaces profondes pour notre modèle de société. Pour notre mode de vie.

Jusqu'où tout cela pourrait-il aller ? C'est la question qui a été posée à treize écrivains. Chacun, à sa manière, nous pousse à réfléchir au monde que nous construisons, clic après clic, et à celui qu'en miroir, nous souhaiterions voir émerger.

*Seule la première nouvelle de ce recueil n'est pas fictive :
Birgitta Jónsdóttir y raconte notamment
comment elle a participé à la création de Wikileaks
et comment elle s'est liée d'amitié avec Edward Snowden...*

NICOLAS ANCION | FRANK ANDRIAT | JEAN CLAUDE BOLOGNE
GENEVIÈVE DAMAS | VINCENT ENGEL | PASCALE FONTENEAU
ARMEL JOB | BIRGITTA JÓNSDÓTTIR | FANNY LALANDE | MALIKA MADI
COLETTE NYS-MAZURE | GRÉGOIRE POLET | MARIANNE RUBINSTEIN

10 €

K
ker éditions

